

L' Alphabet

L'important, c'est d'aimer...

Cet été-là, j'allai en vacances en Irlande... Et là-bas, dans la calme beauté de ses paysages grandioses, dans la grisaille et la brume de ses landes noires, inattendu et inespéré, « l'épisode irlandais » tomba sur moi comme la foudre...

Je le nommai ainsi longtemps après... Je l'attendais si peu, je le vécus avec tant de force que, d'un seul coup, il libéra avec violence toutes les émotions, tous les désirs, toutes les frustrations entassés depuis des années quelque part en moi, loin, très loin, en couches superposées pour mieux les oublier...

Ce fut le révélateur inattendu du mal de vivre qui m'accompagnait depuis longtemps et que, depuis longtemps, je feignais d'ignorer. Depuis des années j'essayais de vivre (vivre ?) sans réfléchir, me disant : « De toutes façons, puisqu'il faut bien continuer comme ça ma fille, serre les dents, accroche-toi coûte que coûte... », et j'avais vécu toutes ces années au jour le jour, en souriant, avec la fierté, la dignité des gens malheureux qui essaient toujours de sauver la face, quoi qu'il leur en coûte. Faire semblant m'aidait à vivre, du moins je le croyais, et j'entassais depuis des années les coups de la maladie, leurs contre-coups sur ma vie familiale et le reste, et je n'en pouvais plus mais je l'ignorais encore...

J'aurais pu le deviner pourtant, si j'avais voulu chercher la raison de ces noires journées, pleines de cafard et de larmes, qui me submergeaient périodiquement et me vidaient de mon énergie... Il ne manquait pas de causes apparentes mais sans doute la savais-je bien déjà, tout au fond de moi, la vraie raison de ce froid qui m'envahissait parfois, de ce manque aigu que je ressentais alors dans mon corps, dans mon cœur et qui me donnait envie de hurler.

Mais comment le dire sans me sentir humiliée ? À qui le dire quand on n'a plus personne dans sa vie ? À qui me confier sans détruire l'image derrière laquelle je me cache ? Je n'avais jamais aimé parler de moi, jamais eu de conversations intimes avec mes amies, même les plus proches. Comment les quelques amies fidèles qui me restaient auraient-elles pu deviner la profonde solitude de femme que je cachais derrière mon sourire, je la cachais si bien...

Alors je continuais à vivre (vivre ?), parce qu'il le fallait bien, parce que je suis une lutteuse, que j'aime la vie malgré tout ce qu'elle ne m'a pas apporté et que je suis toujours prête à en grappiller quelques miettes et à m'en nourrir.

La brisure

« Et je te préviens, pas de tennis ce week-end ! — D'accord. À demain, je t'embrasse. »

Je raccrochai l'écouteur en riant. Ma belle-sœur arrivait le lendemain et pour elle j'avais aéré mon emploi du temps. C'était exceptionnel ! J'avais découvert le tennis six mois plus tôt et, depuis, je ne vivais plus que pour ça, ne parlais plus que de ça, saoulant tout le monde de mes exploits passés, présents et surtout futurs... Le temps s'était fait mon complice en m'offrant, cette année-là, un été si ensoleillé que j'avais pu passer sur les courts chaque heure de la journée, chaque jour de la semaine, abandonnant mes enfants, leur raquette en main, devant le mur d'entraînement du club pendant que, mère indigne, je me défoulais sur le court, débauchant n'importe quel partenaire pourvu qu'il sache tenir une raquette...

Depuis le petit tournoi entre membres du club, le premier auquel je participais, qui avait clos la saison des vacances, je me sentais des ailes... J'avais pourtant ressenti un sacré trac, le trac fou et délicieux, qui, comme une pieuvre monstrueuse, enserre la poitrine, étend ses tentacules vers chaque fibre du corps, obnubile chaque pensée jusqu'à n'être plus qu'une sensation unique, forte et exaltante comme une drogue... La tête vide, sans voir personne, comme une somnambule, j'avais marché vers le court comme vers une arène, où, débarrassée soudain comme par magie du monstre qui m'empêchait de respirer, légère et survoltée, je m'étais battue avec acharnement contre la balle jaune qui dansait entre les lignes. Enivrée par ces sensations toutes neuves, je me voyais déjà championne du club, mais hélas la championne de vingt-neuf ans s'était fait battre dès le deuxième tour par une jeunesse de dix-huit ans... Et depuis, elle ne pensait qu'à la revanche. Je ne me doutais guère que ce serait mon unique tournoi...

L'automne et son temps incertain, la rentrée des classes étaient arrivés trop vite, changeant le rythme de mes journées et, si je jouais toujours au tennis entre deux averses, plus question d'y passer mes journées... L'école ayant rouvert ses portes, mon plus jeune fils avait effectué sa première rentrée, l'aîné entamé sa dernière année de primaire suivi de près par son cadet à peine plus jeune. Les activités extra-scolaires devant aussi trouver leur place dans cet emploi du temps déjà bien chargé, du lundi au vendredi je « jonglais » avec les horaires d'école – heureusement la même pour tous –, du solfège de l'un, de la flûte de l'autre ou de la poterie du troisième, calculés au plus juste pour s'imbriquer au mieux dans mes sacro-saints horaires de tennis...

Heureusement, je promenais avec moi une santé de fer comme disait ma chère mère qui ne ratait pas une occasion de placer une des sentences ou proverbes qui lui tenaient lieu de philosophie... Mon père me l'avait donnée, lui que de toute ma jeunesse je n'avais jamais vu malade. De maman j'avais hérité le caractère bien affirmé..., optimiste, tenace, organisée, d'une vitalité féroce, je ne tenais jamais longtemps en place. Infatigable comme elle, je faisais toujours trois choses à la fois comme si déjà je sentais que je n'avais pas beaucoup de temps

devant moi.

Mon enfance joyeuse entre une maison pleine de cousins, de neveux et la campagne pleine de copains de vadrouille m'avait tout naturellement fait rêver d'une grande famille et, adolescente, j'envisageais au moins cinq enfants... Mon bel enthousiasme n'avait pas résisté au prix des loyers parisiens, aux problèmes d'espace, d'argent, de voiture, ainsi qu'à mes premières expériences et aux arguments de Paul, mon mari, toujours plus réfléchi que moi. Mais j'espérais bien au fil des années le faire changer d'avis...

Mon sérieux mari, je l'avais croisé dès mes premières années de collège, au collège de la ville où j'étais interne justement... Très jeune, loin des remontrances de mes parents, je laissai dès lors ma tête vagabonder et mes études, pourtant bien commencées, passèrent vite à l'arrière-plan. Je les pourchassai sans beaucoup de conviction jusqu'au Bac et les laissai tomber après l'échec (prévisible...) pour épouser Paul et le suivre à Paris. Mes parents avaient été déçus mais s'étaient inclinés devant mon entêtement d'adolescente amoureuse. D'origine modeste, ils avaient été fiers de mettre leur dernière fille au collège. Ils connaissaient Paul depuis plusieurs années et l'aimaient beaucoup mais j'étais si jeune... pourquoi ne pas persévérer jusqu'au diplôme, le premier de la famille, petite ambition pour laquelle, pendant toutes ces années, ils « s'étaient saignés aux quatre veines »... En bonne adolescente, je ne m'étais guère souciée de leurs sentiments mais, une fois mariée, installée dans ma nouvelle vie, loin d'eux et des conseils que je n'avais pas envie de suivre, je dus bien admettre moi-même que c'était idiot de décevoir tous leurs espoirs et de gaspiller les chances que ces années d'études m'avaient données... « N'abandonne jamais ce que tu as commencé », me l'avait-on assez répété ! Hérité ou éducation, j'aurai l'occasion tout au long de ma vie de vérifier l'utilité de ce sage précepte et d'en reconnaître le bien-fondé... On ne dira jamais trop la sagesse horripilante des bons vieux proverbes !

Seule toute la journée dans notre petit studio de jeunes mariés, assise, allongée, « vautrée » sur le lit – fortement déconseillé devant maman... – entre les livres et les cahiers épars, je me remis donc au travail et, à la fin de ma première année de mariage, je repassais l'épreuve du Bac dans un lycée voisin de notre domicile, celui-là même où mon premier fils, né un mois avant l'examen..., un jour userait ses jeans. Et, cette fois, je décrochai une mention. J'étais beaucoup plus fière de mon premier bébé que de la mention...

Dieu merci, j'avais toujours eu un faible pour les petits garçons car un autre avait suivi très vite puis un troisième un peu après... J'avais donc pu très vite vérifier et pallier les lacunes de mon organisation ! Après les premières années épuisantes, mon système avait été rôdé et, en un clin d'œil, tous les trois avaient atteint l'âge scolaire. Comme toutes les mères les soirs où la tête éclate de cris et de bruit, j'avais souvent rêvé devant leur chambre dévastée au premier matin où – j'en souriais d'aise... –, seule dans une maison paisible et bien rangée, un air de Gershwin en sourdine, sans enfant sur les genoux, je pourrais enfin m'asseoir comme j'aimais, jambes par-dessus l'accoudoir du fauteuil, et me plonger avec

délices dans la lecture de *Elle* tout en sirotant mon café... Mais voilà, depuis la rentrée, sans leurs rires et leurs disputes, sans leurs chahuts et leur désordre, la maison trop bien rangée avait perdu son âme. Je m'y sentais aussi vide et inutile qu'un mannequin dans sa vitrine. Et le mannequin n'avait envie ni de s'asseoir ni d'écouter Gershwin ! Ce tableau idyllique ne m'avait fait rêver que quand il était « trop beau pour être vrai », comme on se dit sans trop y croire : « Quand je serai riche... ». Comment aurais-je aimé l'inaction moi qui ne pouvais supporter un trou dans mon emploi du temps sans aussitôt le combler... Il me fallait du bruit, bouger, voir du monde, faire quelque chose, de mes mains ou de ma tête, mais « faire », mon verbe préféré... Et dans l'appartement trop silencieux, je m'ennuyais, je n'avais envie de rien et je prenais soudain conscience d'un manque dans ma vie, d'un besoin que le tennis avait réveillé mais ne pouvait à lui seul combler. Depuis des années, ma vie s'était écoulée en vase clos, gravitant autour de mes enfants, de mon foyer, de ma maison, de mes amies, mais elle ne m'avait appartenu, bien à moi, qu'à des moments dérobés, maintenant que j'avais un peu de temps, j'allais pouvoir penser un peu à moi, faire ce que j'aimais, sortir de chez moi, rencontrer, connaître d'autres gens, parler d'autre chose que de cuisine et d'enfants, être enfin un peu égoïste... Travailler ? Pourquoi pas ?

Je n'avais jamais travaillé et si je n'avais aucune compétence particulière c'était bien de ma faute, mais je n'allais pas me décourager pour si peu, je reprendrais des études, après tout j'avais bien repassé le Bac seule... Plus l'idée s'imposait à moi, moins je doutais de trouver un travail qui me plaise, me permette de m'occuper de ma famille sans me priver de mon cher tennis et, bien sûr, s'exerce dans un cadre agréable... À cette époque bénie de ma jeunesse tout le monde pouvait encore rêver !

Mon amour pour les livres et la lecture me suggéra vite l'occupation la plus proche de mon rêve, bibliothécaire... Je serais bibliothécaire... Depuis des années, je ne passais pas une semaine sans aller traîner un moment à la bibliothèque communale. Installée au fond d'une cour dans une vieille demeure du XVIII^e siècle ombragée par les platanes centenaires du parc voisin, son silence et son atmosphère feutrée apportaient toujours un moment de détente dans mes journées trop bien remplies, et, le temps d'une promenade entre les rangées de livres, j'enviais les deux bibliothécaires aux voix douces qui se partageaient chaque jour les quelques heures d'ouverture. Travailler comme elles entourée de rangées et de rangées de mes amis les livres, dans l'odeur douceâtre du papier, du carton et de la poussière, caresser de l'œil, avec un plaisir presque sensuel, les longs alignements de vieux volumes aux cuirs luisants et patinés par les ans et les mains, classer les récents ouvrages à l'odeur d'encre fraîche, trouver chaque jour un nouveau bonheur à en découvrir un au hasard, à le feuilleter en en sentant frissonner les pages encore vierges, partager ma passion et mes coups de foudre avec d'autres lecteurs, tous ces désirs diffus et jamais exprimés se faisaient pressants comme une envie longtemps refoulée... Cela comblait ma passion de la lecture, m'apportait l'intérêt, l'agrément de rencontres inattendues, livres ou lecteurs, et pour l'emploi du temps je m'arrangerais bien ! Déjà je m'y voyais...

Et depuis deux mois, je suivais avec enthousiasme d'intéressants cours, coincés entre un match de tennis, l'école des enfants, les cours de musique, le caté, sans oublier courses, tricot, couture, cuisine, entretien de la maison que j'éprouvai soudain l'envie de retapisser. Ma maison, fidèle reflet de mon caractère, se pliait docilement, avec plaisir eût-on dit, à mon goût des changements et, quand je manquais de temps – ou d'argent... – pour transformer les murs, une heure me suffisait pour bouleverser l'ordonnance des meubles, au grand dam de Paul, le conservateur, à qui j'évitais de demander une improbable permission...

Fils unique, renfermé, réfléchi, tout mon contraire, il ronchonnait puis se résignait au nouveau décor, heureux au fond, je le savais, de partager ma joie de vivre et mon dynamisme qui l'obligeaient à sortir de sa carapace. Comblés par nos trois enfants, nous nous aimions comme au premier jour, aménageant notre vie autour d'eux, tous ensemble partout, au tennis le samedi comme à la campagne ou dans les bois le dimanche... Il adoptait volontiers mes amies comme leurs maris et tous ensemble nous dînions, allions au ski, jouions au tennis, formant autour de tous nos enfants une bande joyeuse et insouciante...

Je les appelais « mes amies de bac à sable »... Nous avions toutes, comme nos enfants, à peu près le même âge. L'été ou l'hiver nous avait si souvent réunies autour d'eux en de paresseuses et interminables heures au bord du bac à sable ou dans les allées du parc, qu'entre deux crépages de chignon de nos bébés à arbitrer, entre deux chagrins à consoler, de recette d'éducation ou de cuisine en conseil, nous en étions vite arrivées aux confidences puis à l'amitié... ou à l'inimitié ! Nous nous connaissions toutes, nous rencontrant plutôt par deux, selon nos affinités ou nos caractères, toutes venant se confier à moi, qui, trop indépendante pour faire des confidences, aimais les écouter... Le sort est ironique...

Je n'avais pas trente ans, la vie s'ouvrait devant moi, riche de promesses, de voyages, de découvertes ; pleine de cris d'enfants, d'amitié, d'amour... Comment aurai-je pressenti que mon existence tout entière, et avec elle le douillet cocon qui me protégeait, allait bientôt voler en éclats, qu'il ne me resterait rien sur quoi m'appuyer, rien à quoi me raccrocher que l'existence, l'amour de mes enfants et, toujours, toujours intacte au fond de moi, la rage de vivre ? Malgré tout... Me l'eût-on dit alors aurais-je voulu le croire ?

Seule de ma famille sédentaire à avoir osé, après mon mariage, émigrer aussi loin que la banlieue parisienne – quelle témérité ! –, je ne voyais guère chez moi que ma mère, toujours prête, comme moi, à faire sa valise et à changer de décor et, tous les ans en décembre, ma belle-sœur Françoise qui, avec ses plus jeunes enfants, venait s'émerveiller devant les rues illuminées, les vitrines et la symphonie de jouets des grands magasins parisiens. Plus jeune, curieuse et ouverte que ma casanière sœur, elle avait été la confidente et la complice de mon adolescence, partageant avec moi secrets et fous rires, tempérant les foudres maternelles en ajoutant toujours sa voix à la mienne lors de mes démêlés familiaux. Depuis mon mariage, nous nous retrouvions quelquefois et toujours avec le même plaisir chez elle, rarement et à mon grand regret chez moi, mon coléreux frère refusant catégoriquement d'adapter sa conduite à la circulation parisienne... Aussi ses derniers enfants, venus tard, sensiblement de l'âge des miens, venus tôt, se retrouvaient-ils plus souvent à la campagne dans la vieille maison blanche de nos parents, pleine de courants d'air mais chaude de mes souvenirs d'enfance...

Malgré une fille déjà en âge de se marier et un fils adolescent, mes parents n'avaient pas échappé au baby-boom d'après-guerre et, dans l'euphorie de la victoire, ils attendirent ce bébé retardataire avec plus d'impatience que les dommages de guerre ! La jolie blondinette aux cheveux frisottés que j'étais profita vite du pouvoir de ses yeux enjôleurs pour mener tout son entourage par le bout du nez... Sur mes photos d'enfance, de maman à mon grand frère à l'air romantique ou à la belle jeune fille à la coiffure bouffante qu'était ma sœur, tous me regardent avec la même adoration. Juchée sur les genoux de papa, je m'endormais tous les soirs bercée par les histoires qu'il inventait pour sa « petite »...

Vers mes cinq ans, ma sœur mariée, mon frère en Allemagne pour son service militaire, mes parents s'installèrent à la campagne. Le matin de notre installation, je me revois, paradant fièrement sur mon petit vélo bleu, excitée par les regards envieux et méfiants des petits paysans, bouche bée devant cette petite fille de la ville trop bien habillée... Mais comme mes robes à smocks et mes anglaises ne m'empêchaient pas de me faufiler sous les fils barbelés, ils m'acceptèrent vite dans leur bande et avec eux, oubliant ma peur des vaches, j'avais couru les champs à la recherche des premières violettes, cueilli les noisettes, ramassé noix et pommes ou maraudé les cerises toutes chaudes de soleil... Par les doux soirs d'été qui embaumaient le tilleul, nous jouions autour du calvaire voisin tandis que les parents bavardaient sur le pas des portes. Je connus mon premier émoi quand le timide Jean-Noël, à l'école, me glissa mon premier billet doux. Mais ce fut de Jean-Claude que je reçus mon premier baiser, un soir de cache-cache, dans une petite cave voûtée pleine de betteraves pourrissantes dont l'odeur douceâtre me parut pourtant ce soir-là très romantique...

Mon père, heureux de retrouver l'existence libre de son enfance à laquelle il avait aspiré des années, courait les bois, les champs, abandonnant sans remords

mon éducation à ma mère. Sans instruction elle-même mais pleine d'un merveilleux bon sens, tout en me laissant la bride sur le cou, elle m'apprit par son exemple quotidien, sans grands mots, les vraies valeurs de la vie, me donnant la force d'affronter un jour la dureté de la mienne.

Grâce à eux, à leur amour sans faille, mon enfance campagnarde fut remplie de joies simples auxquelles mille petits bonheurs donnèrent un charme inoubliable. Mais cette enfance passée loin des contraintes d'une vie urbaine trop étroite puis mon adolescence comme pensionnaire loin de mon village et de l'autorité parentale m'avaient vite donné l'indépendance que réclamait mon caractère... Plus je grandissais, plus je supportais mal l'intérêt et l'ingérence bien intentionnés mais parfois indiscrets de la famille et, si je la retrouvais souvent et avec plaisir à la campagne pour quelques jours, c'est à Paris, loin d'elle et des voisins trop curieux, que je préférais vivre...

Ce vendredi-là en fin de matinée, par une lumineuse et froide journée de décembre, accompagnée des enfants, j'allai chercher Françoise à la gare de l'Est dans la vieille 4L crème rachetée à mon frère, ma première et seule voiture. Jamais lasse de transporter tant d'enfants, jamais en panne bien qu'un peu rouillée, elle nous promenait infatigablement dans Paris et sa banlieue... Que m'importait donc son luxe puisqu'elle m'apportait la liberté ?

Paris resplendissait dans l'air léger. Le mot pollution était encore réservé aux spécialistes et j'avais l'impression, pouvoir de l'esprit sur les sensations, d'y respirer mieux que partout ailleurs. Dès que j'abordais ses rues grouillantes, que j'entendais bouger, crier, vibrer la ville autour de moi, je me sentais plus gaie, survoltée, avide de croquer la vie, comme si son atmosphère déteignait sur moi...

Noël ce matin-là était partout dans les rues. Les arbres, les magasins, enturbannés de guirlandes, faisaient la fête le long des trottoirs que de grands sapins verts aux branches ficelées disputaient aux passants. En bas du Boul'Mich, la Seine elle-même rutilait sous le blanc soleil de décembre. C'était une belle journée d'hiver, pleine de promesses...

Je me faufilai avec adresse dans la circulation tout en écoutant, amusée, les enfants rivaliser d'idées pour épater leurs cousins... Sur le quai pourtant les premières retrouvailles furent timides, ils ne s'étaient pas vus depuis les grandes vacances, et ce n'est qu'une fois tassés à l'arrière de la 4L, Olivier, qui ignorait les r, bougonnant : « On est se''és comme des sa'dines... », que dans la bousculade ils retrouvèrent leurs voix pour se raconter à grand bruit leurs dernières aventures. Assise près de moi, entre les coups d'œil appréciateurs sur les rues de la capitale enguirlandées, curieux ou incrédules sur la faune cosmopolite et joyeusement accoutrée qui encombrait les trottoirs, Françoise m'annonça que Marianne ma sœur, la plus jolie fille de la famille, en serait aussi la première divorcée... Depuis dix ans et plus, les péripéties de son mariage malheureux avaient alimenté la chronique familiale, animé parfois les repas de famille, étoffant les conversations d'après-dîner dans la cuisine, à l'heure

tranquille où les femmes autrefois, réunies entre elles autour de la bassine à vaisselle, disséquaient sans pitié les potins familiaux... Enfin elle divorçait, les prédictions fatales de la famille (« Je te l'avais bien dit... », « Ça fait longtemps que... ») se réalisaient, annonçant d'autres belles discussions... Mais, bien malgré elle, sa petite sœur allait lui voler la vedette. Et de quelle façon !

J'ai tout oublié de cet après-midi-là... Mais je me souviens avec nostalgie d'autres journées semblables où, sitôt rentrée de la gare, je « cuisinais » en vitesse un « jambon-nouilles-au-beurre », menu immuable qui faisait l'unanimité des enfants et disparaissait sans discussion. Françoise et moi buvions sur le pouce un ou deux cafés bien forts tout en les écoutant jacasser et rire autour de la table puis soudain tout le monde se levait ensemble, pressé de filer participer à la bousculade des magasins en fête...

Les deux premiers centres commerciaux venaient de s'ouvrir tout près de chez moi. Pour nous, banlieusards, cela semblait merveilleux de pouvoir faire nos achats en deux heures, tranquillement, sans nous perdre dans Paris et ses embouteillages. Sans me presser, entre les heures d'école, j'allais satisfaire ma fringale de fringues et bientôt je connus comme ma poche le dédale des boutiques et des rayons. J'étais toujours un peu fière de déployer devant la famille mon aisance de Parisienne mais j'aimais par-dessus tout voir les mines excitées et les grands yeux éblouis de mes petits neveux (mais mes enfants n'avaient-ils pas les mêmes ?) devant toutes les merveilles que la province endormie de l'époque n'offrait pas encore, jouets téléguidés, poupées, peluches venus du monde entier, féerie des guirlandes, des lumières et des décors des centres commerciaux. La galerie animée d'automates surtout les subjuguait. Bouche bée, ils allaient d'une scène à l'autre, neveux intimidés dans la trace des hardis cousins qui jouaient des coudes pour atteindre le premier rang. Françoise et moi nous suivions, des manteaux, des bonnets plein les bras, agrippant un pull, une tignasse, l'œil vigilant dans la petite foule bruyante, tous étaient encore si petits... Installé dans son traîneau au milieu des enfants, un débonnaire Père Noël nous faisait signe, prenait un enfant dans ses bras, l'asseyait sur ses genoux, le temps de la traditionnelle photo... Quand je regarde celle de ce jour-là, j'y vois une petite nièce au sourire tremblant, au regard désespéré, mourant d'envie de fuir et n'osant même pas lever les yeux... Et pourtant, émerveillés et fiers, ils parleraient pendant des jours de cette rencontre magique avec le personnage qui hantait leurs pensées et leurs conversations depuis deux mois... Ils abandonnaient toutes ces merveilles à regret après quelques promesses, quelques raisonnables achats, un quelconque objet roulant ou volant pour les garçons, une vingtième petite poupée pour les filles, les gros jouets restant, sans discussion possible, l'apanage du Père Noël...

Quand, enfin, nous émergions de cette atmosphère moite et surchauffée, saouls de couleurs, de lumières et de bruit, nous avions oublié la nuit, le froid dont, soudain, la morsure éteignait notre excitation. La fatigue nous tombait dessus et, silencieux, nous reprenions la route. C'était la fin de la journée, l'heure des retours, devant nous, comme une longue guirlande d'étoiles, des points rouges brillaient, presque immobiles. Nous avions froid, nous étions fatigués mais toutes les merveilles de l'après-midi nous accompagnaient tandis que lentement nous allions retrouver notre banal univers quotidien. Dans la voiture derrière moi, affalés l'un contre l'autre, les enfants se taisaient, épuisés et

heureux, et dans le rétroviseur cinq paires d'yeux étincelaient, pleins d'étoiles et de rêves... Dans le bain, les yeux se fermaient et, le potage avalé à grand-peine, tout le monde filait sans protester !

Le silence se faisait vite, Françoise et moi pouvions enfin sans remords nous laisser tomber sur le canapé devant le thé du soir, nous aussi trop fatiguées pour l'apprécier... Nous égrenions par habitude les derniers échos de la chronique familiale mais le cœur n'y était pas, nous avions trop mal aux pieds ! Et ce soir-là, un sourire sur les lèvres peut-être, sans pressentiment, sans inquiétude, je m'endormis très vite, heureuse tout simplement...

C'est bientôt Noël... Il fait froid dehors. Quelques flocons impalpables voltigent derrière les vitres noires, il neigeote. Au loin, éparpillées sur la nuit, les lumières de la ville scintillent tel un halo lumineux, rassurant. Seul, de temps en temps, le ferraillement discordant du métro proche rompt un instant le silence.

Dans l'appartement tiède, quelques lampes encore allumées éclairent les meubles d'une douce lumière verte. Un sapin luit dans la pénombre. C'est bientôt Noël... Depuis quelques jours, les enfants ont sorti des vieilles boîtes de chaussures des boules et des guirlandes chatoyantes qui festonnent inégalement les murs et les portes au gré de l'humeur de chacun. Ici elles pendent sans grâce, victimes de la patte maladroite d'Olivier, Vincent le plus habile a garni le devant du sapin où il a charitablement permis à Thomas d'accrocher quelques étoiles. Ils ont voulu l'installer trop tôt, déjà ses aiguilles tombent dans un bruissement feutré. Il fait trop chaud. En haut des placards, invisibles derrière les piles de linge bien alignées, sont cachés des paquets enrubannés d'or et d'argent. C'est bientôt Noël, tout est tranquille...

Dans la pénombre de l'appartement, tout est silencieux... Seule, dans la chambre d'enfants encombrée de lits de camp, s'élève parfois une voix ensommeillée qui marmonne, perdus dans les couvertures, quelques mots incompréhensibles. Après l'excitation et la fatigue de la journée, tout le monde a rapidement sombré dans le sommeil, un sourire sur les lèvres, la tête pleine de rêves de fête...

Dernière debout, pieds nus devant la grande glace de la salle de bains, une jeune femme pirouette. Une longue chemise de nuit saumon moule sa mince silhouette. Elle virevolte, rapide, impatiente, elle est tellement fatiguée ce soir... Elle ne prend pas le temps de se regarder ni de sentir le sol sous ses pieds, elle ne sait pas qu'elle ne se verra plus debout... Elle ne sait pas qu'elle sourit aux voix de ses enfants ni qu'elle chantonne pour la dernière fois... Vite, elle démaquille ses jolis yeux verts, donne un coup de brosse à ses cheveux roux avant de rejoindre son jeune mari. Ils ne font pas l'amour, ils ont la vie devant eux, ils échangent quelques mots tendres, quelques baisers et dans ses bras elle s'endort, rompue par sa journée. Elle a prévu pour le lendemain une promenade au zoo qui recueille toujours les suffrages des enfants. Elle a tout préparé pour que la journée soit réussie, elle dit bonsoir et s'endort heureuse et tranquille pour la dernière fois. Heureusement elle ne le sait pas...

Cette nuit-là, mon bel avenir s'enfuit à jamais. Comment en préciser l'instant puisque rien ne vint troubler, même une seconde, un sommeil sans rêves, j'étais si fatiguée... D'ailleurs qui a peur de s'endormir, qui pense à la maladie à trente ans quand la vie s'annonce si belle, si pleine de promesses ? Comment imaginer en m'endormant en pleine santé que, embusquée quelque part dans mon corps, une traîtresse petite perle rouge sombre – infime caillot... – attendait la nuit qu'enfin je me repose pour partir à la dérive et me ravir jeunesse, amour, avenir..., qu'au matin je ne m'éveillerais pas la même, que plus jamais je ne m'éveillerais la même... Qui en accuser ? Dieu ? Le destin ? La fatalité ? Le hasard ? Y avait-il même « une chance » sur un million pour que ça m'arrive à moi, moi à la santé de fer ? Alors pourquoi à moi ?

Jamais je n'ai trouvé de réponses aux questions lancinantes qui ont, beaucoup plus tard, longtemps tourné dans ma tête, me laissant une impression troublante de culpabilité. Longtemps je me suis sentie punie de quelque chose. Mais punie de quoi ?... Qu'y avait-il dans ma vie que j'aie à me reprocher ? Étais-je coupable d'être trop heureuse ? Pendant des années, et encore aujourd'hui, j'en ai gardé au cœur l'angoisse diffuse, dès que je vis un instant de trop grand bonheur, de devoir un jour en payer le prix fort...

Cette nuit-là, je dormis très profondément... Et à l'heure de réveiller des enfants pour l'école, quand j'ouvris les yeux sur ce triste matin de décembre, toute ma vie avait déjà basculé et je n'en serais plus le maître avant longtemps...

Je n'en savais rien encore et je ne le compris pas tout de suite... Je ne connaissais pas la maladie, quelqu'un eût-il prononcé ce mot devant moi croyant m'alarmer m'aurait vue rire avec insouciance... Chez moi, chez mes parents, on ne se plaignait pas. Nés tous les deux au début du siècle dans une petite ferme très isolée, ils avaient vécu la vie fruste des paysans de cette époque, sans facilités, sans médecin, sans médicaments, entre les animaux et les saisons qui ne permettent ni repos ni loisir et encore moins la maladie. Faisant fi des microbes, des virus et de la médecine, toutes ces choses bonnes pour les gens de la ville, Papa soignait ses petites « écorchures » – coups de serpe, de hache ! – à l'eau du robinet, ses gripes avec un grog et ne s'en portait (Dieu merci !) pas plus mal. Maman ne parlait guère de ses petites malaises et, par ailleurs la meilleure des femmes, comme tous les gens durs à la douleur ne s'apitoyait pas plus sur les bobos des autres (« Souffle, ça passera... ») que sur les siens... Douée heureusement d'une bonne santé, j'avais grandi persuadée que la maladie, la douleur n'étaient que des maux juste un peu gênants auxquels il ne fallait pas prêter trop d'attention...

Je n'eus donc pas vraiment peur, plutôt une incompréhension hébétée devant ce qui m'arrivait, comme si mon cerveau embrumé était devenu soudain incapable de rapprocher deux idées et de réfléchir. Seuls mes yeux furent les témoins inconscients de cette interminable journée dont me restent quelques

images, quelques bribes de film juxtaposées, enregistrées sans bien comprendre que ma vie était en train de basculer et que ce serait irrémédiable... Quand je m'éveillai, j'avais du mal à parler. Je ne m'en rendis même pas compte car déjà je n'entendais plus rien... Mes yeux vivaient encore mais ma tête, mes oreilles, elles, étaient déjà pleines de silence, du silence de la surdité, un silence bourdonnant, ronronnant, assourdissant qui me coupait du monde comme une barrière invisible. La perception des choses, les événements, les sensations, les sentiments même, me semblaient soudain dénués de sens comme si, assourdis, déformés par une brume épaisse, ils avaient perdu toute réalité, toute intensité. Tout était devenu sans relief, sans chaleur, plat, comme si la vie en trois dimensions venait soudain de se réduire à quelques lignes sur du papier... Une dimension venait de disparaître dont je n'avais jamais soupçonné l'importance. Qui s'en doute avant de la perdre ?

En voulant me lever pour aller aux toilettes, je perdis l'équilibre, Paul dut m'accompagner. Appuyée, à lui je claudiquai sous les regards effrayés des enfants réveillés par le bruit et l'agitation inhabituels ; serrés l'un contre l'autre, ils se tenaient dans l'embrasure de la porte de la chambre. Je les embrassai, ne pouvant même pas les rassurer, trop désorientée par les étranges réactions de mon corps sans forces. Une seule pensée m'obsédait, regagner le havre du lit où, sans douleur pourtant, tel un ver affolé je me tortillai bientôt en mouvements désordonnés...

Notre médecin, appelé très tôt, n'arrivait pas. Les minutes devenaient des heures... Penché sur moi, je voyais Paul tourner autour du lit, essayant fébrilement de calmer mon agitation, l'air désespéré de son impuissance. Depuis toujours nous avons vécu ensemble tous les moments importants mais aujourd'hui, face à la pire situation de notre vie commune, il était seul, complètement perdu, affolé par une épreuve à laquelle rien, à aucun moment, ne nous avait préparés... Et entre les enfants terrifiés qu'il devait rassurer et la jeune femme qu'il aimait et qu'il ne pouvait calmer, il allait et venait, envahi, submergé par une panique brutale et dévastatrice comme un raz de marée...

Assise près du lit dans un gros fauteuil recouvert de velours vert (nous avions été si fiers de ce premier gros achat de jeunes mariés...), Françoise se tordait les mains, malade de peur et d'impuissance. Les enfants vinrent bientôt se serrer contre elle et sans un geste, sans un mot, m'observèrent, leurs yeux écarquillés ne me quittant pas un instant. Elle les prit tous entre ses bras, les rassurant du mieux qu'elle pouvait. Mais comment trouver des mots lénifiants alors que la panique l'envahissait, alors que mes mouvements désordonnés, ma brutale surdité, mes phrases balbutiées présageaient sans beaucoup d'illusion une maladie, un accident alarmant... La pensée de mes parents ne la quittait pas... Que devrait-elle leur annoncer ce soir ? Avec quels mots pourrait-elle leur dire que leur « petite » fille était malade, couchée à demi inconsciente ou pire peut-être (mais ça, elle n'osait pas y penser...), alors qu'ils nous croyaient ensemble, heureuses, tout excitées, à courir les magasins ? Tout était arrivé si vite...

La journée du vendredi défilait devant ses yeux... Elle en avait mal à la tête à

chercher depuis des heures ce qui, la veille, avait pu m'arriver d'inhabituel, malaise, incident qui eût pu nous alerter... Mais rien..., nous étions rentrées épuisées, certes ; certes, elle m'avait vue fatiguée mais pas beaucoup plus qu'au soir d'une journée ordinaire... Elle n'arrivait pas à comprendre pourquoi ce matin elle n'avait plus devant elle qu'une marionnette aux gestes saccadés, manipulée par une folle main invisible pour elle ne savait quelle tragédie ?

Mon corps semblait soudain devenu un étranger animé de sa vie propre... Il se tordait en mouvements désordonnés et rien ne pouvait l'en empêcher. Je perdais conscience par instants et, quand j'émergeais de ce trou noir, incapable de rassembler mes idées, j'étais incapable d'exprimer ce que je ressentais... Pour eux qui me regardaient, l'impuissance où ils étaient de savoir si je souffrais, où, pourquoi..., de ne pouvoir calmer mon agitation ou seulement d'en connaître la cause, les rendait fous. Ils ne m'avaient jamais vue malade, encore moins couchée. Il leur fallait au plus vite remettre mon sort entre des mains capables de prendre en charge la situation, de les décharger de ce fardeau d'angoisse que leur incompetence et leur impuissance rendaient si lourd sur leurs épaules. Le docteur saurait... Il apporterait la solution, les rassurerait, qui d'autre eût pu le faire ? Il était notre médecin depuis dix ans, nous l'aimions, nous lui faisons confiance... Et pourtant... Aujourd'hui encore il me semble incroyable que, voyant mon état, au lieu de m'expédier d'urgence à l'hôpital, il ait décidé d'attendre le résultat de son ordonnance... Je ne pus jamais lui poser de questions, il a, depuis, quitté Paris pour une retraite sans doute bien méritée... Bien sûr, lui non plus ne m'avait jamais vue malade, à peine enrhumée, mais, dans mon lit d'hôpital, comment ne pas m'interroger, comment, surtout, ne pas lui reprocher le temps perdu à cause de son manque de décision ? Car quand je connaîtrai l'efficacité de l'hôpital, je regretterai toute ma vie de ne pas avoir été dirigée tout de suite vers un service capable de déceler l'origine de mes troubles et d'éviter le pire. Comment m'empêcher de penser que mon avenir en eût peut-être été transformé ? Hélas, ce ne fut qu'encore un peu plus tard, sa prescription restant sans effet, qu'affolés par mes paroles décousues et mes mouvements de plus en plus désordonnés, Paul et Françoise appelèrent la clinique la plus proche et qu'enfin on m'y prit en charge.

Les images se brouillent dans ma tête... J'ai perdu la notion du temps. Je n'ai plus la force d'ouvrir les yeux. Par brefs instants, j'émerge de l'inconscience pour voir le visage malheureux de Paul penché sur moi... Soudain, je sens, je vois deux mains qui sortent d'une blouse blanche, elles me soulèvent, m'enveloppent dans l'édredon rose qui recouvre mon lit. Inconsciemment je comprends, je sais, qu'enfin on s'occupe de moi, qu'on m'emmène... Où ? Je n'en sais rien et à cet instant peu m'importe, je n'ai pas peur, je me sens si faible, si mal dans mon corps que mon seul sentiment est un profond soulagement... Je ne pense même pas à jeter un regard autour de moi – on ne devine jamais quand c'est la dernière fois... –, je m'abandonne aux bras forts et rassurants de l'infirmier qui me tient contre lui. Une seule pensée m'obsède : en finir avec ce cauchemar, retrouver ce corps qui m'abandonne, ces pensées qui fuient à mon

appel... Mon escalier est froid et sombre... Sans grande émotion, je regarde Paul fermer la porte de notre appartement sur le papier fleuri de lierre dont j'ai, il n'y a pas si longtemps, tapissé l'entrée. Tout en enfilant son blouson, il descend derrière nous. Je peux maintenant fermer les yeux sans crainte, bientôt on s'occupera de moi, tout rentrera dans l'ordre...

Serrés contre Françoise, les enfants sont restés à l'intérieur de l'appartement ; tout a été si vite je ne les ai même pas embrassés, pauvres amours, je n'y ai pas pensé : mon corps, mes pensées sont devenus les morceaux éparpillés d'un puzzle que je n'arrive plus à rassembler. Je n'ai plus la force de penser, de m'inquiéter pour eux, pour moi, pour nous, je suis en route pour un autre monde qui n'a plus rien de commun avec celui qui a toujours été le mien...

Dehors, le ciel était bleu, du bleu gris, froid et métallique de l'hiver. Une ambulance m'attendait au pied de l'escalier, dans la cour où la veille je regardais, j'entendais jouer les enfants. Au pied des quatre étages que la veille encore j'avais escaladé sans souffler, mon caddie débordant dans les bras. J'entends encore la voix de maman : « Tu te feras du mal un jour ma reine ! — Oui maman... » Je riais...

Il y eut certainement des regards curieux pour assister à mon départ... Nous habitions cette petite résidence depuis plusieurs années – comme tout le monde, nous déménagions à chaque nouvel enfant... –, et il y régnait une ambiance chaleureuse et amicale comme il n'en existe guère dans les immeubles des grandes villes. Les enfants de tous âges allaient aux mêmes écoles, à l'époque peu de femmes travaillaient et, sans autrement nous fréquenter, nous nous rencontrions souvent, patientant ensemble aux sorties d'école, partageant la servitude des trajets, nous ménageant quelques heures de liberté en gardant mutuellement nos enfants. Au retour, nous nous arrêtions quelques minutes au bas de l'escalier, les enfants n'étaient jamais pressés de monter, et souvent, lasses de les appeler, nous finissions par tenir salon sur les marches de l'escalier, devisant sans fin des enfants, des vacances, de nos projets, de la vie...

Nous évoquions surtout avec intérêt les derniers potins de l'immeuble : la sympathique dame blonde du troisième avait souvent besoin des conseils du bel architecte installé dans le bureau au fond de la cour... Nous suivions avec curiosité, et un peu d'envie inavouée sans doute, les rebondissements de l'intrigue que nous devinions et qu'elle menait avec beaucoup de décontraction.

Je laissai tout cela derrière moi pour toujours. Sans voir les regards interrogateurs des voisins cachés derrière les rideaux. Sans entendre les questions inquiètes de mes amies depuis leur balcon. Allongée dans l'ambulance, je ne voyais en haut des vitres à demi dépolies que les murs blancs de l'immeuble qui s'éloignaient... Puis bientôt ne défila plus que le ciel bleu indifférent entre les branches noires des marronniers et je me laissai bercer sans plus penser... Quelques minutes plus tard, l'ambulance ralentit, s'engouffra dans un étroit passage le long d'un mur blanc. Une grande cour d'hôpital m'eût sans doute impressionnée mais, au contraire, reconnaître la petite clinique locale où j'avais quelquefois passé des examens de routine me rassura. Avec l'insouciance des gens en bonne santé, je n'avais jamais supposé qu'on y soignât autre chose que des appendicites et des jambes cassées, mon cas ne devait donc pas être si grave... Et j'allais perdre encore quelques heures de ce temps qui jouait contre moi. Hélas, nous n'avions jamais été confrontés au choix difficile entre l'hôpital à la froideur inhumaine mais efficace et l'établissement plus petit et rassurant peut-être mais aux services moins complets, et, à l'instant de panique où nous le fûmes, nous n'étions plus capables de réfléchir...

Le brancard brinquebale sur un sol inégal, s'arrête, ..., la tiédeur me réveille, j'ouvre les yeux sur une petite pièce claire. Un visage inconnu est penché sur moi, mes yeux interrogent Paul. Assis près de moi, il me tient la main et me

sourit, rassurant. Je m'accroche à lui, ma dernière certitude, confusément je sens qu'il nous arrive quelque chose d'incompréhensible, terriblement angoissant... Sous son blouson de cuir, il porte le pull vert brodé d'un avion que je lui ai offert voici quelques jours, un des derniers instants de notre vie heureuse, dernière image que j'aurai de lui avant longtemps... Mes yeux glissent sur ces détails familiers puis déjà se referment. Quand je les rouvre – quelle heure est-il ? – des silhouettes blanches tournent dans la pièce, autour de moi... Tout est blanc. Derrière l'énorme lampe qui m'éblouit d'une lumière crue, j'entrevois le bras articulé d'un instrument de radiologie. J'ai à peine le temps de chercher le visage de Paul, des silhouettes blanches sont penchées au-dessus de moi, on me fait des radios, des mains me palpent le dos, le cou, me tournent la tête, on m'assied, des visages s'agitent devant mes yeux, des lèvres bougent, on m'interroge. Non, je n'ai mal nulle part, mais je suis inerte, absente d'un corps qui ne semble plus m'appartenir. Une partie de mon cerveau ne réagit plus, seule l'autre continue de fonctionner comme une machine bêtement programmée... J'ai compris que je suis malade mais je ne me pose pas de questions. Je suis à la clinique, on m'a prise en charge et je m'abandonne...

Parmi les visages, surgit soudain celui d'un voisin d'escalier, neurologue, dont nous rions quand nous le croisons dans la résidence, toujours mal fagoté, toujours dans la lune, marchant sans voir personne, un sourire absent sur les lèvres. Il braque une lampe devant mes yeux. Je ne m'étonne pas de sa présence, au contraire, en cet instant tout ce qui me rattache à ma vie passée me rassure ; je le reconnais avec soulagement et je lui souris.

Quand je pénétrai dans la petite chambre au fond du couloir je vis à l'ombre derrière la fenêtre que le soir était tombé... Allongée sur l'autre lit sous la lueur parcimonieuse d'une veilleuse, une jeune femme me regarda entrer, puis resta un moment à m'observer avec curiosité, à se demander sans doute comment communiquer avec cette voisine qui ne l'entendait pas. J'étais à peine consciente de sa présence, encore moins capable de lui faire la conversation, mais, dans l'intimité forcée d'une chambre d'hôpital, comment échapper à son histoire qu'elle avait dû ruminer, ressasser, en passant en revue tous les détails qui la rendaient unique... Il lui fallait à tout prix la raconter ! Et, moi qui ai horreur des récits d'« anciens combattants », des confidences typiquement féminines, maladies, accouchements, à celle qui aura vécu le pire, je dus lire le billet qu'elle me tendait par-dessus la chaise posée entre nos lits... Et je me revois encore, perplexe, puis incrédule, essayer de déchiffrer un billet bourré de fautes d'orthographe si déconcertantes pour l'amoureuse des mots que j'étais alors – et que je suis toujours – qu'elles réveillèrent dans ma tête un éclair de lucidité... Je balbutiai quelques mots, qui furent sans doute mes dernières paroles...

Dès lors je perds complètement la notion du temps, seulement ponctué par les visites d'une infirmière que je vois mal mais dont je devine la présence à l'attouchement des mains habiles qui me font boire, tirent le drap... Je clopine

avec elle jusqu'aux toilettes – oui, je marche encore. Puis, comme une poupée au ressort cassé, je me recouche et je ferme les yeux. Je sombre dans l'inconscience et quand, par instants, j'ouvre les yeux sur la pénombre de la chambre, un paravent me cache ma voisine, assise près de mon lit une infirmière aux cheveux gris me veille... D'un certain âge, un peu voûtée, un gilet bleu marine jeté sur ses épaules, elle ressemble à ma mère...

Soudain, un souffle froid me réveille... La nuit bouge autour de moi, tout va très vite... Ficelée, prisonnière entre les barrières de l'étroit brancard qui me ballotte en tous sens, je me rends à peine compte de ce qui m'arrive. Dans la lugubre lumière bleutée d'un gyrophare, des silhouettes blanches tournent autour d'une ambulance, il fait nuit. Au-dessus de moi, semées sur le champ noir du ciel, indifférentes, brillent les étoiles... Jamais le ciel ne m'a paru si grand ni si lointain, je me sens minuscule, écrasée par son immensité... Impression fugitive, déjà le brancard glisse sur des rails, la secousse d'une portière qu'on ferme et l'ambulance démarre, s'enfonce dans la nuit... L'espace s'est soudain resserré autour de moi, je n'aime pas être enfermée mais, au-dessus de moi, par instants éclaboussée de la lueur fugitive des réverbères, se découpe, rassurante, une ombre qui me tient la main...

Je ne sais plus ce qui m'arrive, mon esprit embrumé ne cherche même plus à comprendre. À travers la vitre dépolie, je regarde défiler la nuit et ses lumières. Sans le savoir, je sens que nous traversons Paris, ce Paris que j'ai traversé hier encore. Je reconnais d'instinct Paris la nuit, le Paris que j'adore, plein de bruit, de lumières et de vie. Mais ce soir, je n'en vois que les traînées lumineuses des cafés et, par le haut de la vitre, quelques rares fenêtres encore éclairées. Jamais je n'ai pris le temps de lever la tête quand je déambulais à grands pas dans les rues mais pourtant certains endroits me semblent familiers... N'est-ce pas le Boul'Mich, ce Boul'Mich que j'ai inlassablement descendu et remonté depuis dix ans, en bas duquel j'ai si souvent dîné avec Paul dans les petits restos bondés de la rue de la Huchette, dans le mélange enfumé des langues étrangères, des plats et des odeurs exotiques... Les éclairs des vitrines défilent maintenant très vite derrière les épaisses vitres qui me cernent. Du fond de ma prison sombre, je regarde sans les voir les guirlandes d'ampoules illuminées qui festonnent les arbres d'étoiles multicolores.

Je ne sais plus que c'est bientôt Noël... Je l'ai oublié, je ne vois plus qu'un ballet de gens en vert penchés sur moi, ombres chinoises sur une lumière blanche, aveuglante. Et puis je n'existe plus...

Bien qu'il sût que, désormais, il ne pouvait plus rien faire pour Sophie, Paul eut la pénible impression de l'abandonner. Mais il ne pouvait plus qu'attendre, et ce n'était pas le rôle le plus facile... Une image l'obsédait : Sophie allongée entre deux draps blancs, les cheveux épars sur l'oreiller, immobile et silencieuse comme il ne l'avait jamais vue, immobile et silencieuse comme une... Serrant contre lui l'édredon rose dans lequel on l'avait enveloppée, il s'enfuit de la clinique et du monde irréel et angoissant des gens en blanc avec le besoin éperdu de retrouver son univers familial et surtout d'entendre les voix de ses enfants.

Sur le seuil de la clinique, le soleil l'éblouit... C'était encore l'après-midi, mais depuis des heures qu'il vivait ce cauchemar, il ne savait plus que dehors le ciel était bleu, que Noël était partout dans les rues... Que la vie continuait comme on dit... Pour ses enfants qui l'attendaient, il lui fallait bien continuer aussi. Il gravit ses quatre étages très vite de crainte de rencontrer un voisin et devoir répondre à des questions et à des consolations qu'il ne voulait pas écouter. Sur le palier, le cœur serré, il écouta un instant à travers la porte la voix de Françoise lire des contes de Noël. Dans le salon décoré de guirlandes, elle l'attendait, les enfants assis contre elle. Mais les petits visages graves tournés vers elle n'entendaient pas les mots. Leurs yeux anxieux cillaient au moindre bruit et, dès qu'ils entendirent la porte s'ouvrir, ils se précipitèrent dans l'entrée pour entourer leur père.

« Et maman ? Où est maman ? » Olivier levait sur lui ses grands yeux noirs. Il avait neuf ans et, sensible à l'extrême, tous les incompréhensibles événements de la matinée pesaient sur ses épaules, l'angoissaient, il ne comprenait pas pourquoi sa maman toujours si vive (trop, souvent...) ne pouvait plus marcher seule, ne parlait plus, ne les regardait même plus, eux, ses enfants. D'abord pourquoi l'avait-on emmenée ? Où était-elle partie depuis si longtemps ? Il se sentait abandonné, il aurait voulu que papa s'occupe de lui seul, réponde à ses questions, mais papa ne l'écoutait pas, il avait pris Thomas dans ses bras...

Thomas, c'était le plus petit, un bébé tout blond aux yeux noirs qui pleurait doucement en faisant la moue. La même moue en triangle que maman sur ses photos de bébé... Thomas ne savait pas pourquoi il pleurait, mais, depuis ce matin, la maison était si bizarre, si triste, personne ne voulait jouer avec lui, il aurait voulu que maman rentre et lui fasse un câlin... Vincent, le grand frère, lui avait dit tout à l'heure qu'elle allait revenir vite... Alors pourquoi papa rentrait-il sans elle ? Pourquoi papa le serrait-il si fort qu'il ne pouvait même pas lui dire combien il se sentait malheureux ?...

Vincent s'était blotti derrière le canapé. Depuis le matin, il jouait son rôle rassurant de grand frère, depuis qu'elle était partie il répétait à ses frères, à ses cousins que maman allait rentrer aujourd'hui. Il voulait surtout s'en persuader mais, voilà, elle n'était pas rentrée, il ne pouvait plus le croire... Il essayait d'entendre ce que les adultes chuchotaient : « Ils ne savent pas... Elle est en observation, ils ne peuvent rien dire pour l'instant, tout dépend des prochaines heures... » Vincent ne comprenait pas bien le sens des mots, mais il sentait

trembler la voix de son père et il avait peur. Il ne voulait pas pleurer, maman n'aimerait pas ça, elle si fière toujours de « son plus grand, si raisonnable ». Il en était sûr, elle rentrerait bientôt. Demain peut-être ? Vaillamment, il refoula ses larmes et alla glisser sa main dans celle de son père.

Accablée, impuissante devant leur chagrin, Françoise regardait le petit groupe des enfants serrés contre leur père. Ses propres enfants s'agrippaient à sa jupe, entravant tous ses pas. Ils étaient venus voir leurs cousins, s'extasier avec eux devant les jouets, s'amuser, et ils se retrouvaient plongés dans un drame qui les dépassait. Leurs yeux inquiets s'affolaient dans cette atmosphère pesante et incompréhensible...

Françoise n'avait pas encore téléphoné à ses beaux-parents. À quoi bon les alarmer tant qu'elle ne pouvait leur donner de nouvelles précises ? Elle avait si peur de ce qu'elle devrait leur apprendre... Elle les imaginait auprès du feu, comme tous les soirs d'hiver, dans la grande cuisine mal éclairée, sa belle-mère élaborant déjà le menu de Noël, pendant que, assis à la table, son beau-père roulait sa provision de cigarettes du lendemain avant de la mettre dans la vieille boîte de cigares en fer bosselé qui trouait toutes ses poches... Puis, indifférent depuis longtemps au regard courroucé de sa femme, d'un revers du bras il balayait la table et envoyait les derniers brins de tabac sur le carrelage... Sous ses dehors bourrus d'ours mal léché, il cachait une grande tendresse pour ses enfants et petits-enfants, et surtout pour sa dernière fille qui n'était guère plus vieille qu'eux. Comment trouver le courage de troubler cette scène tranquille, sachant qu'ils allaient passer ce soir leur dernière nuit sans cauchemar... Elle avait besoin de rentrer chez elle reprendre des forces auprès de Marc et de leurs enfants avant d'aller demain avec lui annoncer la mauvaise nouvelle. Ils ne seraient pas trop de deux en un si triste moment. Car elle pressentait bien que ce qu'ils auraient à dire serait grave... Elle n'osait même pas y penser...

« Les enfants, vous voulez descendre jouer avec Florence et Emmanuel pendant que je raccompagne votre tante à la gare ? » Heureux d'échapper aux troublants apartés des adultes, les trois enfants se précipitèrent vers la porte...

Florence et Emmanuel habitaient le rez-de-chaussée. Si bien d'autres amis m'ont laissée seule poursuivre mon chemin, Sylvie et Igor, leurs parents, discrets et fidèles amis, m'ont accompagnée tout au long de ces dures années et, si nous nous voyons peu maintenant, proche ou lointaine, Sylvie reste l'amie qui s'attriste ou se réjouit avec moi de mes peines ou de mes joies. Amies pour le meilleur et pour le pire... Voisines à l'époque, nous nous voyions tout au long de la journée et nous « échangeions » souvent nos enfants quelques heures pour nous libérer l'une ou l'autre et courir les magasins. Mes enfants l'aimaient beaucoup et ce soir avaient hâte de retrouver devant son sourire leur insouciance d'enfant heureux. Au sortir de la clinique, Paul était passé donner de mes nouvelles et toute la famille l'attendait pour dîner avec les enfants à son retour de la gare. Si j'avais encore été capable de penser, j'aurais été heureuse de les savoir là...

Sur la route qui les ramenait à Paris, tout le monde se taisait. Françoise se mit à pleurer silencieusement en regardant les rues illuminées, les arbres et les

vitrines décorées pour Noël... Elle avait encore dans les oreilles les cris joyeux des enfants la veille à leur arrivée. « C'était hier... Ce n'est pas possible... » Un jour seulement s'était écoulé, presque une vie pourtant... Elle aurait voulu dire des mots rassurants mais aucun son ne pouvait sortir de ses lèvres. Devant ses yeux, obsédante, dansait l'image de sa petite belle-sœur à demi inconsciente dans les bras de l'infirmier... Le cœur serré, elle pensait à toutes les questions qui l'attendaient demain et auxquelles elle ne pourrait pas répondre...

Elle se tourna vers Paul : « Donne-moi des nouvelles dès que tu en as. On t'appelle demain de toutes façons pour savoir comment tu t'organises pour les enfants. Tu sais que tu peux compter sur nous tous... »

Elle n'osa en dire plus pour ne pas l'affoler, tous les deux avaient déjà tellement peur sans oser se le dire... À l'entrée du quai, ils se serrèrent l'un contre l'autre, retenant leurs larmes pour ne pas effrayer les enfants qui, debout derrière eux, les observaient en silence. Paul les aida à s'installer puis, le cœur chaviré, il regarda partir l'express avec le sentiment poignant qu'avec lui disparaissait un des derniers heureux moments de sa vie d'« avant ».

Accablé, il retraversa Paris illuminé et rentra chercher un semblant de réconfort auprès de ses amis...

Quand, au retour du triste dîner chez ses amis, Paul rappela la clinique tard ce soir-là, l'infirmière de garde lui annonça qu'on venait d'emmener Sophie à l'hôpital Lariboisière, déjà comateuse.

Bien qu'il s'y attendît, la nouvelle brutale l'assomma et, incapable d'articuler un mot, il raccrocha. Le bruit du combiné résonna dans l'appartement désert. Tout était silencieux. Pressé de téléphoner, il avait vite couché les enfants en remontant de chez Sylvie. Ils ne voulaient pas aller dormir, mais la journée avait été si longue, si dure que tous les trois avaient rapidement sombré dans un sommeil lourd. Paul les entendait se retourner dans leur lit, en proie à des rêves inquiets. Si loin des rêves lumineux de la veille... La veille seulement ! Il regarda autour de la pièce leurs vêtements jetés en vrac sur les chaises, sur la table les jouets pas rangés, les livres encore ouverts. Sur un fauteuil, il vit l'édredon rose qu'il avait rapporté de la clinique et devant ces objets épars, dans le silence inhabituel de l'appartement désert, peu à peu l'évidence se fit jour en lui : il était seul, seul avec ses enfants. Pour combien de temps ? Il ne pouvait répondre à ses propres questions, incapable encore de réaliser ce qui venait d'arriver, mais il sentait bien que l'avenir de sa famille venait de se briser et, enfin sans témoins, il se laissa tomber dans un fauteuil et se mit à pleurer...

Des questions lancinantes tournaient dans sa tête, auxquelles il ne voulait pas penser ce soir : Sophie reviendra-t-elle ? Comment sera-t-elle ? Marchera-t-elle encore ? Brusquement, il pensa à tous les problèmes qui allaient se poser les jours prochains. L'école, l'hôpital, son travail... Il était même incapable d'imaginer ce qui l'attendait, totalement désarmé devant des choses dont Sophie s'était toujours occupée.

Une seule pensée le taraudait ce soir : les enfants, qu'allaient devenir les

enfants ? Qui allait s'occuper d'eux après l'école ? Il lui fallait très vite trouver quelqu'un de confiance... Mais qui ? Comment faire ? Toute l'étendue de sa solitude lui apparut soudain, rendant son angoisse insupportable. Il se leva, incapable de réfléchir plus avant et, sentant qu'il ne pourrait pas dormir, il se mit à errer dans l'appartement silencieux. Chaque vieux meuble, chaque objet, lampe ou faïence, avait été choisi à deux, chacun lui rappelait un moment de complicité pleine d'amour et tout cela semblait déjà si loin...

L'atmosphère de la chambre des enfants était moite de leur transpiration. Olivier gémissait dans son oreiller, Olivier le rebelle, le râleur, toujours insatisfait, dont le caractère difficile se heurtait sans cesse à celui de sa mère, pas assez patiente. Perpétuel inquiet, même dans son sommeil il ne trouvait pas le repos, trop sensible à l'atmosphère tendue et au silence inhabituel de l'appartement.

La gorge serrée, Paul resta longtemps dans la pénombre à regarder dormir ses enfants puis, ne pouvant plus supporter sa solitude, il s'allongea contre le petit corps chaud et moite d'Olivier...

Encore dans la force de l'âge, mon père avait choisi de pour prendre sa retraite et de quitter la ville pour vivre dans un petit village et y mener enfin la vie qu'il aimait. Enfin, qu'il aimait lui car, habituée depuis des années au confort, au mouvement et à l'animation de la ville, maman avait trouvé très dur son isolement, sans amie ni famille dans un village hostile par principe aux nouveaux venus qui, même vingt ans après, même acceptés, restaient toujours pour les gens du pays des étrangers. Mais à l'époque, la concertation familiale était encore un concept très vague et ma mère avait dû s'incliner, bien contre son gré... Elle n'était pas le genre de femme à gémir sur son sort, aussi, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, toujours pleine d'une belle énergie, au fil des ans elle avait fait de la maison un lieu convivial, une étape accueillante toujours ouverte aux amis et parents de passage. Il n'était besoin ni de téléphone ni de carton d'invitation... Il suffisait de s'arrêter. Aussi le dimanche étant devenu naturellement le jour des visites, tout l'après-midi défilaient une kyrielle de parents et d'amis, certains bienvenus, d'autres moins attendus, mais tous accueillis par le café, la tarte ou quelquefois la brioche...

Ah ! la brioche de maman. C'était tout un rituel... Dès 7 heures du matin, en chemise de nuit, son café à peine bu – elle n'en eût tout de même pas sacrifié le cérémonial... –, elle commençait à pétrir le mélange – farine, beurre, œufs, sans oublier la levure... –, puis, posée dans une terrine sur le coin de la vieille cuisinière à bois, la pâte jaune montait doucement pendant deux heures avant d'être à nouveau énergiquement étirée, battue, rebattue – tout le secret de la réussite était là ! –, puis reposée dans son moule. Deux fois aussi vigoureusement et la pâte gonflait, gonflait... On enfournait le moule prêt à déborder, trois heures après au retour de la messe.

Plus souvent, c'était la tarte aux pommes... Depuis ma petite enfance, j'avais vu maman commencer son dimanche ainsi, les mains pleines de farine, pétrissant la brioche ou la pâte pour trois, quatre, cinq tartes pendant que mon père épluchait les pommes ou, selon la saison, dénoyautait les prunes et les cerises cueillies au jardin. Un chaud parfum de brioche ou de tarte aux pommes se répandait alors dans toute la maison, embaumant les heureux dimanches de ma jeunesse.

La vaisselle du déjeuner à peine finie, le défilé commençait...

Les visites se succédaient, se croisaient devant la grille de la maison, et, imperturbable, maman faisait, refaisait le café, sortait une nouvelle tarte, aimable, bavarde malgré souvent son énervement et sa fatigue. Certains dimanches, nous n'avions pas l'occasion de dire un seul mot : c'était le jour de visite de la grosse M^{me} Delorme, intarissable bavarde s'il en fut ! Personne ne pouvait ouvrir la bouche sous l'avalanche de paroles, ponctuées de « Tais-toi André (son mari) ... » Et, résigné André se taisait... Quand nous les voyions arriver tous les deux, nous nous préparions comme pour un spectacle ! Papa, lui, avait depuis longtemps disparu dans les champs et, quand il surgissait, attiré par l'odeur du café, ni rasé ni « habillé », il avait droit à un tel regard de maman que tout le

monde éclatait de rire en chœur. Nous avions l'habitude...

En fin d'après-midi, le dernier visiteur raccompagné, souvent avec un sac de pommes, de noix ou de légumes du jardin, maman se laissait tomber sur une chaise, heureuse de souffler enfin, jusqu'à l'instant où, entendant s'arrêter une nouvelle voiture, nous nous écriions tous en chœur : « Oh ! nonnn... »

En ce frileux dimanche de décembre, emmitouflée dans sa vieille robe de chambre, maman, toujours debout la première, savourait seule son premier café du matin – le meilleur de la journée – dans la cuisine encore glaciale lorsqu'elle entendit une voiture s'arrêter devant la maison. Elle jeta un coup d'œil surpris vers l'horloge. Huit heures... Ce n'était quand même pas une visite, qui pouvait bien venir si tôt ?

La porte d'entrée était encore verrouillée. Dès qu'elle aperçut les visages blafards de mon frère et de ma belle-sœur derrière la vitre de la porte, elle fut tout de suite en alerte et se leva vivement pour leur ouvrir. « Qu'est-ce qui se passe ? Que faites-vous là à une heure pareille ? »

Étreinte d'un mauvais pressentiment, une main serrant sa robe de chambre contre sa grosse poitrine, elle scrutait leur expression tendue et malheureuse si intensément qu'elle en avait l'air méchant... Bouleversé de la voir, trop ému pour chercher ses mots, sachant que de toutes façons elle ne supporterait pas des paroles vagues, mon frère lui dit simplement la vérité. « Maman, ne t'affole pas, c'est Sophie, elle est à l'hôpital... »

En quelques mots, Françoise lui raconta son voyage à Paris, essayant de ne pas dramatiser mais elle avait si peur qu'elle n'arrivait pas le cacher. Au fur et à mesure que Françoise parlait, maman sentait un grand froid envahir son corps. Les mots incroyables – surdité, clinique, paralysie... – cheminaient lentement jusqu'à son cerveau mais une partie d'elle-même refusait de les comprendre. Comme tout le monde, elle m'avait toujours vue pleine de dynamisme, toujours occupée, active, comme impatiente de vivre. Comment m'imaginer à l'hôpital ? C'était impossible...

Elle se laissa tomber sur une chaise, mais bientôt, oubliant sa propre angoisse, elle releva la tête en pensant à mon père qui dormait encore. Supporterait-il une telle nouvelle ? Où trouver le courage de le réveiller pour la lui apprendre ? Il faudrait pourtant bien le lui dire...

Accablée, elle repensa à mon mariage, à la nuit suivante tout au long de laquelle papa avait sangloté comme un enfant, si malheureux d'avoir vu partir sa petite dernière... Pourquoi était-ce toujours à elle de consoler les autres ? Aujourd'hui elle n'avait plus de forces... Mais l'abattement céda vite la place au besoin d'agir, maman avait toujours su faire face aux coups de la vie et, cette fois encore, elle refusa de se laisser aller et de penser trop loin. À Paris, ses petits-enfants et son gendre allaient passer dans l'angoisse une nouvelle journée d'attente. Les petits avaient-ils dormi ? Étaient-ils déjà levés ? Qu'avaient-ils dit en ne trouvant pas leur maman penchée sur eux à leur réveil ? Toutes ces

questions... Elle se tourna vers mon frère. « Vous n'avez pas encore eu Paul ce matin ? Peut-être a-t-il d'autres nouvelles ? Il faut que j'aille à Paris... Je ne peux pas rester ici à attendre et à me ronger les sangs... » (Je l'entends...)

Marc n'avait pas osé appeler Paul plus tôt, de peur d'avoir à annoncer d'encore plus mauvaises nouvelles à ses parents. Il embrassa maman en silence, soulagé de la voir si vaillante malgré sa détresse manifeste. Entendant le vieux carillon sonner neuf heures, il l'entraîna : « Viens, nous allons l'appeler ensemble et après nous réveillerons papa... »

Ils n'osèrent pas se regarder pendant que là-bas la sonnerie retentissait. Tous trois avaient si peur de ce qu'ils allaient entendre... Ils imaginaient trop bien les trois enfants tournant dans l'appartement calme et silencieux, posant à leur père des questions qui resteraient longtemps sans réponse... Comment leur avait-il expliqué l'absence de leur maman que la veille ils avaient vu partir en ambulance ? Cela pouvait-il s'expliquer sans les affoler ? Les enfants sentent tellement bien l'angoisse des adultes...

Paul attendait, tout en les redoutant, des nouvelles de l'hôpital, il décrocha très vite. « J'allais vous appeler... On l'a transportée hier soir à l'hôpital dans le coma, je ne sais rien de plus ce matin... Je ne sais plus quoi faire. Les enfants sont perdus... et moi aussi. » Il pleurait. Maman serrait le combiné, luttant pour ne pas s'attendrir, ça n'arrangerait rien, aujourd'hui plus que jamais elle devait être la plus forte, là-bas ils avaient besoin d'elle. Elle proposa : « Paul, si vous le voulez, j'arrive ce soir pour m'occuper des enfants, le temps que vous vous organisiez. Dès que nous aurons d'autres nouvelles nous verrons... Ayez du courage, Paul, pensez à vos petits... » Quelques minutes, refoulant ses larmes, elle tenta de lui remonter le moral, de lui dire quelques mots d'espoir pour se rassurer elle-même, mais sa voix tremblait... Dans l'écouteur, elle entendait, derrière celle de leur père, les petites voix pleines d'espoir des enfants. « Qui c'est papa ? Qui c'est ? C'est maman ? » et son cœur se serrait pour eux. Quand ils reconnurent la voix de leur grand-mère, ils se chamaillèrent pour lui parler. À chacun, tour à tour, elle dit quelques mots tendres puis raccrocha, triste à mourir. Vidée de ses dernières forces, elle se tourna vers son fils : « Et dire qu'il faut maintenant réveiller ton père... Viens, moi je ne peux pas... »

À moitié sourd depuis des années, papa n'avait rien entendu de la visite de Marc, il s'éveilla quand la lumière du jour jaillit dans la chambre et s'assit brusquement, mal réveillé, étonné de les voir tous les trois au pied du lit, la mine défaite. « Quoi ? qu'est-ce qu'il y a ? » Comme maman, il sentit vite qu'il se passait quelque chose d'anormal. Il ne s'inquiéta pas tout de suite mais, quand Marc parla, ce fut atroce, toute la matinée fut atroce, à téléphoner, à pleurer, à répéter les mêmes phrases, les mêmes mots d'espoir auxquels personne ne croyait, comment accepter l'inacceptable ? Et toute la famille commença à vivre ce dimanche dans l'attente, dans la peur du téléphone et de la mauvaise nouvelle.

De l'eau ruisselait sur mon corps... Première sensation retrouvée qui éveilla en moi confusément le souvenir de la mer et me fit ouvrir les yeux... Des vagues me berçaient, devant moi flottait un paquebot immense, blanc, éblouissant. Sa paroi lisse, trouée de quelques hublots, s'élevait très haut au-dessus de moi, et là-haut j'apercevais une rambarde qui courait tout autour, très loin de moi, inaccessible. Je me sentais si petite, si seule dans cette immensité, écrasée, oppressée par tant de blancheur, de lumière, perdue... Mon corps impuissant semblait m'avoir abandonnée, je n'existais plus que dans ces sensations, dans cette angoisse qui emplissait mon cœur. Seul me rassurait le visage noir, amical d'une femme qui se penchait parfois sur moi et que j'associais à cette sensation liquide, à ces mains douces qui glissaient sur mon corps, le tournaient, le caressaient. Sa présence éloignait mes fantasmes, je l'attendais, je devinais son heure à l'intensité du jour, elle seule était mon repère et me rattachait au temps, à la vie. J'en ai oublié les traits, il ne fut que le premier de tous ces visages sombres presque semblables qui m'accompagnèrent des années et sur lesquels je vis toujours une infinie patience, une infinie bonté, un infini sourire...

Je ne souffrais pas, mon corps n'existait plus pour moi, seuls mes yeux vivaient et enregistraient, sans provoquer en moi d'interrogation ni de surprise sur ce monde inconnu qui m'environnait. Puis peu à peu, mon cerveau se réveilla, par bribes décousues je pris conscience d'un nouvel univers, étrange, inconnu, irréel. Personne ne s'en aperçut, je m'éveillais avec le soir, la salle était dans la pénombre et, durant des heures, je suivais à travers la vitre les mouvements des ombres chinoises derrière les fenêtres toujours allumées de l'immeuble en face. Je ne me lassais pas de regarder, le visage tourné vers la fenêtre, ces silhouettes aux gestes fantasmagoriques qui passaient d'une fenêtre à l'autre, imaginant qu'elles suivaient un long couloir sans fin, sans fin comme la nuit... Parfois j'apercevais Paul assis au pied de mon lit, un livre à la main, je ne pouvais même pas attirer son attention, et d'ailleurs, ça me semblait tellement normal qu'il soit là que je ne me demandais pas pourquoi on ne se parlait pas. Pendant longtemps je ne compris pas, pendant longtemps je n'eus aucune conscience de mon état, trop occupée à émerger de ce néant qui me retenait, seulement occupée à survivre, au jour le jour, heure par heure même.

Je repris conscience dans la journée pour les premières fois en voyant d'autres visages familiers se pencher sur moi : des cousins... Paul et un ami... ma mère avec Marie une de mes amies, si heureuses de me voir ouvrir les yeux... Ils me parlaient, des phrases simples que je comprenais sans même savoir que je ne les entendais pas... Je les reconnaissais tous mais je les oubliais vite et refermais les yeux, incapable encore de fixer longtemps mes pensées.

Un jour, il se passa une chose étrange si je pense au chaos qui régnait alors dans ma tête. J'ouvris les yeux sur quelques infirmières debout au pied de mon lit. L'une d'elles tenait une ardoise. Mon esprit était encore très confus pourtant je me souviens qu'elles me demandèrent par écrit quel sport je pratiquais, je sais qu'elles écrivirent les mots tennis, ski, je sais que je répondis, qu'elles me

comprirent, mais je sais aussi que ces mots n'évoquèrent rien pour moi, qu'aucun regret ne me vint, et pourtant... Ce fut ainsi longtemps. Tout ce que j'avais jamais appris, tout ce que j'avais jamais fait, tous les événements de ma vie existaient toujours quelque part dans ma tête, comme imprimés, mais j'allais mettre des mois à en retrouver l'existence et à en ressentir le manque...

Un jour tout me sembla différent. M'avait-on changée de place ? Ce fut comme si je me réveillais, je vis la pièce sous un autre angle, des gens passaient, je devinai d'autres lits, d'autres vies tout autour mais, immobile au fond de mon lit, je ne pouvais tourner la tête, couchée je ne voyais que le haut plafond prêt à m'écraser. La salle me paraissait toujours immense, avec ses murs blancs, lisses, froids comme la paroi du paquebot de mes fantasmes mais, entre les barrières qui entouraient mon lit, j'apercevais maintenant, assise à un bureau, souriante, rassurante, une très jeune infirmière qui venait souvent se pencher sur moi. Il me semble qu'elle s'occupait beaucoup de moi. Son visage reste une des seules images nettes, agréables et rassurantes de cette époque, pourtant elle ne sut jamais que je crus mourir la première fois où elle me leva. Elle était petite et frêle, comment eut-elle cette idée, seule un jour, de m'asseoir, poupée de chiffons, sur une chaise qu'elle avait approchée tout contre mon lit. Puis-je dire « asseoir », alors qu'elle dut m'attacher, me ficeler comme une momie sur cette chaise que mon corps inerte refusait de reconnaître, d'adopter ? Mon cou était devenu frêle, sans force pour soutenir ma tête si pesante. Elle retombait toujours en arrière, ballottait sur mes épaules, ma poitrine, bloquant ma trachée artère et m'empêchant de respirer. L'infirmière me surveillait de son bureau mais elle ne pouvait voir que je cherchais mon souffle, que je luttais opiniâtrement pour trouver chaque maigre inspiration et que cent fois je crus que c'était la dernière... Impuissante, je sommais dans l'inconscience par brefs instants quand soudain, au bout du long couloir qui me faisait face, je vis arriver Paul et je sus que j'étais sauvée... Toute envie de lutte m'abandonna, je me sentis emportée et je perdis connaissance...

Je ne savais pas que je venais d'entamer avec mon corps, avec la vie, une lutte de chaque instant et que ça allait durer des années... Heureusement je n'y pensai jamais... Et aujourd'hui, devant cette page, devant ces mots, j'essaie de revivre ces instants, j'essaie de me revoir comme mes proches m'ont vue, comme ma mère a vu sa fille... et je n'arrive pas à croire que je fus un jour cette pauvre chose dont l'image même me fuit. Et, même si souvent je me trouve très imparfaite, même si souvent je suis insatisfaite, je m'émerveille d'avoir trouvé en moi la force de m'en sortir et d'être là aujourd'hui, heureuse et incroyablement de chaque petit bonheur que la vie m'apporte, avec toujours le même désir de vivre, la même envie de lutter et le même espoir.

Quand il devint évident que j'étais sortie du coma, on me mit seule dans une chambre qui me parut toute petite, les proportions en étaient humaines ! Elle n'avait plus cette blancheur froide qui me glaçait et me glace toujours, une lumière douce m'entourait, je m'y sentais bien, enveloppée par les murs proches peu à peu j'oubliais mon angoisse... Mes amies, ma mère, mon mari se relayaient auprès de moi, m'apportant des fleurs, des petits cadeaux, attentifs à mon seul bien-être, essayant de lire dans mes yeux le moindre de mes désirs. Mais des désirs, j'en avais si peu encore ! Je commençais seulement à reprendre pied dans la réalité, à retrouver la notion du jour, de la nuit, du temps, grâce à la lumière qui entrait par la petite fenêtre, à la tête du lit. J'apprenais à suivre le rythme immuable de l'hôpital, de tous les hôpitaux : le réveil matinal pour les médicaments, l'heure de la toilette, celle du médecin et, quand le jour commençait à décliner – c'était l'hiver, la nuit tombait vite –, celle des visites dont je guettais l'arrivée par la porte du couloir que j'apercevais de mon lit. Je dormais beaucoup encore et, le reste du temps, je ne pensais à rien, le passé, l'avenir n'existaient plus, seul comptait l'instant. Je n'étais plus qu'un petit animal aux besoins élémentaires, poussé à survivre par son seul instinct.

On m'alimentait par sonde nasale d'un liquide sirupeux, jaunâtre, dans lequel l'infirmière diluait des médicaments qui me donnaient soif. Je ne savais plus déglutir ni boire au verre et l'on devait me faire couler dans la bouche avec une seringue les jus de fruit pour bébé que l'on m'apportait. Je n'avais plus guère que ce petit plaisir que mes yeux savaient si bien réclamer... Une scène reste gravée en moi, je sens encore mes yeux se tourner inlassablement vers la table près du lit, où est posée la seringue, et je ressens toujours le même sentiment de désir impuissant et de frustration devant les yeux malheureux et les gestes affolés de l'amie qui ne comprend pas ce que je veux...

Ce qui me restait de vie s'était réfugié dans mon regard et, lorsque fugitivement je repense à cette période, il m'arrive de rire, oui de rire, en me disant que jamais, même aux plus sombres de ces moments, je n'ai perdu cette ténacité, cette volonté d'aller jusqu'au bout de mes désirs qui agace souvent mes proches mais qui m'a toujours aidée à m'en sortir et à aller de l'avant.

J'avais commencé à faire un peu de rééducation, mes membres immobiles s'ankylosaient. Tous les jours, une jeune femme, une « kiné » venait, accompagnée d'une autre avec qui elle bavardait avec volubilité pendant toute la séance. Un stagiaire les accompagnait, comme souvent à l'hôpital, je le verrai plus tard. Je n'étais évidemment pas d'un commerce très agréable et elle me regardait à peine, me parlant encore moins, pas plus d'ailleurs qu'à ce pauvre stagiaire qui n'a pas dû apprendre grand-chose à la regarder faire son boulot machinalement, sans intérêt et sans ménagement ! Car en plus elle me faisait très mal et je les voyais entrer avec appréhension. Je me sentais sans défense devant son indifférence mais pourtant un jour j'arrivai à attirer son attention, je ne sais comment... Toute ma vie on m'a dit que j'ai de beaux yeux. Je n'en sais rien, mais je les crois volontiers très expressifs car je réussis toujours à faire

comprendre ce que je désirais et, ce jour-là, je voulais être « manipulée » par ce jeune stagiaire à l'air si gentil et je le lui « dis » ! Elle avait sûrement oublié que j'étais un être humain et elle fut si interloquée que je me manifeste qu'elle lui laissa sa place sans protester ! Ce jour-là, peut-être apprit-il enfin quelque chose ? Au moins sut-il que, même inertes et silencieux, les malades ne sont pas tout à fait des mannequins...

Je respirais encore très mal, au-dessus de moi un tuyau dégageait de l'air pur et froid qui se condensait à la chaleur de la chambre et d'exaspérantes gouttes d'eau me dégouлинаient sur le visage, que je ne pouvais pas essuyer ni même lécher pour me rafraîchir... Mais, ce que j'appréhendais par-dessus tout, c'était l'arrivée de l'interne. Des mucosités obstruaient ma gorge, gênant ma respiration et, toutes les trois heures peut-être, trop souvent en tout cas, jour et nuit, il surgissait avec une sorte de pompe et m'enfonçait un tuyau dans la bouche pour aspirer ces mucosités. Comme bien des choses à l'hôpital, c'était fait sans grand ménagement pour le malade. Souvent, il ne me réveillait même pas et je ne peux exprimer l'horreur de ces réveils en sursaut dans la pénombre à l'instant où je sentais mon cœur, mon estomac remonter dans ma gorge. Chaque fois, je croyais mourir...

Un soir, on voulut essayer de me faire manger normalement. Des amies étaient là, heureuses d'assister à cette grande première. On m'avait levée et assise pour la circonstance. Hélas, l'infirmière avait choisi une soupe de légumes pleine de fils de poireau qui, dès la première cuillerée, m'embarrassèrent la gorge et me firent m'étrangler. Je me mis à tousser à rendre l'âme et la cérémonie s'acheva dans l'affolement, entre les infirmiers qu'on avait appelés à la rescousse pour me recoucher et mes amies qu'on chassait et qui fuyaient, affolées.

Le temps ne signifiait plus rien pour moi, dans mon souvenir il n'est fait que de ces petits événements quotidiens tragi-comiques, qui jalonnaient mes journées et qui me semblent être arrivés à quelqu'un d'autre. Pourtant, deux mois étaient passés depuis ce fatidique jour de décembre, mon corps commençait à se réveiller – si j'ose dire puisque je ne pouvais encore bouger qu'un seul orteil – et j'avais maintenant besoin d'une rééducation plus intensive. Un soir, on me transporta dans une salle que je compris plus tard être une salle de transit pour les malades en attente d'un ailleurs, pour eux inconnu et angoissant. Je passai là une seule nuit, entourée de quelques personnes, comme moi sur le départ. Peu après mon installation, Maman et Marie arrivèrent, un peu anxieuses d'avoir dû me chercher dans le dédale des couloirs. Pour une nuit, on n'avait pas jugé utile de me mettre de matelas anti-escarres et mes pauvres fesses étaient déjà en compote, et à qui le dire dans cette salle où les infirmières trop occupées n'étaient qu'indifférence ? Chère maman, elle avait dû sentir que j'avais besoin d'elle ce soir-là, et dès qu'elle entra et saisit mon regard malheureux qui guettait la porte, elle comprit que quelque chose me tourmentait. Mais comment deviner mon problème, comment surtout le lui faire comprendre ?

Nous commençâmes à échanger des mimiques, moi des regards éloquents vers mon corps, elle retournant mon lit pour trouver la cause de mon agitation. Enfin elle comprit, chère maman, et poursuivit les infirmières indifférentes jusqu'à ce qu'elles s'occupent de sa fille !

Indifférentes, toutes ne l'étaient pas, heureusement... Après qu'on m'eut mise dans une chambre seule, deux infirmières principalement s'étaient relayées auprès de moi : une noire chaleureuse – peut-être celle de mes fantasmes ? – et la jeune qui avait failli me faire mourir en me levant. Nous ne savions pas comment communiquer, c'était sans doute aussi difficile pour elles que pour moi, mais, toujours pleines de patience, compétentes, douces, souriantes, elles furent les premières de toutes ces silhouettes, de tous ces visages, qui jalonnèrent mon long parcours de petits gestes d'amitié, de sympathie... Le matin où un ambulancier vint me chercher dans la salle de transit et en quelques minutes m'emmena sur un chariot, la jeune infirmière courut après lui le long du couloir pour l'arrêter et m'embrasser. Malgré tout ce qui se dit de la froideur des hôpitaux, j'y rencontraï souvent des regards amicaux, depuis celui de la femme de ménage qui secouait les pieds de mon lit à cinq heures du matin en passant son balai et venait me dire bonjour, à celui de Billy le jeune infirmier noir qui me soulevait comme une plume en riant. Toutes les infirmières furent pressées sans doute, dures souvent, impatientes quelquefois, mais elles furent aussi toujours compétentes et amicales envers la malade silencieuse que j'étais...

Je retraversai encore une fois Paris, le ciel pâle et les branches dénudées défilèrent à nouveau entre les réverbères et les murs gris. Bientôt, je ne vis plus que le ciel et les arbres et enfin l'ambulance s'arrêta devant une grille, j'aperçus une petite construction en briques, un gardien se pencha, regarda les papiers que lui tendait l'ambulancier puis recula pour nous ouvrir. L'ambulance pénétra dans une cour qui me parut immense, sinua entre plusieurs bâtiments de briques rouges, s'arrêta devant un pavillon : j'étais à Garches. Un ascenseur usagé, quelques larges couloirs et au bout une infirmière souriante qui se penche sur moi. L'infirmière en chef. J'aime d'emblée son visage avenant, son aspect soigné et sa douceur qui me rassurent. J'en ai besoin, je n'aime pas le changement, les nouveaux visages, et je suis devenue très vite sensible à tout ce qui se dégage d'une personne. Avec elle, je me sens tout de suite en confiance, et pendant des mois, juchée sur ses talons aiguilles, le chignon bien fait, toujours calme et souriante, elle m'accompagnera dans cette nouvelle étape de ma vie qui commence...

Elle me gardera six mois. D'abord on m'installa dans une grande chambre haute de plafond encore, avec tout un côté vitré – de vitres dépolies – à mi-hauteur du côté du couloir. Deux étroites fenêtres... C'était un peu vieillot... De mon lit contre la fenêtre j'apercevais d'autres bâtiments rouges, des toits, des murs, encore et encore... Garches... Je partageais la chambre avec trois très jeunes filles. Nous eûmes peu de contacts, ce n'était facile pour personne, mais elles étaient amicales et me protégeaient, avertissant l'infirmière lorsqu'elles devinaient un problème. Le soir après dîner, de jeunes hommes des chambres voisines envahissaient la chambre avec leurs fauteuils, l'infirmière du soir, son travail terminé, venait souvent fumer une cigarette. Ils n'étaient pas tristes ! Tout en bavardant, riant, chahutant, ils me lançaient parfois un regard de biais, peut-être désireux de me faire participer à leurs rires et ne sachant comment aborder cette forme immobile que j'étais... Je n'avais pas encore pris conscience de la solitude où m'enfermerait désormais la surdité, et je les regardais, heureuse simplement de cette ambiance conviviale où je me sentais bien...

Les médecins ne pouvaient pas encore évaluer complètement les dégâts physiques de la thrombose qui m'avaient amenée là, ils n'étaient même pas sûrs de sa cause et disaient seulement que j'avais de la chance d'avoir (apparemment) conservé mes facultés mentales. Quelle chance en effet au milieu de tout le reste... Moi qui n'avais jamais été malade, comme toujours, je n'avais pas fait les choses à moitié !

Les premiers jours se passèrent donc en examens, on me trimballa plusieurs matins de suite dans d'autres bâtiments pour des radios, des prises de sang, des scanners... Je découvris, au hasard des lugubres et sombres couloirs qui serpentent dans les sous-sols des bâtiments et les relient, tout un monde souterrain et inquiétant, fait de salles d'attente, de salles d'examen pleines

d'instruments barbares, où circulent une pléiade d'infirmiers, docteurs en toutes spécialités et ambulanciers, où l'on m'amenait à 8 h pour un examen prévu à 10 h et où j'attendais ensuite des heures qu'enfin on vienne me rechercher. Il arriva même une fois qu'on m'y oubliât !

Le reste du temps, je restais couchée. J'étais la « nouvelle »... Toute la journée des blouses blanches défilaient auprès de mon lit, chacune avec une épingle de sûreté attachée à sa poche... À Garches, avec le stéthoscope, l'épingle fait partie de la « panoplie » du médecin, et chacun de me piquer la plante des pieds pour évaluer mes réflexes, les jambes, le corps pour étudier ma sensibilité. « Vous sentez ? » Oui, je sentais ! C'était bon signe, ils paraissaient satisfaits, moi j'en avais marre... Je bougeais un peu la tête, mon oui n'était pas très net et certains me regardaient, perplexes, ne sachant si j'avais bien compris...

Ma tête sortait lentement de la brume des dernières semaines, redevenait de plus en plus lucide au contact d'un environnement plus animé, plus « normal ». Mais si je comprenais tout ce qui se passait devant moi, tout ce que je voyais, tout ce qu'on me disait ou voulait me faire comprendre, c'était seulement un réflexe où mon esprit, ma réflexion n'avaient encore aucune part... Je ne réfléchissais pas, je ne savais plus réfléchir. Je n'étais plus qu'un témoin de la vie, et il fallut beaucoup de temps pour que tout se remette en place dans ma tête... Je ne comprendrai que plus tard combien la surdité rendit interminable ce cheminement, m'enfermant dans un aquarium – c'est la comparaison qui me vient à l'esprit –, enlevant à la réalité une dimension tellement vivante, tellement nécessaire, et empêchant mon cerveau de réagir aux sollicitations des paroles et des sons et ainsi de se réveiller...

Il n'était donc pas vraiment évident pour mes proches et mes amis que mon cerveau tout doucement se réveillait... Je ne parlais pas, je n'entendais pas ce qu'on me disait, comment ne pas avoir l'air idiot lorsqu'on me racontait quelque chose et que je n'y comprenais rien ? Heureusement ils me parlèrent toujours normalement, me racontant de petites choses quotidiennes, me faisant rire, m'aidant sans le savoir à reprendre pied dans une réalité qui m'échappait. Tous furent là, tous les jours de ce long hiver, faisant un long trajet pour m'apporter des fleurs, des douceurs, pour m'aider de leur amitié.

Mon frère, ma sœur vinrent me voir, son divorce était en cours, la vie continuait... Mon père arriva un jour, si vieilli, les cheveux tout blancs, retenant ses larmes sous le regard impérieux de ma mère. Il se tint près du lit, muet et heureux, me serrant la main dans ses grosses mains calleuses. C'était bon de les revoir tous...

Pourtant jamais je ne pensais à ma vie d'avant, le tennis était loin... Je vivais au jour le jour, sans penser plus loin qu'à l'heure attendue des visites du soir. De mon lit, à travers les vitres dépolies, je les voyais arriver du bout du couloir, déçue lorsque la silhouette entrevue dépassait la porte de la chambre, pleine d'espoir lorsque la porte s'ouvrait. Un matin par surprise on m'avait ôté la sonde nasale – fugitif rappel d'autres désagréments... – et, comme je ne déglutissais pas encore bien, on me donnait à manger des repas hachés, sans aucun goût, qui

ne m'ouvraient guère l'appétit. Maman, Paul et mes amies se relayaient pour que je ne sois jamais seule à l'heure du repas, car je ne pouvais non plus tenir une fourchette, et complétaient de quelques douceurs l'invariable menu purée-viande hachée...

Je les attendais ces visites... Nous arrivions à nous comprendre « en gros » mais nous ne pouvions pas vraiment communiquer, nous ne savions pas comment faire, ils écrivaient mais moi j'en étais bien incapable ! Jusqu'au soir où l'une de mes anciennes voisines (ma sympathique voisine férue d'architecture !) me rendit visite. Elle eut l'idée, qui nous parut alors géniale, de ce que nous appelâmes « l'Alphabet » et que nous utilisâmes longtemps : un rectangle de carton sur lequel sur plusieurs lignes étaient écrites les vingt-six lettres de l'alphabet. Nous étions sauvées ! Pourtant c'était encore bien compliqué : on me montrait ligne par ligne, je faisais signe oui ou non, et de même à chaque lettre de la ligne, pour chaque lettre du mot, chaque mot de la phrase... Ma pauvre tête ! Mais heureusement, mon bras droit retrouva bientôt sa mobilité, je pus désigner les lettres du doigt et je devins vite très habile à ce jeu, mon doigt courant d'une lettre à l'autre, trop rapide pour les yeux de mes interlocuteurs moins entraînés !

Je l'ai aujourd'hui sous les yeux mon vieil alphabet retrouvé, presque une pièce de musée, un rectangle gris, usé, taché, déchiré, émouvant. Il a « entendu » tant de choses, il a vu tant de larmes, il a tellement servi que les lettres en sont à demi effacées, presque invisibles, mais tous nous le connaissions par cœur et n'avions plus besoin de les voir. J'avais oublié en bas la ligne de chiffres, ce signe à la fin pour indiquer la fin d'une phrase. Quelques phrases, quelques mots de ma main malhabile sont écrits au dos, des choses à m'apporter sans doute... Tiens, j'oubliais déjà les deux « n » de savonnette ?

À Garches on avait pris ma rééducation en main, j'étais là pour ça. Dès le premier jour, une jeune femme de mon âge, une kiné se présenta pour faire un bilan et m'informer des horaires de rééducation. Toute blonde, jolie, souriante, elle fut la première d'une longue série et par chance la meilleure et la plus sympathique. Gentille mais énergique, elle ne me ménagea jamais, trouvant certainement elle-même beaucoup de satisfaction à me faire retrouver quelque mobilité. D'abord je travaillai dans mon lit, mon côté droit récupérait bien mais le gauche était très douloureux et elle appréhendait autant que moi le moment où elle devait me faire souffrir et lire dans mes yeux ce aïe que je ne pouvais dire !

J'ai gardé de cette époque une impression de malaise, de perte, de manque, que je ne peux pas vraiment situer dans le temps. Personne n'y songe jamais sans doute, nos mouvements sont inconscients, notre cerveau « pense » tout seul... Notre corps, lui, obéit et quelque part nous sentons ces mouvements. Chacun conserve en mémoire la sensation de tous les mouvements effectués auparavant, celle de se mettre debout, de s'asseoir, se pencher, de marcher... De tout cela, moi non plus, je n'avais jamais pris conscience, je ne le sus que le jour où mon corps, peu à peu, en perdit le souvenir, la sensation et où il ne me resta plus rien... Ce jour-là seulement, je compris vraiment que j'étais paralysée...

Un matin, un infirmier me leva, m'assit dans un fauteuil à haut dossier pour soutenir ma tête – peu après, la kiné, avec un sourire impitoyable, ôta l'appui-tête... – puis la kiné vint me chercher et m'emmena dans une sorte d'« atelier » où officiaient deux dames charmantes qui aidaient les malades à retrouver l'usage de leurs mains pour les gestes quotidiens : l'ergothérapie.

Comme à l'école, quelques rangées de tables étaient alignées l'une derrière l'autre, des dessins maladroits étaient accrochés aux murs, dans un coin s'entassait un bric-à-brac de feuilles, de crayons, d'objets inconnus. On m'installa devant une petite table où il ne manquait que l'encrier... On posa mon coude droit sur un petit « trépied » posé sur la table et muni de sangles, du velcro maintint un crayon entre mes doigts malhabiles... et moi qui, petite, rêvait d'être institutrice, je retournai à l'école... maternelle. J'eus mon cahier... je réappris à faire des ronds, des bâtons, puis des lettres... Les lignes n'étaient pas très droites mais j'avais une telle envie de faire quelque chose, j'étais tellement heureuse de retrouver des objets, des gestes familiers, même aussi maladroits... Je m'appliquais, il fallait à la fois contrôler les doigts, le coude, l'épaule, retrouver les bons gestes... C'était difficile, on me complimentait comme une bonne élève quand je réussissais. C'est bête peut-être mais j'étais fière, moi qui avant « savais tout faire de mes dix doigts » ! Je réappris aussi à tenir une fourchette, mais là j'étais beaucoup moins motivée : j'avais toujours autant de mal à avaler et je n'aimais plus manger. Mais surtout j'étais humiliée d'être aussi maladroite et de devoir ainsi me montrer en spectacle à tous... Aussi je me laissai longtemps donner la becquée !

Il n'y avait pas de matelas anti-escarres à Garches, nos malheureuses fesses étaient protégées par un système très simple et peu coûteux qu'on appelait

élégamment : les « boudins »... Effectivement, cela ressemblait à deux boudins blancs d'une cinquantaine de centimètres, remplis de mousse, un peu mous. L'infirmière en glissait un sous chaque hanche, les fesses se trouvant ainsi isolées du drap, et c'était très efficace puisque je n'eus jamais de problèmes. Toutes les quelques heures, même la nuit, une infirmière venait les retourner car ils se tassaient.

Malheureusement, ils n'avaient pas cherché de solution pour les pieds et mes talons n'existaient plus sous les bandages qui les emmaillotaient... Assise, je n'en souffrais pas mais aussitôt allongée, la douleur commençait, aiguë, lancinante. On avait placé un polochon en travers de mon lit sous mes chevilles mais il s'affaissait, et, dès que mes talons effleuraient le drap, je commençais à souffrir. Des contractures agitaient souvent mes jambes, surtout la nuit, les spasmes les déplaçaient et je n'avais pas la force de les remettre en place. Je devais attendre la ronde des infirmiers de nuit, guettant durant des heures l'apparition de la lueur sautillante de leur lampe derrière la vitre dépolie. Qu'elles furent longues ces nuits de Garches ! À souffrir, à pleurer en attendant que la nuit passe. Mon lit était contre la fenêtre, on ne fermait pas les volets le soir et le va-et-vient des ambulances rythmait les longues heures de la nuit. Leur faisceau bleuâtre parcourait d'abord le plafond de la chambre d'un coin à l'autre avant d'éclairer toute la pièce d'une lumière blanche, fantasmagorique, inquiétante. Souvent, elles s'arrêtaient à notre bâtiment et je frissonnais en imaginant le ballet décousu des infirmiers autour de la forme allongée, scène lugubre dans la lueur des phares. Longtemps je n'ai pu croiser une de ces longues voitures blanches sans penser à la vie qui peut-être venait de s'arrêter là, sans me sentir étreinte de la même angoisse qui emplissait alors mes nuits...

Je n'avais pas encore renoué avec le passé, dans cet univers clos qu'est l'hôpital, rien ne venait solliciter mes souvenirs endormis. Mes amies, ma famille ne savaient pas que j'avais besoin d'eux aussi pour cela et moi je l'ignorais...

J'avais oublié le passé, je ne pensais pas à l'avenir, je me contentais d'exister au jour le jour, c'était déjà bien assez difficile... Je ne savais pas que Noël était loin et que mes enfants l'avaient passé sans moi. Je ne guettais pas leurs petites silhouettes derrière les vitres... Mes enfants, mon cerveau engourdi les gardait enfouis quelque part avec le reste de ma vie... Je n'en parlais pas et personne n'osait m'en parler, car personne ne savait quelle serait ma réaction.

Pourtant ils vivaient quelque part dans ma tête, dans mon cœur... Ma jeune voisine de lit recevait des visites et souvent un petit garçon de l'âge des miens venait la voir. Il tournait autour de son lit, faisant rouler ses petites voitures sur la barre du pied de lit... Je ne comprenais pas pourquoi on essayait de me le dissimuler mais je pleurais en essayant d'apercevoir sa petite silhouette. Je n'étais pas assez consciente de ce qui se passait en moi pour le comprendre mais maman et mon mari surent bientôt que j'avais besoin de mes enfants et qu'il était temps que je les retrouve.

Ils commencèrent doucement – ne pleure pas Sophie... – à me montrer des photos. Comme le reste de ma vie passée, tout ce qui concernait mes enfants se bouscula aussitôt dans ma mémoire, provoquant quelques larmes... Puis tout en écoutant les derniers exploits d'Olivier – il revenait d'un mois en classe de neige –, je pus enfin regarder avec bonheur les taches de rousseur de sa bouille ronde, rougie par le froid, engoncée dans un bonnet marron que je lui avais tricoté. Sur la photo de groupe, je reconnus avec plaisir tous les copains d'école qui envahissaient la maison à chaque anniversaire : Philippe le champion du patin à roulettes, Bruno qui zézéyait si joliment, Jean-Pierre qui engloutissait mes crêpes à s'en rendre malade... Le photographe était passé aussi à l'école maternelle, je retrouvai mon Thomas à l'œil malicieux sous ses cheveux blonds bien disciplinés le temps d'une photo. Vincent, mon « grand » m'avait écrit un poème, je pleurai beaucoup ce jour-là mais c'était des larmes salutaires puisqu'elles me ramenaient dans le monde des vivants...

Le dimanche suivant, on me lava les cheveux dans mon lit – tout un programme puisqu'on n'y avait pas touché depuis trois mois ! –, on me pomponna un peu et enfin, après le déjeuner, la frimousse réjouie et un peu anxieuse des enfants s'encadra dans la porte. Ils entrèrent avec précaution, tout intimidés de retrouver leur maman dans cet étrange univers qu'est l'hôpital. Mais mon émotion, leur timidité fondirent vite sous les baisers et les caresses des retrouvailles. Nous n'eûmes pas besoin de mots pour nous comprendre, ce fut si simple de se donner la main, se toucher, se caresser, si doux de les avoir là, se chamaillant pour s'asseoir sur le lit tout près de moi, de se retrouver, enfin. Bientôt, volubiles – nous en avons du temps à rattraper... –, ils se mirent à me raconter les petits événements de leur existence sans penser que je ne les entendais pas... Moi « j'écoutais », heureuse simplement de les regarder, de les retrouver les mêmes, rieurs, bavards, pas effrayés par cette nouvelle maman silencieuse et mal coiffée qui était seulement pour eux leur maman...

J'avais pourtant moi ressenti un sacré choc quelque temps auparavant en me voyant... Une amie avait eu l'idée mirobolante de m'offrir un petit miroir de poche, un joli miroir violet qu'elle me mit un jour devant les yeux sans me prévenir de ce que j'allais y découvrir... Comment eut-elle cette idée, elle qui me connaissait bien et avait mon visage devant les yeux ? Quelle horreur pour moi de le découvrir, moi qui ne savais pas que j'avais de la paralysie faciale, que mes traits étaient figés sur un air étonné, inexpressif, que mes cheveux roux, toujours bien coiffés avaient repris leur teinte naturelle, brun mêlé de blanc déjà, que j'étais échevelée... Je crus voir un masque de la tragédie antique et la séance de « beauté » finit dans les larmes...

J'avais fait des progrès en écriture... je pouvais un peu mieux communiquer. J'étais très entourée par mes amies, par ma mère, j'avais retrouvé mes enfants, mon mari venait souvent, ponctuellement, mais pourtant quelque chose me manquait de plus en plus, dont j'étais confusément consciente mais que je

refusais de comprendre.

Le dimanche était réservé à Paul, maman s'étant installée à la maison depuis trois mois et s'occupant des enfants ce jour-là. Je l'attendais... et puis il arrivait, me donnait un baiser de commande et s'asseyait à côté du lit, pas trop près, sans un mot, prenait le bloc de papier (que de blocs j'aurai usé dans ma vie !), et me « racontait » les dernières anecdotes sur les enfants, leurs résultats à l'école, me consultait sur les achats à faire pour leurs vêtements. Pour le reste, il n'avait rien à me dire...

Bientôt, il se plaignit de ma mère dont il supportait mal la présence. Leurs caractères en effet n'avaient rien de commun, de caractère très ouvert, disant toujours ce qu'elle avait à dire, elle aussi – elle me le disait bien sûr – avait du mal à comprendre son repli sur lui-même, son silence hostile. À la maison, elle avait pris les choses en main, s'occupant des enfants avec amour, voulant me remplacer pour tout, croyant bien faire et l'aider, ce qu'il ressentait, lui, comme une ingérence insupportable. Tous les deux avaient raison, tous les deux en souffraient, et tous les deux attendaient de moi l'arbitrage de leurs conflits, la solution à leurs désaccords inavoués. J'étais si loin de leurs préoccupations mais pourtant je devais prendre parti... J'essayais d'arrondir les angles entre eux, toujours de son avis à lui bien sûr – maman, elle, comprendrait... –, essayant de tenir mon rôle de femme, désireuse surtout de ne pas lui déplaire, de me rapprocher de lui. Je parlais peu de moi, pour ça je n'avais pas changé, mais pourtant moi aussi j'aurais aimé qu'il s'intéresse à ma vie – ça me semblait autrement important –, qu'il me console parfois ou qu'il me prenne simplement dans ses bras pour m'embrasser. Mais il restait là, assis sur la chaise, me prenant parfois – si rarement – la main, toujours loin de moi, comme si une barrière invisible nous séparait désormais...

Ce n'était ni facile ni agréable pour mes enfants et pour moi de nous retrouver chaque dimanche dans une chambre d'hôpital. Je ne pouvais guère profiter de leur présence, ils ne pouvaient pas bouger, pas parler fort, ils avaient soif, ils trouvaient le temps long... Ma kiné, qui mieux que personne suivait mon évolution tant morale que physique, suggéra bientôt aux médecins des permissions de sortie dominicales. Ma santé ne donnait plus d'inquiétude, les résultats des analyses étaient meilleurs, de quotidiennes les prises de sang étaient maintenant devenues bi-hebdomadaires. Et un matin, enfin, on m'annonça que je pourrais rentrer chez moi le dimanche suivant...

Je l'attendis ce week-end, je l'attendis... Le printemps était encore timide, je frissonnai dans l'air frais, j'avais perdu l'habitude, mais un joli soleil m'attendait quand je sortis avec Paul et Igor, le mari de Sylvie, qui, tous les dimanches durant les mois suivants allait aider mon mari à me monter chez moi, assise dans mon fauteuil comme une reine (et quelle reine !), pendant que transpirant, ahanant, soufflant, ils gravissaient péniblement chacun des huit demi-étages sans ascenseur...

Pourtant, j'ai gardé si peu de bons souvenirs de ces week-ends... J'en attendais l'impossible, je croyais encore qu'il me suffisait de rentrer chez moi pour retrouver ma vie passée et surtout le mari dont j'avais besoin pour continuer à y croire et à lutter... Le premier week-end m'enleva vite mes illusions...

Nous avons dit bonjour à Sylvie en passant, j'avais embrassé Florence et le petit Emmanuel, l'enfant le plus jeune de la petite bande. Âgé tout juste de deux ans, il n'allait pas encore à l'école et je le gardais souvent. C'était un bébé si gentil, si calme et silencieux qu'il restait parfois des heures à jouer seul dans la chambre des enfants, sans un bruit, sans montrer son nez, si bien qu'il m'arrivait souvent d'oublier qu'il était là !

Puis, le cœur serré, j'avais retrouvé notre appartement ; j'en avais fait le tour avec les enfants, ils avaient rangé leur chambre pour moi, j'avais admiré, ils étaient contents... Ailleurs dans l'appartement, rien n'avait bougé depuis mon départ, la boîte des diapos de nos dernières vacances attendait toujours sur la commode qu'on les fasse tirer sur papier. J'aurais dû le faire depuis longtemps, je ne l'avais pas fait, je n'avais pas le temps, le tennis m'attendait... Personne ne l'avait fait à ma place depuis, nulle part non plus je ne voyais de photo de moi, je n'en avais jamais mis mais pourtant maintenant j'aurais aimé savoir que j'étais encore présente dans ma maison, sentir que je partageais encore leur vie, si peu que ce soit...

J'attendais ce premier soir le réconfort d'une épaule, d'un geste, d'une présence enfin. Il n'y eut rien, rien que mes larmes...

J'eus au matin la consolation des baisers et des câlins des enfants, le bonheur de leur petit corps chaud lové contre moi dans le grand lit. Olivier ne supportait pas de me voir un livre à la main sans venir aussitôt glisser sa tête sous mon bras et interposer sa frimousse devant la page... « Maman... » Comme j'aurais aimé l'entendre...

Les grands vinrent me montrer leurs livres, leurs cahiers et leurs notes, j'admire les derniers dessins de Thomas... Puis ils allèrent jouer dans leur chambre et je restai seule devant la télé, la regardant sans rien y comprendre mais ne pouvant rien faire d'autre puisque je ne pouvais circuler seule dans l'appartement ni sortir, ni même profiter du balcon aux premiers beaux jours.

Ma mère était finalement rentrée chez elle – c'était devenu inévitable –, Paul « corvéait » dans la cuisine, je m'ennuyais... Nous jouions parfois ensemble au scrabble, sans plaisir, pour passer le temps... C'était presque devenu notre seul moyen de communication, il n'avait pas la spontanéité, le naturel des enfants avec moi, je sentais son malaise et j'en souffrais... Quelques connaissances venaient parfois me voir l'après-midi, m'apportant des fleurs, des livres, ils parlaient à mon mari, me souriant d'un air emprunté, malheureux sans doute de ne pas savoir comment rompre la barrière de silence qui s'élevait entre nous.

Ma mère venait parfois ces week-ends-là, organisant avec les enfants des petites surprises comme ce jour de fête des Mères où ils entrèrent à la queue leu leu dans la chambre, chacun portant à bout de bras son cadeau, Thomas un magnifique dessin, Olivier une jolie boîte en papier mâché, Vincent un pot de gloxinias, tous les trois fiers comme Artaban, si heureux de ma surprise et de mon plaisir...

Chère maman, nous nous étions toujours aimées sans beaucoup de paroles entre nous et après, il fut trop tard. Je ne fus pas la fille idéale sans doute, nos caractères étaient trop semblables pour ne pas se heurter bien des fois... J'étais trop impatiente, comme toi, et je n'ai pas toujours cherché à te comprendre parce que je savais que tu étais là, je n'avais rien à demander, tu étais là. Je n'ai vraiment compris quelles durent être ta détresse, ton chagrin, que lorsque, longtemps plus tard, préparant une fête pour mon fils aîné qui allait fêter ses trente ans, je repensai à ce jour de mon anniversaire à l'hôpital, où j'avais, avec toi, moi aussi trempé mes lèvres dans le champagne...

Je me sentais étrangère chez moi où je ne pouvais rien faire, où je ne me sentais plus que témoin d'une vie où je n'avais plus de place, et, lorsque le dimanche soir je regagnais l'hôpital, je retrouvais avec soulagement ma chambre, mon lit, mon domaine protégé et tranquille, et surtout l'oubli à l'instant où, plongée dans la lecture, je n'étais plus confrontée à une réalité que je voulais ignorer parce qu'elle m'obligeait à me poser trop de questions. Je n'y étais pas prête, j'avais encore trop à faire pour revivre un peu, j'avais besoin de tout mon courage, de toutes mes maigres forces, alors je « cloisonnais »... J'ai toujours eu cette faculté, cette chance, de savoir fermer une porte dans ma tête sur ce qui me gêne, perturbe mon équilibre, pour n'y faire face que quand je suis prête. Alors je me plongeais dans la lecture et j'oubliais tout...

Ce que j'ai pu lire ! Dès que mon bras eut la force de tenir un livre, je pus oublier la réalité et je passai des heures à rêver, à vivre par procuration... On m'apportait les livres par caisses, caisses qu'on glissait sous mon lit, j'étais

devenue boulimique, trouvant dans la lecture l'exutoire à cette vie hors du monde, à cette non-vie... Je lisais tout ce qu'on m'apportait, un choix qui ne m'appartenait pas, très éclectique : policier, roman, histoire, aventures, passant d'un livre à l'autre, inlassablement, en lisant parfois deux ou trois à la fois, selon mon humeur du moment, toujours heureuse le soir de regagner mon lit et de les retrouver... Les gros romans d'amour surtout me comblaient, je devenais très fleur bleue... Je crois avoir lu, relu tous les « classiques » de mon adolescence : *La Mousson... Multiple Splendeur... Ambre... Les Hauts de Hurlevent... Autant en emporte le vent...* J'ai toujours eu un faible pour Rhett Butler, le séduisant mal-aimé...

Je faisais depuis un moment ma rééducation de l'après-midi (les bras) en salle, une grande pièce vitrée avec d'un côté des tables de travail entourées latéralement et au-dessus de grilles où l'on attachait les poulies et les poids. Nous étions toujours une dizaine de personnes à travailler et j'étais contente de voir du monde, de sortir de cette chambre confinée et de cette ambiance exclusivement féminine.

La kiné me faisait travailler dans mon fauteuil, et je regardais les autres malades marcher péniblement entre deux barres parallèles, les jambes prises dans des attelles, ou, allongés sur une table, travailler aux poulies, levant lentement des poids attachés à leurs pieds... Les mêmes personnes venaient aux mêmes heures, tout le monde se connaissait, plaisantait, c'était très gai. La kiné me racontait... J'avais fait une touche avec un grand-père sympathique, le genre joli cœur, qui venait, en bermuda à fleurs, exhiber deux maigres guiboles et qui, depuis que j'avais dit qu'il était mignon, ne ratait pas une occasion de me faire la bise ! Sa femme, qui devait le connaître, veillait au grain depuis l'entrée de la salle, provoquant son agacement et l'amusement de toute la salle !

Un matin, on m'attachait sur un plan incliné qu'on releva peu à peu et je n'eus même pas le temps de retrouver la position verticale que, saisie de vertige, j'étais déjà évanouie...

On m'emmena plusieurs fois à la piscine au sous-sol. Je n'aimais pas ça du tout, elle me semblait immense, j'avais peur, j'avais froid... Même accompagnée, je m'y sentais tellement impuissante, c'était si angoissant de ne même pas pouvoir le dire... Je la traversai pourtant un jour sur mes deux jambes, pas seule bien sûr. Je ressemblais au bonhomme Michelin avec mes bouées partout... Je trouvai quand même le moyen de boire la tasse pendant une seconde d'inattention de l'infirmier... ça ne me réconcilia pas avec l'eau !

Au printemps, l'hôpital voyait arriver les jeunes élèves de l'école d'infirmiers de l'hôpital pour leur stage de fin d'études. Elles et ils étaient charmants, appliqués, désireux de bien faire... Certains possédaient déjà l'assurance du professionnel, d'autres plus timides n'avaient pas encore trouvé leur manière d'être avec les malades, tout ne s'apprend pas à l'école... Elles et ils fourbissaient leurs premières armes sur nous, et je dus battre un record le matin où, pour la prise de sang quotidienne – toujours difficile quand même –, l'un d'eux me piqua ONZE fois avant de trouver une petite veine... au pied. Ouille !

Si les infirmières n'avaient pas le charme novice et la gentillesse des élèves, elles étaient heureusement plus habiles, leur journée commençait tôt, la nôtre aussi... Je venais juste de m'endormir aux petites heures du jour, et déjà elles entraient dans la chambre, allumaient la lumière pour distribuer les médicaments de la journée, le thermomètre... Elles éteignaient, je m'assoupissais et c'était déjà l'heure du café au lait avec le va-et-vient sans douceur des filles de salle distribuant les plateaux...

Au début, le mien fut peu garni : café sans pain, trop r che pour ma gorge. Je ne pouvais soulever le bol d'une seule main, bol trop lourd pour mon peu de force de toutes façons, et je devais aspirer mon café avec un petit tuyau souple tout en regardant les autres beurrer leurs tartines... J'eus bientôt droit quand même au croissant du dimanche, plus doux que le pain. Petit plaisir banal d'une fin de semaine ordinaire...

Puis arrivait l'heure des toilettes, moment que je détestais, corps exposé à des gestes humiliants sous les regards des infirmières qui entraient et sortaient, indifférentes. Un infirmier costaud venait me lever – les autres se levaient seules – et toutes nous partions ensuite vers d'autres services, consultations, salles de r ducation, d'ergo ou ailleurs avant de nous retrouver dans la chambre pour le repas de midi.

Je n'aimais plus manger, même quand je pus le faire seule c'était un vrai pensum... Au début, je mangeai haché menu, purées verdâtres ou purées rosâtres, toutes avaient le même manque de goût, moi qui n'avais déjà pas faim, ça ne m'ouvrait pas l'appétit. Et lever le bras était si difficile... Paul était souvent là pour m'aider... Le docteur passait en fin de matinée, souvent pendant le repas, moment humiliant quand on a le menton couvert de purée et trop peu de vivacité pour s'essuyer ! Mais à l'hôpital on ne s'arrête pas à de telles subtilités... Et un midi, je le vis échanger quelques mots avec mon mari puis, content de lui, croyant sans aucun doute faire une bonne plaisanterie, prendre mon bloc et écrire : « Votre mari est content que vous ne parliez pas, pourvu que  a dure... »

Interdits, Paul et moi nous regard mes. C'était d'un drôle, vraiment ! Il était là dans sa blouse blanche, tout rigolard, et nous devant lui souriant d'un air g n ... Tous les détails de la scène, chaque geste, chaque mot, la frustration de n'avoir pas osé, pas pu lui répondre, tout surgit à nouveau en moi en cet instant où j' cris... Première petite scène de la bêtise ordinaire que je devrais apprendre à dépasser...

Je m chais mal, alors j'avais très souvent le hoquet, un hoquet interminable que rien ni personne ne pouvait faire passer. Difficile de faire « Ouh... » à quelqu'un qui n'entend pas, et si je buvais (mal), je ne savais pas faire cul sec et ça durait des heures... Jusqu'à ce jour où Monique, une aide-soignante à l'air pas très fut , arriva de son pas conquérant et me donna (m'écrivit) une opération de calcul mental difficile : « Combien font 4378×119 ? » Ce n'était pas encore l'ère des calculatrices que je déteste, et toujours prête à résoudre une énigme, sans réfléchir à l'astuce, je me mis à calculer et... miracle, le hoquet avait disparu ! La recette restera toujours infaillible pour moi...

Le printemps fut précoce, mon lit tout près de la fenêtre était inondé de soleil aux heures les plus chaudes de la journée, et maman, qui ne supportait pas que sa fille souffre plus que nécessaire, accrochait des serviettes devant les vitres pour me faire un peu d'ombre, exigeant, dès qu'un lit fut libre, qu'on m'installe de l'autre côté de la chambre, à l'ombre... Chère maman, elle aurait trouvé normal que tout le service soit aux petits soins pour moi...

Quand il fit vraiment trop chaud, les infirmières m'emmenèrent une ou deux

fois prendre l'air en bas. Dès les premiers beaux jours, la pelouse se couvrait de brancards où des malades gisaient allongés sur le ventre, de fauteuils où ils faisaient des acrobaties sur deux roues, riant, chahutant, passant le temps... Je les avais rencontrés souvent dans les sombres sous-sols de l'hôpital quand je descendais pour un examen, actionnant leurs roues avec dextérité, parcourant à toute allure les longs couloirs qui se croisaient, pleins de recoins, bordés de tuyaux lugubres, fantomatiques dans la maigre lumière qui les éclairait. Il y faisait toujours glacial. Tout un univers souterrain s'étendait ainsi sous l'hôpital, reliant entre eux les bâtiments, parcouru de malades et d'infirmiers pressés, le long manteau bleu marine de l'Assistance publique battant leurs jambes...

Je n'aimais pas ces balades à petits pas tandis que les infirmières bavardaient dans mon dos, je n'aimais pas être confrontée à ce monde qui riait sans moi, je m'en sentais exclue et je n'avais qu'une hâte : regagner mon lit, là où, seule, je pouvais faire l'autruche...

Mes jeunes et gentilles voisines étaient parties terminer leur rééducation dans d'autres lieux de « villégiature » plus ensoleillés, j'avais de nouvelles compagnes moins jeunes et moins gaies avec qui j'avais encore moins de rapports, comment aurais-je fait ? Pourtant ces dames trouvaient des raisons de médire de moi, silencieuse dans mon coin, envieuses peut-être de mes nombreuses visites, de ma mère qui me gâtait, jalouses de moi simplement qui semblais les ignorer. Mon silence avait vraiment de quoi exciter leur aigreur en effet... Mais le temps est si long à l'hôpital... Désarmée contre la bêtise, je préfèrai demander à changer de chambre, être seule, dans un box cette fois, tranquille avec mes bouquins, je ne m'ennuyais jamais avec mes livres.

Je ne restai pas longtemps dans mon box. Garches n'était qu'une étape, spécialisée dans la mise en route d'une rééducation fonctionnelle, après un accident en général, mais j'avais besoin maintenant d'une rééducation plus intensive et aussi d'orthophonie, inexistante dans ce service. Ce n'était pas simple de trouver cela pas trop loin de chez moi et de ma famille, mais enfin un jour, sans trop de regrets, je quittai Garches pour S., dans la région parisienne.

L'ambulance suivit une allée de graviers qui serpentait sous un tunnel de gros marronniers, émergea dans la clarté d'une belle journée de septembre, s'arrêta. La portière s'ouvrit, m'éblouissant de lumière, j'étais arrivée. Devant moi, au bord d'une pelouse, s'étirait un petit bâtiment blanc à deux étages, tout en longueur. En face, un parc boisé où quelques taches rousses dans le feuillage des arbres annonçaient déjà l'automne. On me descendit, le brancard cahota dans les graviers sous les regards curieux de quelques malades qui déambulaient, l'air désœuvré, devant le bâtiment. Ils me semblèrent à première vue un peu bizarres mais de quoi j'avais l'air, moi, au fait ?...

Nous entrâmes dans un grand hall. Un couloir filait de chaque côté, longeant le bâtiment. Par une porte ouverte, j'entrevis une grande salle claire avec des barres parallèles, des tables de travail, mais déjà l'ascenseur s'ouvrait pour nous emmener au deuxième étage.

Là aussi, un long couloir allait d'un bout à l'autre du bâtiment, de chaque côté s'ouvriraient des chambres assez petites, la mienne était verte, ma couleur préférée. J'y serais seule. La seule compagnie des arbres derrière la fenêtre et de mes livres me suffisait pour le moment. Les histoires passées avec mes voisines m'avaient rendue misogyne car je commençais à comprendre combien ma surdité-mutité me rendait vulnérable et surtout impuissante à me défendre, et j'étais déjà assez inquiète d'avoir à m'habituer à de nouvelles têtes sans avoir à me « battre » contre la méchanceté... Hélas, jamais je ne deviendrai invulnérable à la bêtise (ou à la méchanceté, c'est presque la même chose...) ni ne saurai me battre contre elle...

Une infirmière entassa mes vêtements dans le seul minuscule placard. À Garches, on proposait aux malades d'infâmes pantalons de survêtement en coton, d'un joli bleu pisseux de trop de lavages, bien larges et faciles à enfiler. Je n'en avais jamais voulu et les infirmières ronchonnaient souvent en m'enfilant mes propres vêtements que je tenais à porter – comment abdiquer tout à trente ans ? là seulement je pouvais encore être moi-même... Mais la mode n'a jamais été prévue pour l'hôpital et, là aussi, je vis à la tête de l'infirmière que mes jeans ne seraient pas très prisés (on me dirait souvent d'un air incrédule : « Vous voulez mettre “ça” ? »).

Elle installa mes affaires de toilette sur la tablette au-dessus du lavabo, m'annonça l'heure des repas, me donna un livre : j'étais installée. Je ne savais pas que je l'étais pour un moment... Heureusement, mes fidèles amies m'accompagnaient toujours dans mes « déménagements » et, l'après-midi même, je vis arriver Marie, un peu effarée d'avoir rencontré dans l'ascenseur des malades étranges, au crâne abîmé et au parler décousu... Le lendemain, je sus que j'étais dans un centre pour traumatisés crâniens où j'allais rencontrer beaucoup de jeunes gens victimes d'accidents de moto – le casque n'était pas encore obligatoire – et qui en garderaient toujours des séquelles physiques mais surtout psychiques et mentales. Pour d'autres raisons que moi, ils avaient besoin d'orthophonie, c'est-à-dire de réapprendre la parole. Aphasiques souvent, peu

savaient encore lire et écrire, d'autres ne parlaient plus ou mal, en plus de leurs problèmes physiques. C'était dur de les regarder en pensant à mes trois garçons qui bientôt réclameraient une mob...

C'était le seul centre proche de chez moi à combiner rééducation fonctionnelle et orthophonie pour les problèmes de gymnastique faciale et de lecture labiale qui me concernaient, je n'avais pas le choix. Impossible pour moi d'avoir un quelconque rapport avec la plupart des malades autre qu'un sourire ou un signe puisque je ne parlais pas, l'écriture était mon seul moyen de communication possible, j'écrivais d'ailleurs encore mal (j'écris maintenant encore très mal quand les idées se bousculent dans ma tête, toujours plus rapides que mon bras !) et eux ne savaient plus lire... Je voulais la solitude, je l'avais... Mais heureusement pour moi, dans ce petit centre, les rapports avec le personnel soignant étaient plus nombreux et plus proches qu'à l'hôpital. Nous nous rencontrions toute la journée dans les couloirs, je connus vite tout le monde, kinés, orthophonistes ou infirmières. Nous avions presque le même âge, je « détonais » un peu parmi leurs autres malades, les kinés aimaient me faire rire et moi j'étais heureuse de m'aérer la tête de tous mes problèmes de santé ou de famille. Leur gentillesse et leur gaieté m'aida souvent à passer les moments difficiles.

Tous les matins, mon kiné venait me chercher pour me descendre dans la grande salle de rééducation que j'avais aperçue en arrivant et où je travaillais avec lui dans un box. Monotonie de la rééducation : dix fois lever la jambe, dix fois plier, dix fois à droite, dix fois à gauche... Très excitant ! Heureusement, nous avons trouvé un terrain d'entente plus passionnant : nous adorions tous deux le cinéma, moi de façon aussi éclectique que la lecture, pour mon seul plaisir, lui en cinéphile averti, grand connaisseur de Renoir ou Carné. Juste avant que je tombe malade, deux films avaient fait un petit scandale : *Les Valseuses* et *Le Souffle au cœur* qui un jour sans doute passeront dans les ciné-clubs ! Je les avais vus bien sûr et j'avais adoré le premier... Je l'ai revu bien souvent depuis à la télévision, avec le même plaisir et la même tendresse nostalgique pour son trio de loubards...

Puis je regagnais ma chambre, mes bouquins et mes mots croisés. François, le jeune barbu sympa et mal coiffé de l'ergo (c'était un motard lui aussi), m'avait fait découvrir les mots croisés. Il venait me chercher l'après-midi après ma deuxième séance de rééducation et je continuais ma journée dans l'atelier d'ergothérapie, entre lui et Aline, sa collègue. C'était plus grand qu'à Garches et les activités un peu plus variées, l'école primaire après l'école maternelle en quelque sorte. Je faisais du tissage, d'immenses puzzles qu'on me mettait sur une planche posée sur une table dans un coin, rien de très folichon quand on a été très bricoleuse et qu'on aime bouger et fabriquer des choses, mais j'étais toujours très limitée par mes problèmes physiques, je n'avais pas le choix. Aussi quel plaisir ce fut de découvrir les mots croisés et de pouvoir faire marcher ma tête... Cela

m'aida considérablement à retrouver mon agilité mentale et toutes mes connaissances...

François remplissait des grilles muettes, grilles entièrement blanches où il faut en même temps trouver les mots répondant aux définitions et l'emplacement des cases noires qui les séparent. Double gageure, double plaisir, triple même quand François et moi rivalisâmes de vitesse pour remplir les grilles. Hélas, difficile d'y trouver le même plaisir quand on y passe plusieurs heures par jour et tous les jours, cela devint trop vite facile (les mêmes mots reviennent régulièrement) et ennuyeux. J'avais besoin d'une compagnie plus vivante, les soirées étaient longues avant les visites du soir, surtout quand en hiver la nuit tombe à quatre heures... J'aimais bien l'ambiance relax de l'ergo. Le travail ne nous bousculait pas. Nous « bavardions » beaucoup, moi « écoutant » Aline me raconter les derniers potins du centre. Il n'en manquait pas, le docteur était beau garçon, il y avait de jolies infirmières, quelques rivalités, des promotions inattendues... C'était mieux que Dallas¹ !

Les kinés venaient souvent s'asseoir un moment entre deux séances ou en fin d'après-midi, leur travail fini, ou encore Jack, un éducateur féru de tests pseudo-psychologiques. Il me posait toujours des questions orientées dont je devinais vite le but et auxquelles je m'appliquais à répondre n'importe quoi, ce qui bien sûr signifiait aussi quelque chose pour lui. Il était plus fort que moi à ce jeu...

J'appris quand même deux ou trois choses utiles, je pus même un jour tricoter des pulls (à torsades même !) à mes trois enfants avec l'aide d'un petit appareil en bois que m'avait fabriqué François... Mais c'était long, si long... Où était le temps où je tricotais tout en regardant la télé, un livre sur les genoux ?

Mon kiné cinéphile partit quelques mois après exercer dans une ville du Sud et il me « repassa » à son collègue et ami Alain. Je l'aimais bien cet Alain, c'était un sympathique blond à moustaches, grand, bien bâti et beau garçon, ce qui n'avait rien de déplaisant, mais surtout, il me faisait beaucoup rire. Nous travaillions toujours en salle et l'après-midi il venait me chercher dans le bureau de l'orthophoniste que je rencontrais tous les jours après déjeuner. Plusieurs se succédèrent tout au long de mon séjour, toutes très sympathiques, jeunes, jolies, débutantes souvent, et avec elles aussi je bavardai beaucoup aussi. Nous travaillions quand même, je devais faire beaucoup de grimaces pour retrouver figure humaine... Elles m'apprirent surtout la lecture labiale qui me devint vite familière lorsque je vis plus souvent mes enfants.

Alain arrivait toujours un peu en avance, s'asseyait dans un coin : « Ne vous dérangez pas pour moi... », sachant bien l'hypocrite que nous ne travaillerions pas en sa présence... Il guettait toutes les occasions de dire une bêtise, d'écourter la séance en nous racontant des plaisanteries grivoises qui nous faisaient rire et rougir. Il était beau garçon et le savait. Un jour que nous le complimentions perfidement sur la jolie couleur de ses yeux bleu pervenche, nous le vîmes,

¹ Feuilletton de télévision célèbre pour son « monde impitoyable ».

incrédules, commencer à déboutonner son pantalon ! Il voulait seulement, heureusement, nous faire apprécier la couleur de son slip, subtilement assorti à la couleur de ses yeux...

Il me faisait marcher dans les barres, soutenant mon côté gauche défaillant, m'obligeant à me redresser en me tapotant les hanches. Ce jour-là, je me mis péniblement debout devant mon fauteuil à une extrémité des barres, déjà fatiguée de ces dix mètres à parcourir. Debout près de moi, il saisit le bloc qui ne me quittait pas et se mit à écrire. Zut, il choisissait bien son moment, et mes jambes commençaient à flancher quand enfin il me tendit le bloc où je lus : « Je vais devoir vous remettre la main aux fesses ! » et je m'écroulai sur le...

Lui aussi, malheureusement, quitta bientôt le centre pour travailler en cabinet, rêve sans doute de tous les kinés. J'en avais déjà eu quatre qui étaient partis pour cette même raison, j'avais eu la chance que tous soient sympathiques et chaque fois je les regrettais.

Hélas, je ne m'entendis pas du tout avec le suivant, nouveau venu au centre, frais émoulu de son école. Avec sa petite blouse blanche boutonnée sur le côté, on aurait dit un garçon coiffeur... Il s'agitait beaucoup et pourtant j'avais l'impression de ne rien faire : il se contentait d'installer des poulies aux pieds ou aux bras de ses malades puis les laissait travailler seuls, ce qui n'avait rien de trépidant. Et le malade n'avait rien à dire, évidemment – sauf moi sans doute qui n'ai jamais su taire ce que j'ai sur le cœur. Aussi comme nous n'arrêtons pas de nous disputer, je demandai à changer et je me retrouvai avec Christiane, la seule kiné parmi tous ces hommes, chahutée de toutes parts bien sûr – mais ça n'avait pas l'air de lui déplaire –, toujours excitée, un peu évaporée, mais avec qui au moins j'avais l'impression de travailler.

Lorsque Sylvie et Igor déménagèrent, je rentrai chez moi plus rarement, car chaque fois il fallait trouver un ami de bonne volonté pour monter l'escalier. Mon mari vint alors souvent avec les enfants passer l'après-midi du dimanche avec moi. Nous descendions au rez-de-chaussée, dans une grande salle de réunion encombrée de tables et de chaises, délaissant ma petite chambre étouffante, surtout quand, pendant l'été torride de cette année-là, elle devint une vraie fournaise... Les enfants avaient de la place pour courir dans le parc mais ils n'avaient pas envie de sortir, ils avaient un peu peur des malades, ils jouaient entre les tables, nous faisons ensemble des parties de bataille, de morpion. Ils me racontaient leur petite vie, me parlaient de la jeune fille qui les gardait le soir après l'école et de madame Olier, chez qui Thomas mangeait le midi et qui faisait aussi le ménage chez nous, les deux « grands » mangeant à la cantine. Elle adorait Thomas et le dorlotait. Il faisait grand cas de son poulet à la compote de pommes, plat belge, paraît-il, qu'il me réclama souvent par la suite. Elle adorait hélas aussi l'eau de Javel dont elle fit un tel usage que bientôt tous mes jolis T-shirt prirent la même teinte fadasse et délavée que mon linge...

C'était mon deuxième été dans ce centre et, chaque été depuis que j'étais malade, les enfants faisaient un camp de vélo organisé par la maman d'un de leur copain et dirigé par « l'abbé ». Ils passaient un mois dans une grande maison en Savoie, en pleine nature, et faisaient chaque jour – même mon Thomas de cinq ans – des kilomètres à vélo dans la montagne. Ah, ce camp, cet abbé ce que j'en entendis parler ! Ils étaient intarissables. Ils en revenaient en pleine forme, des histoires plein les poches... et des poux plein les cheveux ! Je profitais des unes comme des autres et il fallait me laver la tête en cachette pour ne pas affoler tout le service.

Vincent et Olivier savaient lire et écrire bien sûr, ils étaient tous deux bons élèves, et enfin vint le jour où Thomas lui aussi fut très fier de m'écrire ses premiers mots, et surtout de déchiffrer les petites phrases que j'écrivais avec autant d'application que lui... Il ne savait pas que sa maman avait eu plus de peine que lui à faire ses ronds... Mais très vite les enfants et moi nous comprîmes sans besoin d'écrire, par quelques gestes et le mouvement des lèvres, et même souvent un simple regard avec Thomas, l'amour nous donnant tellement envie de nous comprendre qu'il n'était pas besoin d'apprentissage...

Un jour Thomas oublia que je n'entendais plus... Ce pénible souvenir m'a marquée autant que lui, et même aujourd'hui nous n'aimons pas l'évoquer. Un après-midi de cet été torride, les enfants avaient comme chaque fois apporté à boire. Debout près de moi, Thomas buvait du coca à une petite bouteille qu'il bouchait d'un doigt et secouait pour en agiter les bulles. Quand la pression devenait forte, il ôtait à demi le doigt et l'air s'échappait en couinant. C'était très amusant bien sûr et, voulant faire partager son plaisir à sa maman, d'un geste spontané il mit la bouteille contre mon oreille, mais se rendant compte au même instant de la maladresse de son geste, il leva sa petite main de bébé devant sa bouche puis s'enfuit, l'air penaud, retrouver ses frères... Moi, je ne pus même

pas le consoler, et je restai là, submergée par les larmes quand je me rendis compte que je ne partagerais plus jamais avec eux ces mille petits riens amusants de leur vie d'enfants.

Olivier depuis quelques mois était toujours malade, il se plaignait du dos, du ventre, de partout et de nulle part. Il souffrait surtout de sa maman... Mon mari consultait un tas de médecins, entassait les médicaments, espérant trouver dans la médecine une solution à un problème qu'il refusait inconsciemment de comprendre et surtout d'accepter : Olivier, les enfants avaient tout simplement besoin de moi. Paul ne voulait pas l'admettre car cela le confrontait à un autre problème : mon retour, qui amènerait dans notre vie des changements inévitables qu'il avait peur d'envisager... Alors il essayait de tenir à la fois son rôle et le mien, au jour le jour, refusant de penser à l'avenir... Il ne me parlait pas de tout cela bien sûr, mais je savais tout par ma mère. Elle voyait bien la situation et souffrait de la voir s'éterniser. Elle abordait quelquefois avec moi le sujet de mon retour, avec précaution, essayant de me communiquer son inquiétude sans m'alarmer... Je savais bien qu'elle avait raison mais j'aurais tellement aimé que la suggestion vienne de Paul que je lui en voulais et que je refusais toujours le dialogue, la rembarrant sans ménagements (j'étais odieuse, j'étais malheureuse), ne pouvant ni accepter ni surtout évoquer le malaise que je sentais grandir dans notre couple. Comme toujours je ne voulais pas critiquer Paul, je savais qu'il était malheureux, qu'il se raccrochait à nos trois petits pour ne pas sombrer, mais je me sentais rejetée de la cellule familiale et je souffrais... Je conservais l'image de notre entente passée et je ne pouvais pas admettre que quelque chose avait changé qui ne reviendrait plus. Envers et contre tout j'espérais encore, n'osant dire mes craintes – elles n'existaient pas si je n'en parlais pas... –, refusant même de me les avouer dans le secret de mon cœur, espérant chaque jour un mot, un geste qui ne venait jamais.

Je ne dis rien non plus ce jour où, sans me consulter, il vendit ma vieille voiture qui rouillait dans le garage. J'avais bien sûr peu de chance de la reconduire un jour mais j'y tenais, elle n'avait de valeur que pour moi, elle était le témoin de ma liberté passée... Je ne dis rien là encore, je restai des années sans pouvoir rien dire, mais ce jour-là j'eus l'impression de ne plus exister...

J'enfermais tout ça en moi, je n'en parlais à personne, ni à ma mère, ni à mes amies. Je faisais le désespoir de madame de Kirsack, la psychologue du centre, une dame d'âge moyen, très sympathique au demeurant mais, la pauvre, ce seul mot : « psychologue » me hérissait et m'ôtait toute spontanéité envers elle. Elle avait évidemment bien compris le malaise qui grandissait entre mon mari et moi, pas besoin d'être psychologue pour le comprendre, il suffisait de nous voir ensemble... Mais dès qu'elle entra et me demandait : « Ça va ? », je savais de quoi il « fallait » parler, je me bloquais, et je parlais de tout, sauf du vrai problème. Je sentais qu'elle aurait bien voulu m'aider, briser cette carapace dont je m'entourais, mais je ne pouvais pas, il me semblait qu'elle me protégeait...

Je parlais d'autre chose... Un jour je lui dis combien mon corps me donnait l'impression d'être fait de morceaux disparates et indépendants... Elle me répondit : « Ne croyez-vous pas, plutôt, que le corps forme un ensemble harmonieux ? »

— Oui, quand tout marche bien, mais comment ressentir son corps entier quand un bras a à peu près retrouvé son adresse, que l'autre refuse de fonctionner, qu'une jambe ne m'obéit pas alors que l'autre est forte et que mon dos semble fait de guimauve... »

Elle ne put rien répondre et si un jour elle lit ces lignes, elle saura que je fus des années avant de ressentir mon corps comme une entité et que ce jour-là, ce fut aussi inattendu que merveilleux...

Je commençais à me poser beaucoup de questions sur moi, sur ma vie. Tant que ma faiblesse physique, mentale, avait rendu mon corps incapable de réagir, je n'avais pensé qu'à retrouver un minimum d'autonomie physique, à simplement vivre au jour le jour, confiante dans l'avenir, gagnant tous les jours un petit rien, et je n'avais pas voulu trop penser. Maintenant j'étais plus forte, mais je sentais bien aussi que tout mon corps ne suivait pas, que les progrès stagnaient, qu'à cette allure je serais encore là dans dix ans... Je continuais, il fallait bien. Mais les paroles de maman faisaient leur chemin, et je supportais de plus en plus mal mon isolement autant physique que moral. J'avais revu mes enfants, ma maison et j'avais de plus en plus envie de rentrer chez moi pour les retrouver. Quand je regagnais ma chambre le dimanche soir, je fondais en larmes et Paul me laissait effondrée et sans forces devant cette nouvelle semaine qui s'annonçait, pareille aux autres, vide...

Les mois et les saisons avaient passé mais je recevais toujours beaucoup de visites, mes amies furent toujours fidèles, me faisant participer à leur vie, me racontant leurs problèmes comme elles le faisaient autrefois. Nadine me montrait ses nouveaux seins, j'admirais le manteau de renard de Juliane, j'écoutais les problèmes existentiels d'Hélène, Jean-Paul me faisait rire, son vieil amant avait quitté Monique. J'écoutais, je me lamentais, je riais avec elles, mais je me sentais complètement déconnectée de tous ces problèmes si importants pour elles. Je les appréciais toutes, chacune avait son jour, son heure, son charme et ses petits travers que j'aimais, ses petites préoccupations qui m'aidaient à ne pas perdre pied complètement avec la réalité.

Certaines se fréquentaient, d'autres ne s'aimaient pas, je le savais et j'évitais soigneusement les sujets tabous, mais un jour je commis bien involontairement une maladresse... Mon bloc et mon crayon m'accompagnaient partout mais il m'arriva une fois de l'oublier dans ma chambre. Je n'avais pas choisi mon jour... Lorsque je remontai le soir dans ma chambre après la rééducation, Hélène m'y attendait depuis dix minutes. Avec la discrétion qui la caractérisait, elle avait feuilleté toutes les pages de mon bloc et lu une appréciation pas très gentille de Sylvie sur elle. Il me fallut beaucoup de tact pour arranger les choses... Sylvie, elle, me dit simplement : « C'est bien fait pour elle ! Ça l'apprendra à être plus discrète... » Elles n'étaient jamais tendres l'une envers l'autre...

Hélène n'était d'ailleurs pas la seule indiscreète. Pendant qu'allongée sur une table dans la grande salle de rééducation, je travaillais avec des poids, quelquefois un kiné (plus souvent une, la mienne...) passant par là s'asseyait dans mon fauteuil et se mettait à feuilleter et à lire mon bloc... Je n'avais plus guère de secrets mais ça m'énervait prodigieusement et je rongais mon frein en silence – bien obligée... –, jusqu'au jour où, m'entendant m'agiter, la kiné releva la tête et, voyant mon regard (toujours éloquent !), s'en fut, toute penaude... Je pris finalement l'habitude de déchirer tous les soirs les « paroles » de la journée et je ne le regrette pas aujourd'hui car si mon alphabet familier a conquis ma tendresse en me sortant de mon isolement, je préfère ne pas me souvenir avec trop de détails de cette autre période trop vide de ma vie, si vide que j'en ai même oublié la chronologie...

L'été était venu, un été torride, étouffant. Même dans le parc ombragé, on ne respirait plus... Je me rafraîchissais toutes les cinq minutes avec une bombe d'eau minérale, buvant avec délices les bouteilles de Ricqlès que m'apportait Marie...

Le centre s'était un peu vidé, le rythme des journées s'était encore ralenti avec la chaleur, les vacances. Quelques amies étaient déjà parties et Paul s'appropriait lui aussi à aller passer quinze jours avec les enfants à la montagne, sans moi bien sûr... Moi, pour la première fois depuis bien longtemps, je quittais le milieu hospitalier pour aller passer quelques jours chez mes parents. Je n'avais jamais voyagé si longtemps depuis deux ans, on ne savait pas si je supporterais la position assise plusieurs heures, je fis donc le voyage allongée en ambulance.

Un matin ensoleillé, on fit ma valise et je pris avec émotion la route des vacances qui, pour moi, contournait Paris, traversait la banlieue pour filer vers le nord. À l'époque, de nouveaux villages, des villages bien dessinés, bien alignés, bien propres, poussaient partout. Je ne les avais encore jamais vus, ou peut-être l'avais-je oublié, encore sans arbres ni verdure, ils me semblèrent sans âme... J'attendais avec impatience les vieux villages un peu tristes de mon pays, les maisons construites de bric et de broc auprès d'un jardin où fleurs et légumes se côtoient dans un aimable et vivant fouillis... Le long de cette nationale que je connaissais par cœur, la moindre bâtisse, le moindre bosquet m'avait été familier. Bien des choses avaient changé pourtant pendant mon absence... Comme vers Paris, hélas, de nouveaux villages aux maisons toutes semblables me saluaient au passage. Dans les champs, de gros bulldozers jaunes préparaient la construction prochaine d'une autoroute. Disparus les chemins creux où j'allais folâtrer avec mes amoureux, où mes escarpins neufs s'enfonçaient dans la glaise collante tandis que je poussais la voiture embourbée. Disparu le bosquet où Paul et moi nous arrêtions pour nous embrasser le dimanche soir en rentrant du cinéma...

Les souvenirs enfouis affluaient pêle-mêle et mon cœur se serrait de plus en plus, j'aurais voulu soudain faire demi-tour, échapper à tout ce qui m'attendait encore, fuir, retrouver mon cocon d'oubli silencieux, solitaire et sécurisant. Mais déjà la voiture tournait, descendait la côte du vieux cimetière, la chapelle..., longeait la place de mon école, passait devant le café Fraise, le calvaire...

Toute la famille m'attendait devant la maison, je ne savais pas que je les verrais tous rassemblés devant la grille, ce fut trop pour moi et je fondis en larmes. Cachée derrière mon bras replié, je ne voulus rien voir de ma vieille maison blanche, du jardin lumineux dans le soleil, des géraniums cascading le long des murs de l'allée. Tour à tour, ils se penchèrent vers moi, mes parents, mes neveux, mon frère, ma sœur, mes enfants, mon mari, ils étaient tous venus... Il y avait eu des mariages, des bébés s'annonçaient, des enfants avaient grandi que je ne reconnaissais plus. Debout à l'écart, ils me regardaient... Papa pleurait avec moi, mes enfants me tenaient la main, je me sentais perdue au milieu de tous ces gens qui m'aimaient... Plus tard, assise dans mon fauteuil, je fis avec maman le tour de la maison, tiens, elle avait encore retapissé la cuisine. C'était sa

« maladie » à elle (elle disait ça des manies de mon père, répétant le mot à l'infini sur un ton exaspéré : « Sa maladie, sa maladie, sa maladie... » Toute la famille riait et reprenait le refrain en chœur avec elle...) Les vieilles boîtes à épices en porcelaine s'alignaient toujours sur la cheminée au-dessus de l'antique poêle à bois (qui noircissait la tapisserie et donnait l'occasion de retapisser !), le courrier s'entassait toujours près du poste (comme ils appelaient la radio), l'horloge au mur, le..., non, rien n'avait changé, ça faisait chaud au cœur et mal à la fois de revoir tout à la même place, comme si j'étais partie la veille, comme si j'étais toujours la même. Ici, des photos de moi trônaient partout...

Comme hier, les tartes aux cerises, les assiettes, les coupes alignées attendaient sur la table pour me fêter, nous bûmes le champagne... L'émotion du premier instant qui nous avait tous étreints une fois passée, tout le monde montra sa joie de me revoir puis, peu à peu, les enfants aussi s'approchèrent, à la fois désireux et indécis encore de me reconnaître... Puis le soir, tout le monde parti, je redevins pour huit jours la fille de la maison. Marianne resta pour aider maman, elles me gâtèrent, me chouchoutèrent, je me laissai vivre, des amis, des parents vinrent me voir, je retrouvai la cérémonie des visites, du café de quatre heures et de la brioche (que je mangeais chaude, un délice...). J'étais bien mais c'était si dur souvent...

Car la surdité devenait un fardeau de plus en plus lourd à porter, un silence de chaque instant s'était refermé sur moi, terriblement déprimant car il m'isolait du monde et des voix que j'aimais. Les bruits familiers, les bruits pourtant si désagréables parfois, tous les bruits me manquaient... Quand j'étais seule, c'était déjà difficile mais je m'engloutissais dans un livre et j'oubliais, mais ici les oiseaux chantaient, les chiens aboyaient, des tracteurs passaient devant la fenêtre ouverte, des amis venaient, on parlait autour de moi toute la journée. Et moi je les regardais tous parler, il y avait trop de monde, ça allait trop vite, je ne pouvais pas suivre et je me sentais frustrée de ne rien entendre, idiote de ne rien comprendre, en dehors de la vie... Posée là au bout de la table il me fallait attendre que quelqu'un veuille bien écrire quelques mots sur mon bloc, quelques mots résumant toutes ces phrases et qui me laissaient insatisfaite... Comment pouvaient-ils comprendre – ils étaient si heureux de me revoir – qu'au bout de cinq minutes j'avais déjà envie de me retrouver seule, le nez dans un livre pour ne plus penser à rien... Un soir où toute la famille dînait chez mes parents, je quittai brusquement la table en larmes, incapable de supporter plus longtemps leur air joyeux et leurs rires que je n'entendais plus...

J'avais peu avant (envoyée par le centre) consulté un grand professeur parisien qui avait voulu me laisser un peu d'espoir avec quelques paroles « de circonstance », mais j'étais devenue trop habile à lire sur les visages pour y croire vraiment. À la même époque, une amie avait découpé dans un journal un article relatant la découverte récente d'un autre professeur ORL, ça parlait d'opération, d'implant, d'appareil... Je n'y compris pas grand-chose et ne me sentis pas concernée, j'étais encore loin d'envisager une opération, il allait bien se produire – pour moi – un miracle... Comme il est difficile de se résigner à l'inéluctable...

Pourtant, je rangeai inconsciemment dans un coin de ma tête le nom de celui qui deviendrait un jour pour moi simplement « le Professeur »...

J'étais rentrée à S. le cœur lourd, chaque séjour dans la vie normale me rendant plus dur le retour à la solitude. Les semaines passaient, on m'avait donné un fauteuil neuf, ma propriété celui-là – mais je ne voulais pas encore penser que j'allais y passer ma vie –, que j'apprenais péniblement à manœuvrer seule dans les longs couloirs de S. Personne ne me disait rien mais je sentais bien à l'atmosphère autour de moi que quelque chose se préparait. Puis un matin, l'air mal à l'aise, deux policiers vinrent me délivrer la carte d'invalidité définitive... Définitive... Je le savais bien déjà depuis longtemps que je ne progressais plus, qu'il ne servait à rien de devenir folle ici, mais je ne pouvais plus cette fois refuser de comprendre et je n'eus plus qu'une idée en tête : rentrer chez moi, n'importe comment mais rentrer chez moi, retrouver mes enfants, mes amis, ma maison, retrouver la vie simplement, et pour le reste on verrait bien... J'y pensais de plus en plus, j'en parlais de plus en plus souvent à Paul mais il fallait avant tout changer d'appartement et il ne faisait rien...

Un autre Noël était passé, pareil pour moi à tous les week-ends puisqu'il avait fallu rentrer le soir à S... Pour la première fois, j'avais revu ma jeune coiffeuse – larmes encore... – et fait couper mes cheveux, ils en avaient bien besoin et pourtant je n'y avais jamais songé. Je ne me regardais plus jamais dans une glace, je ne supportais plus de me voir autrement que par petits morceaux, les cheveux, les yeux – je les remaquillais un peu... –, il fallait sauver les apparences et surtout éviter de susciter des regards apitoyés... Je ne m'habillais comme avant que par un vieux réflexe de coquetterie, je devenais sauvage, me cachant derrière d'énormes lunettes à larges montures – j'avais eu très peur quand ma vue avait baissé brusquement, sourde, muette, aveugle, pensée insoutenable... « Quel dommage de cacher d'aussi jolis yeux ! » disait Jack. Gentil Jack... On me donnait des somnifères qui mettaient des heures à faire effet et je passais les nuits à lire avant de m'écrouler au petit matin. Et je n'en pouvais plus...

Je vivais ma vie entre parenthèses, mon corps était là qui, jour après jour, répétait les mêmes gestes monotones, je riais avec les kinés, je bavardais avec Aline, j'avais fait connaissance de quelques malades qui venaient parfois dans ma chambre. Je prêtais du fil à l'un, une autre me faisait lire ses poèmes dont les mots torturés m'avaient laissée la gorge sèche. Je restais aimable, je souriais à tous, aux infirmières, aux kinés, je souriais à mes amies le soir puis une fois seule dans ma chambre, je m'effondrais... Elles devinaient bien des choses sans doute, nous nous connaissions depuis trop longtemps, mais, comme jamais je n'en parlais avec elles, aucune n'osait m'en parler...

Après Noël, Paul partit une semaine à la neige avec les enfants. Il neigeait tous les jours, il faisait froid, je n'avais plus de visites et, jour après jour, ces longues heures sombres et vides des fins d'après-midi me devenaient insupportables, je ne pouvais plus fixer mon attention sur rien, je n'arrivais même plus à lire, je ne

savais plus que pleurer...

Ce soir-là, ma fidèle Marie avait bravé l'hiver pour moi, je n'attendais personne quand soudain la porte s'ouvrit sur son sourire. Mais il s'éteignit vite quand elle vit mon visage défait. Elle se précipita vers moi, affolée, et, impuissante à comprendre et à me consoler, m'entoura de ses bras... Toutes mes défenses tombèrent d'un coup, ce fut un déluge de larmes, les mots se bousculaient dans ma tête, mes doigts n'allaient plus assez vite sur les lignes de l'Alphabet, je lui dis tout pêle-mêle : la rééducation, la carte, le fauteuil, la solitude, comme j'en avais marre de tout ça, j'étais si fatiguée, je voulais dire « pouce », oublier mes problèmes, retrouver mes enfants, ma maison, revivre enfin...

Alors Marie fonça chez le médecin et, en cinq minutes, tout fut réglé : quand elle revint, ce fut pour faire ma valise et m'emmener chez elle. Je quittai le centre comme une voleuse, sans dire au revoir à personne, ni aux infirmières ni aux kinés, ni même à Aline et François que j'aimais bien... Je n'avais plus de force en moi, Marie avait pris mon destin en mains, j'allais pouvoir enfin me reposer...

Cette semaine entre elle, son mari et leurs deux enfants me sembla irréelle. Comme une convalescente je ne savais plus vivre, j'avais perdu tous mes repères et je n'arrivais pas à reprendre pied dans cet univers si différent du mien depuis des mois. Plus de kiné, plus d'ergo, plus de blouses blanches, plus d'horaires, plus de hauts murs blancs, dans l'appartement douillet, je redécouvrais le sommeil, la paix, la quiétude, et peu à peu je me détendis, je réappris à vivre au milieu de jolis objets, des meubles cirés, des tableaux, de toutes ces choses que j'aimais... Assise parmi le sympathique bric-à-brac du coin bricolage de Marie, je lisais auprès d'elle qui cousait ou peignait. Délaissant souvent mon livre, mes yeux vagabondaient sur les murs, les fanfreluches entassées par Marie, j'étais bien...

Tout au long de la journée, nous grignotions en buvant du thé, nous bavardions, nous avions tout le temps maintenant... Un tas d'événements avaient eu lieu que j'ignorais, un tas de nouveautés étaient apparues que je ne savais pas. J'apprenais, je découvrais, nous refaisions connaissance, Marie n'avait été autrefois qu'une gentille voisine qui m'accompagnait au parc avec nos enfants, mais, au fil de ces dernières années, elle était devenue l'amie, l'amie sur qui on peut toujours compter, sans larmoiements, sans apitoiements inutiles, toujours elle était là, elle serait là quand j'aurais besoin d'elle, que ce soit pour les problèmes quotidiens, le réconfort ou l'amitié.

Je la regardais repasser son linge, préparer sa lessive, ranger son marché, tous ces moments de la journée d'une femme « au foyer » dont j'avais oublié l'existence... Le midi, ses enfants arrivaient, nous déjeunions vite, mais le soir était tranquille, je lisais sous la lampe pendant qu'à l'autre bout de la cuisine elle préparait le dîner... Quelle paix, quel calme, quelle douceur après ces mois hors de la vie... Je me laissais envelopper par cette atmosphère sans me poser trop de questions mais peu à peu me revenait l'envie, le courage de lutter, de vivre, de redevenir moi-même, n'importe comment mais chez moi...

Quand arriva la fin de la semaine, il n'était plus question pour moi de retourner à S. Depuis des mois on décidait pour moi, on me ballottait à droite à gauche, je n'avais pas le choix, mais c'était fini tout ça, j'avais pris une décision et il me semblait renaître...

Chez moi

Je rentrais chez moi, je retrouvais ceux que j'aimais, j'aurais dû être heureuse mais, tout au fond de moi, je sentais bien que Paul, même s'il ne pouvait le dire, vivrait mal mon retour et que je ne devrais compter que sur moi pour réapprendre à vivre... Quand j'avais pris la décision de rentrer, je n'avais pas voulu cette fois encore trop réfléchir tant mon retour était devenu primordial pour moi, mais je savais inconsciemment que de ce retour Paul ne verrait que les nouveaux problèmes qui allaient envahir SA vie – pas NOTRE vie... –, et qu'il avait toujours refusé d'envisager... Il s'était accroché aux enfants pour survivre et avait maintenant reporté toute son attention et son affection sur eux, m'excluant de leur cercle, comme si de moi il n'attendait plus rien, comme si je n'existais plus... Aussi, quand je rentrais chez moi ce soir-là, si la joie des enfants me fit chaud au cœur, je savais bien que pour tout ce qui m'attendait je serais seule...

Mon retour imprévu nous avait tous pris de court, dès le lundi matin les enfants reprenaient l'école, Paul allait travailler, je devrais donc commencer à me débrouiller seule... Finie la quiétude des derniers jours ! Je fus tout de suite confrontée à la réalité... Comme tous les matins depuis mon absence, Paul prépara le petit-déjeuner avant de réveiller les enfants. Pas de câlin avec eux ce matin-là ! De mon lit je les regardai boire leur chocolat sur le pouce, mal réveillés encore, le nez dans le livre d'histoire ou de maths qu'ils n'avaient pas ouvert en vacances, et, après le remue-ménage des toilettes et de l'habillage, un baiser, ils partirent dans la froidure d'un matin d'hiver, mal coiffés, le manteau mal boutonné, traînant leur gros cartable au bout du bras, me laissant seule dans une maison vide, un peu éberluée et un peu soulagée de me retrouver au calme avec un livre en attendant l'arrivée de l'infirmière qui allait me lever.

Pendant mon séjour chez elle, Marie avait compris avant moi que je ne voudrais plus retourner à S. et, sans m'en parler, elle s'était démenée comme un beau diable pour régler les problèmes pratiques les plus urgents et indispensables pour un retour chez moi et, surtout, pour me trouver vite une infirmière. J'avais perdu depuis belle lurette le sens de l'organisation qui me caractérise mais heureusement j'avais trouvé en Marie mon *alter ego*... Elle s'était adressée partout mais aucune infirmière ne semblait intéressée par ce fastidieux travail qu'est la toilette quand, après moult coups de téléphone, elle tomba sur Corinne. Dès le dimanche de mon retour chez moi, celle-ci se présenta pour faire connaissance et déterminer les horaires. Le temps de poser sa grosse sacoche, de consulter son planning, en deux minutes tout fut réglé, elle commencerait dès le lendemain matin... Corinne était un tourbillon... D'âge moyen, petite brune aux cheveux courts, elle avait du tonus à revendre et j'envisageai sans déplaisir de la voir tous les jours mais, lorsqu'elle demanda une clé de l'appartement, je compris un peu mieux ce que ça signifiait et j'eus brusquement la pénible impression d'être dépossédée de mon indépendance nouvelle, d'être rentrée chez moi pour ne plus jamais m'y sentir vraiment chez moi. Ce fut un moment difficile : je venais d'entrer dans la ronde des infirmières à domicile qui, quelles que soient leur gentillesse et leur discrétion – et pas toujours –, sont toujours des intruses.

Comme eût dit maman, j'allais devoir mettre de l'eau dans mon vin !

Dès ce premier matin, nous eûmes bien peu de temps pour faire connaissance : pour Corinne, comme pour celles et ceux qui suivront, la course contre la montre avait commencé tôt ! Elle fit ma toilette, me leva, m'habilla en un tournemain, et elle était partie... Tant mieux, je n'avais pas envie de m'attarder tant j'étais impatiente d'être seule pour me lancer dans l'exploration de l'appartement.

Je ne m'y étais pas retrouvée seule depuis bien longtemps, je n'avais jamais voulu le regarder vraiment pour ne pas donner libre cours à mon émotion devant les enfants, mais ce matin j'étais seule, et j'avais le cœur lourd... Je redécouvris péniblement chaque pièce au rythme du fauteuil que personne ne poussait plus pour moi. Je regardai les objets, les meubles dans les chambres en désordre, rien n'avait changé de place et pourtant tout était changé pour moi qui adore palper, triturer la matière, sentir, caresser les choses du bout de mes doigts... Tout me devenait étranger puisque je ne pouvais plus toucher à rien... Tellement d'obstacles me barraient la route... Une chaise en travers du passage, tous ces Lego par terre, et là ce drap qui traînait au sol et s'emmêlait dans mes roues... J'avais envie de toucher à tout, de faire les lits, ranger les jouets, les vêtements qui traînaient, ouvrir mes armoires sur des piles que j'imaginais bien rangées comme « avant », respirer leur bonne odeur de vieux bois et de citronnelle, et je ne pouvais même plus les ouvrir... Je ne les rangerais plus, je ne rangerais plus mes placards, je ne ferais plus le ménage au rythme entraînant de la *Mascotte* ou des *Saltimbanques* chantés à tue-tête pour me donner du cœur à l'ouvrage. Je ne verrais plus le chiffon voler sur les meubles. Là, dans mon univers familial, je comprenais encore mieux le sens des mots « plus jamais » et je ressentais soudain un grand manque dans mon corps...

Mais le plus dur m'attendait dans la cuisine... C'est la pièce que j'avais toujours préférée. Comme le reste de l'appartement, je l'avais tapissée seule, du haut de mon escabeau j'avais écouté Paul qui, debout derrière moi, mains dans les poches, soulignait mes erreurs : « Je te l'avais bien dit... » Je l'envoyais paître, c'était un jeu qui nous amusait, je savais bien qu'il était fier de sa bricoleuse de femme, lui qui l'était si peu... Qui tapisserait la prochaine maintenant ?

Celle-ci, très spacieuse, était devenue une pièce chaleureuse, vivante, pleine d'objets gais et colorés où nous aimions nous retrouver tous ensemble le soir. À la table, après l'école, les grands faisaient leurs devoirs, bricolaient, à plat ventre par terre, Thomas emboîtait des Lego – sa passion – pendant que moi je cuisinais. Je l'enjambais, je dérapais sur les Lego en râlant pour la forme, mais j'étais heureuse de les avoir là tous les trois près de moi. Tout le monde se précipitait vers la porte quand la sonnette retentissait, Paul rentrait, nous dînions... J'y pénétrai avec appréhension, je savais bien ce qui m'attendait, l'émotion des « première fois », je commençais à connaître... Oh bien sûr, j'y étais entrée souvent déjà depuis mes retours en week-end mais je n'y étais pas seule, les

enfants tournaient autour de moi, Paul cuisinait, j'étais l'invitée... Aujourd'hui, seule, je voulais prendre le temps de regarder autour de moi, de m'attarder sur chaque objet, de me laisser envahir par les souvenirs...

Comme ailleurs, rien n'avait beaucoup changé. Sur les murs, le papier avait vieilli, le rideau de l'étagère au-dessus de la cuisinière pendouillait tristement, brûlé par endroits comme l'étagère depuis ce joyeux Noël avec Juliane, Hélène et les autres où j'avais flambé des cailles, allégrement arrosées de cognac ! Et là, maintenant, j'aurais voulu prendre un à un les objets qui la garnissaient, fermer les yeux, revivre le moment heureux, le moment drôle que chacun d'eux me rappelait et je ne pouvais pas... J'étais dans MA cuisine, j'aurais voulu me mettre debout, toucher à tout, ouvrir chaque élément, chaque placard, sortir les assiettes, mettre la table, faire la vaisselle, enfin toutes ces choses que j'avais faites un jour sans y penser... J'essayais désespérément de me lever mais une pesanteur terrible me clouait au fauteuil, un poids énorme me tirait en arrière, mes fesses semblaient peser une tonne... et de rage, j'aurais voulu casser quelque chose, crier, taper du pied mais rien, je ne pouvais RIEN faire, que pleurer, hurler dans ma tête, devenir folle face à cette horrible sensation d'impuissance... Oh ce fauteuil, ce foutu fauteuil, comment pourrai-je jamais vivre avec ?

Contre toute évidence, j'avais espéré qu'une fois rentrée ma vie, notre vie, allait reprendre comme autrefois, à peine changée, que je pourrais peu à peu reprendre ma place... La réalité me sautait au visage, brutale et sans concessions. Je n'en étais plus capable, ni physiquement ni même mentalement. J'avais compris dès ce premier matin que ma tête aussi était fatiguée, que tout allait trop vite pour moi, que je n'arrivais plus à suivre le rythme, à penser à tous les détails de la vie quotidienne. Même regarder vivre les enfants, argumenter avec eux me fatiguait ; j'avais quitté des presque-bébés qui avaient grandi, en deux ans ils avaient goûté à la liberté, pris de l'indépendance et moi je n'étais plus dans le coup... Ils le sentaient bien, les petits chameaux, qui, dès que je leur disais quelque chose du genre : « Allez vous laver les mains », « Mettez vous en pyjama », sans oser m'envoyer balader, ronchonnaient et quémandaient l'approbation de leur père qui, lui, ne leur casserait pas les pieds avec des bêtises de ce genre... Moi, j'étais le trouble-fête, ils avaient perdu leurs bonnes habitudes, mais surtout ils avaient vécu seuls et libres, et je compris vite qu'il valait mieux que j'abandonne mes vieux et bons principes d'éducation si je voulais rester la maman qu'ils étaient heureux de retrouver le soir en rentrant de l'école... C'était si merveilleux de regarder l'heure en les attendant, de les voir entrer, dépenaillés et tout rouges d'avoir couru, d'embrasser leur museau tout froid. Ils goûtaient avant de filer faire leurs devoirs, me consultant parfois sur l'orthographe d'un mot. Je ne pouvais plus guère les aider autrement mais qu'importe, ils ne rentraient plus dans une maison vide, nous étions ensemble...

Que valaient à côté de ça mes bons principes ? Après tout, il y avait mille façons de reprendre ma place, je n'abandonnais pas, je ne resterais pas longtemps une maman-potiche. Il me faudrait peut-être du temps mais j'y arriverais...

En retrouvant un but, je retrouvais aussi ma combativité. Depuis un moment,

j'avais vécu quelques vies, pas souvent roses, mais que j'oubliais déjà, prise par les mille et un nouveaux détails à organiser pour mon quotidien car, dans cet appartement, rien bien sûr n'avait été conçu pour une vie en fauteuil roulant, rien n'était à ma hauteur, je ne pouvais rien faire, à peine bouger. Je n'étais pas rentrée pour rester les bras croisés et, en attendant un déménagement hypothétique, il fallait bricoler quelques aménagements temporaires.

Marianne vint me tenir compagnie pendant quelques jours. Pauvre sœur, toujours là, comme ma mère, pour essuyer les plâtres, car je n'étais pas facile à vivre en ces premiers jours, impatiente, énervée que j'étais de ne rien pouvoir faire moi-même et de ne pas pouvoir me faire comprendre assez vite. « Nous » entreprîmes d'abord de pousser les meubles qui se trouvaient partout sur mon chemin, et surtout de vider les placards de toutes les choses qui me rappelaient un passé heureux... Et ce retour inéluctable vers « avant », cette étape que je savais nécessaire me rendaient odieuse. Je savais que des bouffées de souvenirs m'attendaient derrière chaque carton et j'aurais voulu que tout aille vite, que disparaissent d'un coup les chaussures chics – ma passion –, les maillots de bain deux pièces, les jupettes de tennis et les chaussettes blanches à pompon... Je ne prendrais pas le risque de tomber là-dessus à l'improviste en ouvrant un placard et de ressentir chaque fois ce coup au cœur, cette bouffée de nostalgie qui me sautait au visage... Table rase du passé, c'était fini tout ça, je ne voulais pas m'attarder dans les regrets, ça ne m'aiderait pas à vivre... Et je voulais vivre.

Les placards vidés, les paquets de vêtements emballés, emportés par Marie vers d'autres destinées, je me sentis libérée, prête à repartir vers une nouvelle étape de ma vie. Quelle serait-elle ? Je n'aurais pu le dire, j'avais tellement le sentiment de partir seule, je gardais l'espoir qui fait vivre, comme chacun sait, cet espoir qui m'accompagna des années qu'un jour enfin ça changerait, nous serions deux à lutter, je ne voulais pas trop y penser, mes enfants m'attendaient et, pour eux, pour moi-même, je devais continuer, je n'avais pas le droit d'abandonner...

Toute ma vie j'ai été téméraire. Ou peut-être inconsciente ? Qu'importe, il le fallait. Jamais je n'ai vu l'ampleur de la tâche, son ambition, j'ai continué... Comme une bête prise au piège, j'ai lutté pour en sortir... Avais-je le choix d'ailleurs ? Il fallait lutter ou renoncer à tout et qui renonce à la vie à trente ans ?

Maman vint bientôt passer quelques jours. Elle arriva un midi, chargée comme toujours de produits de sa campagne – des œufs, des échalotes, le traditionnel lapin –, si heureuse de me retrouver enfin chez moi. Les enfants lui firent fête, le nez dans son sac d'où elle sortait toujours quelques bonbons...

Nous étions bien les deux mêmes : tout de suite, elle voulut se rendre utile, m'être utile, et nous poursuivîmes ensemble les aménagements commencés avec Marianne. Maintenant j'envisageais de cuisiner... Mais impossible d'utiliser la cuisinière à gaz trop dangereuse pour moi. À la cave, j'avais un petit réchaud électrique de secours que maman m'installa sur la table de la cuisine – tant pis, nous mangerions à la salle à manger – et, le soir même, pleine d'ardeur et un peu fébrile, j'entrepris avec elle – elle me regardant, car pas question qu'elle y mette la main... – de faire une béchamel...

Tout un programme ! Quand j'approchai mon fauteuil de la table, la casserole juchée sur le réchaud m'arrivait au ras du nez... Je dus lever le bras et remuer la sauce à l'aveuglette en évitant de renverser tout et de me brûler – ça, je m'y habituerai. Bien sûr, la casserole se mit à bouger au rythme de la cuillère malgré sa queue coincée entre les mâchoires d'un petit truc aimanté posé sur le réchaud métallique...

Quelques mois auparavant, Aline, l'ergo de S., m'avait emmenée dans un magasin spécialisé où j'avais acheté quelques objets réputés pratiques pour qui n'a plus l'usage que d'une seule main. Après un seul essai, je les ai rangés dans un placard, mon système D, peu orthodoxe certes, dangereux quelquefois hélas, restant toujours plus rapide et efficace !

Mais ma béchamel cramait... Je n'étais pas assez rapide : prendre le lait, verser, reposer, attraper la cuillère, lever le bras, tourner rapidement (à l'aveuglette), reposer la cuillère, recommencer, etc., sans parler de la casserole tournante... Quel rythme ! La sauce, que je n'entendais pas grésiller mais dont par contre m'arrivaient des effluves, brûlait au fond de la casserole... Je sentais maman, debout près de moi, bouillir, elle, de l'envie de me pousser et de prendre la cuillère... Devant mon regard noir, elle comprit que ce n'était pas le moment de se manifester... Enfin, j'en vins à bout de cette béchamel, avec quelques grumeaux certes, mais seule. Et le soir à table, quelle récompense quand les enfants, heureux et fiers de goûter à la cuisine de leur maman, reprirent trois fois du chou-fleur à la béchamel brûlée, ma nouvelle spécialité... Ce n'était pas gagné, d'accord, mais je l'avais faite cette béchamel, j'avais senti que c'était possible, que c'était surtout un problème pratique, car de volonté je ne manquais pas, et déjà je rêvais : « Avec un peu d'entraînement, de la patience (hum...) et une bonne installation... »

J'attendais impatientement un déménagement mais ce n'était pas si simple de trouver dans cette banlieue que nous ne voulions pas quitter, où vivaient tous nos amis, où les enfants allaient à l'école, au lycée, où nous avions nos habitudes, un rez-de-chaussée assez grand, pratique, accessible, ensoleillé et, bien sûr, pas trop cher... Le rêve quoi. Nous craignons tous, moi surtout, d'avoir à affronter

l'inconnu d'une transplantation qui s'ajouterait à nos problèmes quotidiens...

Trop impatiente pour attendre un miracle, je continuai donc à m'énerver avec les moyens du bord et l'aide de la femme de ménage qui venait toujours à la maison. Avec elle je me lançai dans la confection de crèmes au chocolat pour la plus grande joie des enfants et surtout de mon gourmand Olivier. Elle aimait beaucoup mes trois enfants et connaissait maintenant mieux que moi la maison, dont je lui laissai volontiers l'entretien, ma seule participation étant de bannir l'eau de Javel de mes placards...

Un soir, désœuvrée, j'eus une merveilleuse idée... Dans leur chambre, les enfants planchaient sur leurs devoirs, seule dans ma cuisine, je ne pouvais pas rester inactive devant les appareils, les travaux qui me sollicitaient. Madame Olier avait préparé le dîner, je trouvais le temps long, pourquoi ne pas avancer son travail du lendemain et remplir la machine à laver pour la lessive ? Je traînai tant bien que mal le sac à linge, j'ouvris la machine, je me penchai en avant et, hop, le fauteuil fila lui en arrière... J'avais oublié que cet engin avait des roues et des freins que, dans mon empressement à « faire quelque chose », je n'avais pas pensé à serrer... Tout se passa si vite et en douceur que je n'eus ni peur ni mal, mais mes pauvres gosses, affolés de me voir allongée par terre, virent arriver Corinne – qui venait aussi en fin d'après-midi – avec un certain soulagement... Ce ne fut que ma première chute, hélas, et nous aurions tous le temps de nous habituer à ces « péripéties » dues pour une grande part à mon imprudence et qui ne devinrent des incidents très rares que lorsque, longtemps après, Paul m'ayant relevée inanimée, je vis en me réveillant Thomas assis dans un fauteuil, blanc comme un linge, prêt à s'évanouir, ce qui m'incita enfin à plus d'attention. J'avais perdu la mémoire pour quelques heures et je passai ce joli dimanche de fête des Mères dans mon lit, aussi faible qu'un nouveau-né...

Ce n'était pas toujours vraiment de ma faute, surtout quand je possédai un fauteuil électrique à commande ultrasensible plus rapide que mes réflexes ! Mais ce fauteuil me facilita tellement la vie que je pus enfin me permettre de devenir plus raisonnable...

Le matin, Corinne venait vers neuf heures, toilette, habillage, lever, tout se passait au lit, ma salle de bains étant trop petite... Pas question de traîner en route, mais nous avions vite sympathisé et elle trouvait toujours un instant pour me raconter les péripéties pleines de rebondissements de sa vie animée, son divorce, ses sorties, ses amours, apportant un peu de fantaisie dans ma vie monotone.

Quand, rarement, elle prenait du repos, une infirmière, qui me semblait trop vieille, la remplaçait. Elle m'apportait d'énormes roses de son jardin dont l'odeur poivrée embaumait l'appartement, comme jadis, au retour de chez mes parents. Pourtant je n'aimais guère sa façon de me traiter en « malade », comme si les malades n'avaient d'autre raison d'être que leur maladie, mais je n'osais rien dire, je commençais à apprendre à ronger mon frein et je n'avais pas fini...

Heureusement, plus souvent, Suzy, la plus jeune fille de Corinne, la remplaçait. Elle se préparait au même métier que sa mère, pour lequel d'ailleurs elle me semblait vraiment faite, et sortirait première de son école d'infirmières quelques années plus tard. Malgré son jeune âge, je la sentais compétente et sûre d'elle, et très vite nous oubliâmes notre relation malade/infirmière pour devenir des amies. Elle n'était guère plus âgée que mes fils et, à travers ses confidences d'adolescente, je compris ce qui m'attendait quelques années plus tard avec eux... Mais en attendant, j'avais bien besoin d'un bain de Jouvence, et je me sentais rajeunir au récit de ses flirts et de ses démêlés avec sa mère... Rien de commun en effet entre Corinne, charmante farfelue pleine d'activité, toujours occupée, toujours pressée, et toujours en retard, et Suzy, calme, méthodique, ponctuelle – je « l'accusais » souvent d'attendre derrière la porte pour entrer à l'heure pile... Comme avec mes enfants, nous lisions mutuellement sur nos lèvres et avec elle l'heure de l'infirmière passait aussi vite qu'une récréation...

La porte refermée sur l'infirmière, la journée commençait pour moi, interminable... Je parcourais avec peine chaque pièce de l'appartement, en quête de quelque chose à faire en attendant la femme de ménage, puis, résignée, je retournais à mes bouquins et à mes mots croisés. Aux beaux jours, je ne pus même pas sortir sur mon balcon, impossible avec ce foutu fauteuil de franchir le pas de la porte-fenêtre... J'attendais le soir, j'attendais le retour des enfants, j'attendais...

Plusieurs amies avaient déménagé, d'autres que j'avais souvent vues à l'hôpital devaient s'estimer quittes envers moi maintenant que j'étais rentrée et je ne voyais plus grand monde... Comment leur en vouloir ?, elles avaient tant fait déjà... Chez moi, je retrouvais des visages d'autrefois, ma concierge, profitant de la porte entrebâillée pendant qu'on me livrait un colis, montra un matin son nez curieux sous prétexte de me dire bonjour ; une voisine vint déjeuner avec sa petite fille, m'offrant des pétunias pour fleurir mon balcon comme il l'avait été depuis des années ; le petit garçon d'une amie arriva un jour avec sa maman, incorrigible petit bavard qui, comme il le faisait autrefois, me raconta sans embarras ses aventures, ses vacances, ses projets...

Cela ne remplissait pas mes journées, mais, jour après jour, je franchissais une petite étape vers un retour à la vie... Heureusement, Marie était là, toujours prête à m'aider de son amitié efficace, à résoudre pour moi quelque insoluble problème pratique, et il n'en manquait pas ! Mon compte en banque avait été soldé, mais je voulais maintenant en reprendre un. Au fil de mon désœuvrement, j'avais découvert la VPC et, puisque j'étais à nouveau capable de signer des chèques, je n'allais pas m'en priver... Mais, comme c'était impossible pour moi d'aller à la banque, un après-midi vers cinq heures, Marie arriva à la maison avec une employée de mon ancienne agence pour me faire signer les papiers nécessaires... Nous étions donc installées toutes les trois à la table, peut-être devant un café, comme des amies, quand Vincent rentra du lycée. Comme tous les enfants, il embrassait facilement, il fit donc une bise à Marie qu'il connaissait bien et, dans la foulée, trouvant sans doute sympathique cette dame qui lui tendait la main, il

lui sauta au cou !

Marie et moi fûmes prises de fou rire pendant que, toute décontenancée, la dame se rasseyait et que Vincent, comprenant enfin sa méprise, filait à toute allure dans sa chambre... Vincent et moi rions encore chaque fois que nous évoquons ce moment qui fait maintenant partie de notre patrimoine familial !

Nadine, amie artiste, bohème au grand cœur, habitait tout près un grand appartement très lumineux, j'aimais la voir entrer, toute mince, toute blonde, toute virevoltante dans ses immenses châles à franges et ses vêtements vapoureux, pleins d'originalité... Elle n'avait été auparavant que l'amie d'une amie avec qui je jouais parfois au tennis mais, au fil des mois d'hôpital, je l'avais découverte très sensible et chaleureuse, et je l'adorais. Il faut croire aux miracles : un après-midi, elle m'annonça, tout excitée, qu'un appartement comme le sien, cinq pièces et avec un grand balcon, serait libre à la fin de l'année au rez-de-chaussée de son immeuble. L'école de Thomas serait à deux pas, les grands ne quitteraient pas leur lycée ni moi mon infirmière... Enfin, le miracle attendu ! Elle m'annonça aussi ce qu'elle n'avait pas encore osé me dire : dans quelques mois, elle partirait habiter la province, où je fus aussitôt invitée... Elle avait bien choisi son moment car, ce jour-là, dans l'euphorie de la bonne nouvelle, rien ne pouvait m'atteindre, je serais allée la voir au bout du monde !

La fin de l'année était encore loin mais je connaissais si bien l'appartement de Nadine que je pouvais déjà rêver... Nous mettrions un plan incliné à la porte-fenêtre et, dès le printemps, je pourrais profiter du balcon, des arbres, du soleil... Nous abattrions une cloison ici pour que je circule mieux, nous en ferions une autre là pour que chaque enfant ait la chambre dont il rêvait... Excités, les enfants dessinaient déjà les plans de leurs chambres. Même Paul parlait de se lancer dans la pose des papiers peints et la peinture...

Dès mon retour, j'avais repris la rééducation à domicile avec un jeune kiné débutant. Un jour de printemps, il me fit faire un mouvement trop difficile pour moi et... je dus refaire un séjour à l'hôpital avec une déchirure de ligament très douloureuse. Je me retrouvai donc encore une fois seule dans une grande chambre au rez-de-chaussée d'un petit hôpital de banlieue. Ça commençait à bien faire...

Le temps était chaud, après le travail du matin dans la piscine, je passais une heure au soleil dans la petite cour cimentée, au grand dam de l'infirmière qui me poursuivait avec un chapeau... On aurait dit maman ! L'après-midi, Marie venait souvent me retrouver, et, ensemble, nous regardions les matchs de tennis à la télé, c'était le mois de Roland-Garros, la grande époque de Borg, magnifique Borg, et nous frémissions à l'unisson devant ses passing-shots et ses coups croisés...

Un infirmier noir nonchalant et décontracté s'occupait de moi. Dans la journée, il venait souvent s'asseoir près de moi et nous « bavardions ». J'aimais bien rire avec lui. Ma chambre donnait sur la cour ensoleillée, mais, un matin en me levant, plus de soleil, un échafaudage obstruait à moitié ma fenêtre, on repeignait la façade. Dans la matinée, quelqu'un dehors ferma complètement mes volets, m'obligeant à allumer la lumière pour lire. Le soleil de mai brillait et moi je ronchonnais dans le noir, pas contente. Quand arriva l'infirmier, je le lui fis bien comprendre et... le voilà qui tombe à mes genoux, avec l'intention manifeste de m'embrasser... « On est bien non ? » Le malheureux ! Je le regardai, complètement affolée. C'était flatteur en somme, réconfortant en tout cas, mais, en riant avec lui, je n'avais vraiment pas voulu flirter, j'étais même à mille lieues d'y penser ! J'avais bien d'autres chats à fouetter... Complexée par mon physique comme je l'étais, incertaine de mes possibilités et de mes gestes comme je l'étais encore, sans réfléchir, je le repoussai violemment. Il se releva en me jetant un regard... noir et partit, terriblement vexé, me laissant le cœur battant, sous le coup d'une émotion hors de proportion avec cet épisode, banal somme toute pour une femme. Mais une femme je l'étais si peu... et les jours suivants, toujours distant, le pauvre ne me donna jamais l'occasion de lui dire que je n'avais pas eu peur de lui mais seulement de moi qui ne savais même plus flirter. Il me restait encore beaucoup de choses à réapprendre mais, ce jour-là, je n'étais pas encore prête pour cette merveilleuse occasion de retrouver les gestes de l'amour...

L'automne était venu, maussade et pluvieux, mais que m'importait, je préparais notre déménagement. Le nouvel appartement allait se libérer, quelques travaux et, vers Noël, nous pourrions emménager. Paul passa quelques week-ends à le retapisser, à en repeindre la cuisine, je ne me risquai pas à donner de conseil, on verrait bien le résultat, seul m'intéressait son aménagement... Désormais, la cuisine serait mon domaine, et advienne que pourra ! L'époux de

Marie, architecte, se chargea de faire fabriquer des éléments à ma hauteur sur lesquels nous installâmes enfin une plaque en vitrocéramique toute plate, Marie me racheta des casseroles (les miennes, malmenées par tant de mains, n'avaient plus de queues...), et il ne me resta plus qu'à faire mes preuves !

Je gardais Corinne mais je perdais la femme de ménage, non motorisée et qui habitait trop loin. Marie mit donc une annonce chez quelques commerçants, et, un jour, il se présenta une jeune femme de mon âge (à quelques jours près, même), qui accepta de travailler pour moi, trois heures tous les matins, me proposant d'emblée quelques sorties en sa compagnie. « Merci beaucoup, c'est très gentil... » Mais... je n'en étais pas encore à envisager les promenades, l'idée seule me terrifiait, chaque chose en son temps...

Tout fut bientôt en place pour que nous emménagions entre les fêtes. Ce premier Noël de mon retour, je le voulais tel qu'autrefois, chez mes parents avec tous les miens, dans la vieille maison familiale, humide et pleine de courants d'air. C'était notre premier voyage en famille depuis si longtemps, la voiture débordait de cadeaux... De temps en temps, je sentais une petite main douce se glisser dans mon cou, une joue contre ma joue, nous étions bien ce soir-là, tous ensemble, heureux, pleins d'espoir en ce nouvel avenir qui s'annonçait...

En arrivant, nous vîmes à travers la vitre le sapin illuminé briller dans le noir et je me demandai avec tristesse si maman avait eu le cœur de le faire depuis trois ans... Comme chaque année, papa l'avait coupé dans son petit bois où, toutes les fois que nous venions, nous allions, au rythme des saisons, cueillir les violettes, le muguet ou les fraises des bois... À l'automne, papa coupait son bois pour l'hiver et entassait les branchages à l'écart, nous attendant pour les brûler. « Pépère, on va au bois faire un feu ? », c'était le grand plaisir des enfants. Le bras replié devant le visage pour le protéger de la chaleur, ils tournaient autour du feu, y enfonçant des brindilles qu'ils regardaient brûler, fascinés. Ils étaient tellement excités qu'ils s'approchaient sans souci du danger et nous devions les surveiller de près pour pouvoir les empoigner vivement et les éloigner du brasier. Malgré cela, chaque fois, ils rentraient les sourcils et les cils roussis, les yeux rougis par la fumée...

Ce Noël fut doux pour nous tous malgré nos pieds gelés de citadins... Sous la table, les miens reposaient sur la brique chaude que maman gardait en permanence dans le four de la cuisinière à bois. Le matin de Noël, la campagne engourdie était ensevelie sous la neige, des fleurs de givre brillaient aux carreaux et, pendant aux branches des arbres, éblouissantes dans le soleil, étincelaient de longues stalactites transparentes. C'était merveilleux...

À l'instant de continuer, je veux m'arrêter et dire...

Ces pages ont jailli de moi, sans détour, sans fioritures, comme une rivière s'écoule. Elles y étaient depuis si longtemps, si longtemps que je croyais les avoir oubliées. Jamais je n'avais voulu les dire, continuant toujours et toujours sans regarder en arrière, me croyant intacte, forte, invincible d'avoir traversé tout cela. Atteinte dans mon corps, humiliée dans mon cœur bien des fois, et toujours relevant la tête, continuant seule, toujours seule mon chemin. Pourtant seule, je ne l'ai jamais été et j'aurais pu peut-être écrire un joli roman avec « happy end », continuer sur ces mots : « C'était merveilleux... », mais...

Non, ce ne fut pas merveilleux mais ces pages ne seront ni un réquisitoire ni un règlement de comptes, tout n'y sera pas dit.

Ce sera seulement MON histoire, une histoire où la solitude est toujours en filigrane, personnage muet d'une histoire souvent triste, parfois drôle, comme presque toutes les histoires...

Assise dans mon fauteuil au milieu du fouillis des caisses et des couvertures, aussi utile qu'une potiche, j'observais le va-et-vient des déménageurs : c'était enfin le grand jour... Glacée dans le courant d'air de la porte ouverte, mourant d'envie de mettre mon nez dans les cartons, je piaffais en les regardant malmener mes bibelots. Mieux valait aller passer la journée avec Nadine qui habitait encore pour un mois notre futur immeuble...

Comme un colis supplémentaire, portée par quatre bras musclés, je descendis pour la dernière fois mes quatre étages, sans regrets pour l'appartement encombré qui n'avait aujourd'hui plus grand-chose de commun avec le joli appartement vert où nous avons autrefois vécu si heureux et insouciant... Pleine d'impatience et d'espoir en l'avenir, je grimpai la côte vers mon nouveau chez-moi. Ce n'était pas loin, de déménagement en déménagement, nous restions depuis dix ans fidèles à ce coin de banlieue paisible dont je connaissais tout. Pour la première fois, nous habiterions une résidence en haut de la colline, cinglée par un vent glacial en ce matin de fin décembre. À l'écart du centre-ville, nous vivrions au milieu des arbres. De mon rez-de-chaussée, je verrais les enfants s'amuser sur l'aire de jeux et la pelouse devant ma fenêtre, je pourrais même apercevoir Thomas dans la cour de récréation de son école...

Avant de monter chez Nadine, Paul et moi fîmes le tour de l'appartement vide qui, ce soir, serait notre chez-nous. En le parcourant, j'hésitais encore à croire que, désormais, à travers les immenses baies vitrées, je verrais au loin vivre la ville, briller ses lumières, serpenter métro et voitures... Depuis trois ans que je vivais entre quatre murs, je ne savais plus ce qu'est l'horizon... La vue portait loin en cette saison triste et nue, mais je savais que, dès le printemps, les buissons de forsythias et les arbres du parc se couvriraient de fleurs éclatantes et isoleraient mon balcon dans la verdure. Pleine d'attente, je pris l'ascenseur jusqu'à l'appartement de Nadine. Je le connaissais bien, nous y étions souvent venues, après le tennis, siroter un verre de coca... Très dissemblables, Nadine et moi avons pourtant en commun le goût des objets rustiques et naturels, des poteries, des fleurs séchées... Moi la bricoleuse et elle l'artiste nous partagions surtout le même amour des tissus aux couleurs vives, vert, turquoise, rose framboise, couleurs des abat-jour et coussins qui tranchaient sur le blanc de ses murs, ce blanc qui me rebute encore maintenant (fantasme d'hôpital à la vie dure) et que ma maison ignore... Ses portes avaient pris le chemin de la cave comme elles allaient bientôt le faire chez moi ; il y en avait partout, rien que dans l'entrée j'en comptais six ! Je n'allais certainement pas passer mes journées à tourner la poignée, pousser la porte, avancer, faire demi-tour, repousser la porte, la refermer ou, encore mieux en sens contraire, ouvrir, reculer en tirant la porte, avancer, faire demi-tour, re-avancer, attraper la porte, reculer en la tirant, fermer..., suivant le principe bien connu de la béchamel !

L'après-midi se passa pour toutes les deux en projets d'aménagement. Originaires du Jura, Nadine et son mari y louaient depuis longtemps déjà, à l'année, une vieille maison forestière au confort rudimentaire où ils passaient les

longs week-ends et dont ils raffolaient. Mais ils voulaient vivre en permanence plus près de leur famille et venaient d'acheter, sur la route des vacances, une grande maison où je fus bien vite invitée, plus tard, quand je voyagerais... Le soir, nous dînâmes chez Nadine car, dans le capharnaüm de notre appartement, je n'aurais même pas pu faire du slalom : sous la direction aléatoire de Paul, meubles et cartons avaient été posés n'importe où par les déménageurs, et nous allions devoir camper un moment...

Heureusement, ma chère Marianne arrivait le lendemain pour tout mettre en place, ranger, organiser tout en fonction de moi et de mes possibilités pour que, dès que tout serait installé, je puisse, du haut de mon fauteuil, superviser la maison, et surtout mettre la main à la pâte... Pardon, Marianne, si je fus encore odieuse d'impatience, je savais bien que tu me pardonnerais tout... Mais, comment supporter d'être enfin chez moi et de ne rien pouvoir y faire, de devoir écrire pour faire comprendre ce qui semblait si évident à la bricoleuse invétérée que j'avais été et que je restais dans ma tête. Rien n'allait jamais assez vite pour moi qui avais autrefois toujours fini avant que les autres commencent...

Marianne fut infatigable, mais j'avais tellement attendu, imaginé cet instant que, brusquement, je ne voulais plus perdre une minute pour me débrouiller seule, mettre à l'épreuve mes maigres ressources, pester, pleurer, mais me retrouver seule, enfin seule chez moi, comme autrefois...

Ce mois de janvier fut glacial, l'huile figeait, comme moi, dans la cuisine mal chauffée... J'y redécouvrais péniblement les joies (et surtout les peines...) de la bonne cuisine que j'aimais faire et, plus facilement, de la pâtisserie pour les enfants. Tout était installé, rangé à ma hauteur, plaques chauffantes, four, ustensiles ; pour chacun, j'avais réfléchi à la meilleure place, celle à ma portée, celle qui me demanderait le moins d'effort, de force surtout. Presque tous les après-midi, pour leur goûter, un gâteau attendait les enfants, du chocolat chaud, du vrai, onctueux comme de la crème les réchauffait. J'aurais voulu faire tant pour eux et je pouvais si peu, mais ce n'était que le premier pas... Je reprenais peu à peu possession de quelques prérogatives dans la maison, des corvées surtout, à vrai dire, mais malgré les difficultés, la vaisselle cassée et ma fatigue, même si, comme toutes les mères, je n'avais pas toujours un merci, c'était bon de me sentir à nouveau utile, même si peu, je me sentais nulle (comme eussent dit mes garçons) depuis tellement longtemps...

Par ma fenêtre de cuisine, je voyais arriver les grands qui revenaient en bus du lycée. Thomas, lui, n'avait que le parc à traverser, du salon, je le voyais jouer dans la cour de son école aux récréations. Le midi, il rentrait déjeuner avec moi, jambon-nouilles, bifteck haché-purée, tout ce qu'il aimait, ce n'était pas compliqué mais ô combien meilleur que le meilleur des menus diététiques de la cantine... Nous partagions les tâches, je cuisinai, petit bout d'chou, il mettait la table, faisait le service, débarrassait, tout ce que je ne pouvais faire, nous nous débrouillions, je n'avais pas à gronder, nous nous entendions bien, seuls tous les

deux. Nous nous comprenions si bien que je pouvais l'aider à faire ses devoirs, lui faire faire des dictées, j'aimais ces moments tranquilles... Avec ses frères, mes rapports étaient moins simples, j'aurais aimé les cajoler, les gâter comme des enfants, mais je retrouvais sans transition deux adolescents indépendants ; depuis trois ans ces jeunes messieurs avaient leur clé, leurs horaires sans contraintes, s'habillaient à leurs goûts, ils avaient maintenant chacun leur chambre où ils s'enfermaient pour faire leurs devoirs, pour écouter des disques. J'acceptais mal de devoir frapper avant d'entrer sous peine d'être accueillie par un sourire contraint...

Si Vincent, calme et raisonnable, vivait sans bruit sa vie d'enfant tranquille, Olivier, lui, avait oublié ses douleurs baladeuses, sa maman était là, avec qui il avait repris sa petite guerre froide... Il m'en voulait maintenant de ma longue absence qu'il avait dû ressentir comme un abandon. Il sollicitait sans cesse mon attention, tout en refusant mes offres d'approche comme mon autorité, me laissant souvent désarmée et impuissante devant ses rebuffades et ses caprices. Il avait découvert un nouveau sujet d'inquiétude, ou de reproche, devant mon incapacité à tenir ses vêtements en état impeccable. Le nez froncé, l'œil vigilant, il les inspectait sous toutes les coutures, rien n'échappait à ses yeux noirs, ni une maille filée à une chaussette ni un petit fil dépassant d'une couture, puis, la mine courroucée, il me mettait « la preuve » sous le nez : « Tu as vu ça, maman, dis, t'as vu ? » Je voyais, et je ne pouvais pas réparer bien sûr, et sans doute souffrait-il que je ne puisse le faire comme les autres mamans. Je lui promettais : « Mémère le fera... » Pauvre mémère qui, à chaque visite passait des heures à raccommoder les chaussettes, à mettre des pièces aux jeans, puis des pièces aux pièces... Ah, ces jeans effrangés qu'il ne fallait surtout pas jeter ! Quelle idée d'avoir eu trois garçons, quand je préparais le soir la lessive du lendemain et qu'il fallait vider toutes les poches, et il y en a quelques-unes à un jean, je devenais folle en y trouvant par poignées des papiers de bonbons, de chewing-gums, des tickets de bus, des trombones, bâtons de sucettes, et que sais-je encore ?, qui, oubliés, bouchaient la vidange de la machine à laver mais que jamais ils n'auraient pensé à jeter à la poubelle... Pendant des heures, les épaisses chaussettes de tennis et les jeans, raides comme de la toile à sac, dégoulaient dans la baignoire, la rendant pratiquement inutilisable. Heureusement, l'appartement possédait aussi une douche ! Comme la salle de bains me sembla vide, quel bien-être j'éprouvai le jour où un sèche-linge fit son entrée à la maison...

Le soir, à l'heure du dîner, chacun mettait le couvert à tour de rôle. Ça rechignait toujours un peu (« C'était déjà moi hier... »), mais il n'y avait pas d'échappatoire possible... Alors, dès que j'annonçais que le dîner était prêt, ils se « vengeaient » en disparaissant, qui aux toilettes, qui dans sa chambre, trouvant mille choses à faire qui, elles, ne souffraient aucun délai... Paul me laissait le mauvais rôle et, comme il ne disait rien, les enfants se sentaient tacitement excusés... Alors, minoritaire, toujours, en face de ces quatre hommes, je restais seule à m'énerver devant le dîner qui refroidissait... J'essayais bien parfois de

leur rendre quelques bonnes habitudes, de les « rééduquer », j'aurais peut-être dû gronder, punir, mais on n'était pas au goulag, gronder, punir, ce n'est certes pas ce qu'ils attendaient de moi... J'épuisais mes forces plus vite qu'eux à ce jeu... Je me sentais tellement coupable des mille contraintes qui compliquaient déjà leurs vies d'enfant, pourquoi ne pas oublier ce qui n'était pas vraiment important, après tout, même s'ils n'étaient pas parfaits, je les trouvais quand même formidables mes garçons...

À l'affût de tout ce qui pouvait simplifier notre vie quotidienne, j'écumais les catalogues de VPC... Chacun avait maintenant sa couette qu'il tirait (en principe...) avant de partir à l'école. La femme de ménage n'avait pas de temps à perdre entre les lessives à étendre, à repasser, les immenses vitres à nettoyer, le ménage et l'épluchage des légumes... Grâce à mon bon vieux système D, je me débrouillai vite à la cuisine, quelle que soit la difficulté, j'aimais autant la nettoyer qu'y cuisiner, mais l'épluchage, ah non merci ! je renonçai vite, les petits trucs pratiques achetés avec Aline, éventuellement valables pour éplucher une pomme de terre, se révélant inopérants pour éplucher des frites pour cinq... J'essayais de tout prévoir dans l'emploi du temps de la femme de ménage, mais, le soir, il restait souvent un oignon à éplucher, une boîte à ouvrir, une course de dernière minute à faire comme dans tous les foyers, difficile de tout prévoir à l'avance, et il fallait établir des tours de corvée qui donnaient lieu à des discussions sans fin... comme dans tous les foyers. Leurs chambres étaient au bout d'un couloir, que je mettais dix minutes à parcourir, aussi, pour les appeler, j'utilisais une petite sonnette qu'ils ont dû maudire bien souvent...

Je faisais ce que je pouvais, et c'était encore si peu... Pourtant, quel bonheur de me sentir utile à quelque chose, surtout quand je me sortais seule de quelque difficulté. Mais à quel prix souvent ! Que de maladresses, de verres renversés, cassés, de saladiers (pleins) trop lourds qui m'échappaient, de bouteilles que ma trop petite main ne pouvait saisir solidement et qui se renversaient, et quelle joie quand c'était de l'huile ! Que d'incidents, drôles parfois, comme ce jour où je me retrouvai les fesses baignant dans le jaune de l'œuf que j'avais posé derrière moi dans le fauteuil... et oublié. Que de chutes, mauvaises parfois, surtout quand je serai motorisée, électronisée même, et que le fauteuil ira plus vite que mes réflexes... Que de douloureuses brûlures, des petites, des grosses, à la cuisse, au bras, à la main... Un vrai patchwork ! Mais comment rester sans bouger, comment ne rien faire devant tout ce qui me sollicitait ? Il fallait bien prendre des risques...

C'est vrai, la prudence ne fut jamais ma principale qualité, si tant est que j'en aie d'autres, mais ces incidents n'étaient pas toujours de ma faute... Absorbée par mes casseroles, je n'entendais, ne voyais personne s'approcher, mais sans doute sentais-je une présence, je tournais la tête et quelqu'un était debout, immobile à côté de moi, attendant avec appréhension que je tourne la tête (il savait bien que je sursauterais...), hop ! je sautais en l'air et, tout étant à hauteur de mon buste, le bras qui remuait la sauce se retrouvait en travers du jet de vapeur qui s'échappait de la casserole, ou ma main sur la plaque brûlante... Si on

me touchait, c'était encore pire... Je sursautai un nombre de fois incalculable... Pas toujours en me brûlant, Dieu merci, mais, chaque fois, je me sentais aussi bête et humiliée, vexée devant leur air interdit ou, pire, devant leur rire spontané, alors que moi j'avais le cœur chaviré...

Personne ne pouvait le comprendre, et, moins que personne, les enfants... Je ne voulais pas entraver leur vie avec toutes les contraintes de mes handicaps, trop heureuse de voir intacte leur joie de vivre, leur spontanéité, trop heureuse qu'ils m'amènent leurs copains comme avant... J'avais craint leur gêne d'avoir à présenter cette maman un peu différente des autres, mais, tout de suite, les copains de Thomas envahirent la maison...

Thomas avait été très gâté par toute la famille en mon absence, c'était le petit... Il avait été un adorable bébé et était devenu un gentil petit garçon, heureux depuis le retour de sa maman de retrouver son insouciance d'enfant. Copains d'école ou copains d'escalier, souvent les mêmes d'ailleurs, il les invitait tous généreusement... À peine rentré de l'école, déjà il filait ouvrir la porte à Luc, Romain, Béatrice ou Carole... Que de cavalcades entre la cour et l'appartement, que de portes claquées ! Tant pis pour les voisins, c'était sans doute le seul endroit où personne ne leur disait de faire moins de bruit...

Deux mois après notre emménagement, il lança des invitations pour son goûter d'anniversaire, espérant ainsi avoir de nombreux cadeaux à déballer... Bon, pas de panique, il me suffisait de bien m'organiser sans penser au désordre. Je n'allais pas rater cette occasion de lui faire plaisir pour un si petit détail... Cette année, je choisirais même son cadeau... Marie m'avait décidée pour l'occasion à sortir de ma tanière pour aller voir les jouets. J'avais quitté les enfants à l'ère des Lego, Thomas ne parlait plus maintenant que de robots, de « Big Jim » qui me laissaient perplexe. Il avait déjà tant de jouets... Que faire ? J'eus alors une idée, simple mais merveilleuse sans doute puisque ce gourmand impénitent se souvient encore aujourd'hui de son ravissement, quand, en ouvrant l'énorme paquet qui l'intriguait, il découvrit un mélange de carambars, rouleaux de réglisse, malabars, sucettes et autres bonbons pleins de couleurs (et de colorants, mais bah...), qu'il s'empressa de soustraire à la convoitise de tous ses copains intéressés...

Les mercredis et les week-ends, c'était le défilé des copains des deux grands. Ils venaient de plus loin, souvent en mob – Vincent et Olivier en parlaient aussi... –, quelques-uns chevelus, pas très propres à ce qu'il me semblait, blouson de cuir râpé, toutes choses qui me dérangaient autrefois et que j'appris à tolérer... Mes fils n'ayant bientôt plus rien à leur envier, je sus d'expérience que l'habit ne fait pas le moine... Vincent, le tranquille Vincent, adopta bientôt un antique pardessus de son père, qu'il portait sur un jean effrangé, chèche blanc sale enroulé trois fois autour du cou, santiags aux pieds. Sans oublier la longue frange jusqu'au bout du nez, à travers laquelle il essayait de deviner le monde... Curieusement, malgré ses quelques... imperfections, Olivier, le rebelle, demeura toujours très conformiste dans son habillement... Puis, cachées derrière leurs longs cheveux, les copines firent leur entrée à la maison, toutes minces dans leur chemise de grand-père et leur jean moulant... Tous et toutes passaient me dire

bonjour, me dire quelques mots même, avant de suivre Vincent ou Olivier dans leur repaire, j'essayais d'être toujours disponible et accueillante à toute cette jeunesse, je ne voulais surtout pas les intimider. Pour eux, je n'étais rien d'autre que la mère de leurs copains, et jamais ces adolescents, ces enfants n'eurent la gêne de beaucoup d'adultes, ces regards fuyants qui ne veulent pas me voir et qui me donnent envie de trépigner...

Le midi, à la dernière minute, j'ajoutais souvent quelques œufs dans la poêle, le menu n'était pas toujours très élaboré... Dans cette drôle de maison où les enfants travaillaient, les copains semblaient ravis de mettre la main à la pâte, et j'aime à penser que mes enfants eurent l'adolescence de tous les enfants, un peu différente sans doute, mais pleine de bons moments...

Nous avons découvert le ski quelques années auparavant dans une jolie petite station des Alpes où, tout le monde ayant vite pris goût aux vacances d'hiver, nous retournâmes ensuite chaque année. Cette année de mon retour, Paul parlait d'y aller avec les enfants pour les vacances scolaires. Nadine m'invitant depuis longtemps dans la vieille maison au milieu des bois qu'elle louait toujours dans le Jura, je profiterais enfin de son invitation puisque c'était sur la route de mes hommes, comme je les appelle (ou mes bonshommes, selon mon humeur...), qui pourraient m'y déposer en partant au ski...

Par un matin sec et ensoleillé, après quelques détours improvisés sur les petites routes tranquilles du Jura, nous découvrîmes enfin « Les Combes », une vieille maison aux épais murs de pierres jaunes mal dégrossies, troués de quelques étroites fenêtres et d'une vieille porte en bois vermoulu, perdue au bout d'un sentier à peine défriché... Quelle surprise ! Je savais que, dans cette ancienne maison forestière, le confort serait très rudimentaire mais Nadine et ses enfants en parlaient avec un enthousiasme si communicatif... Ma vieille maison familiale ressemblait à un château en comparaison, mais, de la cheminée, s'élevait un mince ruban blanc sur un ciel tout bleu, comme une invite à entrer et à oublier le froid humide qui tombait des arbres, et, dans ce décor rustique, j'allais passer une semaine merveilleuse...

Des silhouettes à bonnets (hommes ?, femmes ?), engoncées dans de bons vieux gros pulls tricotés maison jaillirent de la maison dès que la voiture tourna dans le chemin à peine visible de la route. Nadine et ses enfants, ceux de sa sœur, une de ses amies..., tout le monde était chez lui aux Combes ! Tous se mirent en riant à pousser mon fauteuil qui cahotait dans les ornières gelées et, vite, j'entrai cahoter sur les grandes dalles de pierre rugueuses et inégales, si mal jointes que, toute la semaine, il fallut six bras pour le moindre de mes déplacements... Les bois cernaient la maison de si près que le jour entrait mal par les toutes petites fenêtres, la maison était sombre mais le feu à l'âtre qui brûlait dans la cuisine répandait une sympathique odeur de bois sec. Dans la grande pièce du fond, un antique radiateur à gaz jetait ses derniers feux.

Tout était vieux aux Combes, tout avait gardé la saveur de sa rusticité d'origine (à condition d'en aimer la saveur...), les murs blanchis à la chaux, la grande table de bois brut, les bancs raides, les quelques vieux meubles un peu bancals, le buffet empli de vaisselle dépareillée. Pourtant, partout dans les coins, sur les meubles, d'antiques outils en bois, des bouteilles colorées, des bouquets de fleurs séchées un peu poussiéreux qui évoquaient la main chaleureuse de Nadine donnaient aux deux pièces un air de chez-soi accueillant. Il ne faisait pas très chaud, mais l'odeur du chocolat brûlant qui fumait dans les grands bols de faïence requinqua les citadins qui frissonnaient. Nadine étala sa confiture de myrtilles maison sur d'épaisses tranches de gros pain comme je n'en avais plus mangé depuis mon enfance, tout le monde s'attabla en se bousculant, et je sentis que j'allais me plaire ici...

Revigorés, mes hommes poursuivirent leur route vers la neige, ici on

l'attendait encore, et je m'installai pour huit jours dans la douceur d'une vie rustique et lente, pleine de convivialité, je retrouvai mon enfance. Je dormais seule en bas, dans le décor poussiéreux de la salle, essayant d'oublier les araignées ou les souris qui devaient courir autour de moi, dans un vieux lit à barreaux blancs qui avait connu des jours meilleurs... Première réveillée toujours, j'attendais en lisant que Nadine descende, enveloppée frileusement dans un de ses immenses châles à franges (on ne chauffait pas la nuit), et, quand l'odeur du café me titillait les narines, Nadine me levait et nous nous réchauffions autour du premier café du matin et des tartines. Toute la matinée, les bols, la miche de pain et les confitures restés sur la table disparaissaient au rythme des levers successifs des invités. Puis, engoncés dans son gros pull, chacun faisait ce qu'il avait envie de faire, c'est-à-dire trois fois rien...

Les garçons et leur père ramassaient alentour des branches qu'ils entassaient en un tas odorant au coin de la cheminée de pierres noircies. Toute la journée, la soupe du soir mijotait au-dessus du feu dans une cocotte de fonte noire suspendue à la crémaillère et, entre l'odeur de la soupe et celle du café, tout l'après-midi les filles, les femmes lisaient, tissaient, tricotaient, riaient, bavardaient, m'entouraient, et moi je me laissais vivre... En fin de matinée, nous descendions parfois en voiture au village faire quelques courses, acheter à la coopérative d'énormes roues de gruyère et du gros pain comme on n'en trouve pas en ville, sur lesquelles tout le monde se jetait au retour. Nous mangions toujours d'ailleurs...

Parfois le soir, Arlette, l'amie de Nadine, se lançait dans la confection des crêpes... C'était un spectacle de la voir jongler à toute vitesse avec ses deux poêles ! Arlette vivait un difficile divorce qui, plutôt que de l'abattre, semblait décupler sa vitalité. Je ne la connaissais pas auparavant, et je me demandais bien comment elle était quand elle était en temps « normal » ! Adorable certainement, mais, débordante d'une énergie qui partait dans toutes les directions à la fois, elle m'épuisait (et pas que moi !)... Elle me parlait, intarissable, remplissant mon bloc de sa grosse écriture ronde, d'un trait de crayon elle signait d'une petite fleur puis s'envolait, tourbillonnante, vers autre chose, nous laissant tous loin derrière elle, amusés et... fatigués.

Les premiers jours, le temps frisquet mais sec et ensoleillé me permit quelques petites balades sur la route déserte qui serpentait dans les bois mais, en milieu de semaine, le ciel bas annonça enfin la neige, et, la nuit suivante, de gros flocons tombèrent si dru qu'au matin, ensevelie sous l'épaisse couche de neige qui recouvrait la clairière, la maison semblait coupée du monde. Au réveil, blottie sous mes couvertures, la vue de l'appui de la fenêtre enneigé me fit frissonner, mais la neige annonça le branle-bas général, pas de grasse matinée, dès huit heures, le déjeuner avalé, petits et grands filèrent avec enthousiasme s'équiper pour aller faire du ski de fond à quelques kilomètres. Georges partit au village chercher les parents de Nadine, que j'avais rencontrés toute la semaine quand nous descendions au village ou qu'ils montaient partager notre soupe. Son père arriva en knickers et grosses chaussettes, ravi de suivre la jeune troupe pendant

que sa femme me tiendrait compagnie... Parents d'une nombreuse famille, ils m'avaient vite adoptée et, avec la maman de Nadine, je passai la matinée à évoquer un peu mes difficultés, mes problèmes, j'étais réticente à parler de moi, mais je sus qu'elle avait deviné bien des choses lorsqu'elle me dit cette phrase qui, longtemps, résonna dans ma tête : « Il faut beaucoup d'amour autour de soi... » Je n'osai pas lui répondre, cela m'eût entraînée dans des confidences que je n'étais pas prête à faire : « Oui madame mais, quand il n'y en a plus, comment fait-on ? »

Car si j'avais retrouvé mes enfants, quelques occupations, l'appartement que j'espérais depuis longtemps, je n'étais pas heureuse, tant de choses manquaient à ma vie... Bien sûr, tous les problèmes physiques que je traînais avec moi auraient pu déprimer n'importe qui, mais j'avais décidé de faire avec, de ne pas perdre mon temps avec des si mais de regarder devant moi, toujours, et vivre au mieux de mes possibilités, à chaque jour suffit sa peine... Seulement, ce n'était pas facile de suivre ce chemin seule sans me laisser abattre par tous les problèmes pratiques insurmontables rencontrés journallement, sans me laisser déprimer par la solitude de la surdité, par le manque d'affection, de soutien... Et pourtant, malgré déjà toutes mes désillusions, j'espérais... Même quand l'évidence s'imposait à moi, je ne voulais pas accepter que le mot « ensemble » ne signifiât plus rien chez nous, qu'il y ait d'un côté moi et les enfants, de l'autre eux et leur père, mais que, jamais, nous ne soyons cinq...

J'étais rentrée chez moi... Finie l'ambiance chaleureuse des vacances, ici les tristes journées d'hiver, sombres et froides, glaçaient ma solitude. Derrière les grandes baies vitrées, les arbres ployaient sous un vent violent, des bourrasques de pluie giflaient les vitres. Le parc désert et nu me donnait le cafard, j'étais gelée, je n'avais envie de rien faire, je tournais en rond, je m'ennuyais...

Je ne savais plus m'occuper à rien, vivre entre parenthèses comme je l'avais fait deux ans à l'hôpital, la maison me sollicitait de mille travaux que, seule, je ne pouvais accomplir... Et, passées les grandes espérances du retour, la fébrilité des premiers essais culinaires et ménagers, j'avais vite épuisé mes possibilités et les journées se suivaient, toutes, aussi semblables et vides. Je ne vivais que quelques heures par jour, le reste du temps, j'attendais... J'attendais le retour des enfants, j'attendais le passage de l'infirmière, j'attendais l'arrivée de la femme de ménage, j'attendais le kiné, toujours en retard, j'attendais la visite d'une amie... J'attendais...

Les enfants venaient m'embrasser le matin dans mon lit, avant de filer en courant vers l'école ou le bus, et, quand Paul me levait avant de partir travailler, je trouvais la maison vide, seule dans ma cuisine, je buvais mélancoliquement mon café en songeant à nos bruyants déjeuners d'autrefois. Malgré la bousculade du lever, la pression des horaires, le petit-déjeuner pris en commun nous donnait l'élan pour commencer la journée... Qui m'en donnerait, à moi, aujourd'hui pour faire la vaisselle d'hier soir que les enfants avaient entassée pêle-mêle dans l'évier et qui baignait dans l'eau grasse ? La femme de ménage arriverait après avoir conduit ses enfants à l'école, j'aurais pu bien sûr la lui laisser faire mais elle me ferait encore des réflexions sur la façon dont mes enfants (sous-entendu, mal élevés) empilaient les assiettes sans les nettoyer et, comme je ne voulais pas entamer de polémique (avec risque de m'énerver) je préférais la faire moi-même...

Elle avait sa clé, tout le monde avait sa clé maintenant chez moi, me faisant chaque fois sursauter en entrant trop vite. Corinne arrivait deux fois par jour à des heures très fantaisistes : je pouvais être habillée neuf heures comme à treize et déjà déshabillée à seize pour la nuit... Que m'importait ! Je m'ennuyais tellement que, quelle que soit l'heure, sa fantaisie était toujours bienvenue pour chasser les idées noires. Elle continuait à me distraire du récit de ses aventures amoureuses, familiales ou autres, trouvant même le courage, après son travail, d'aller danser le soir ou... d'aller apprendre l'accordéon ! Elle préférait écrire, trop impatiente pour répéter ce que je n'avais pas compris... En général, nous conversions aux toilettes ! Moi, en position stratégique sur le W.-C., elle, assise en face, dans mon fauteuil, écrivant frénétiquement pour ne pas perdre trop de temps... Pour moi qui avais oublié tout cela, elle me parlait d'un autre monde ! Nos bons rapports, pourtant, se dégradèrent plus tard, on se lasse de la fantaisie quand, au fil des ans, elle devient laisser-aller...

Le midi, Thomas rentrait déjeuner avec moi. Souvent, un de ses frères, ou les deux à la suite (ils n'avaient ni les mêmes horaires ni beaucoup de temps),

arrivait sans prévenir à n'importe quelle heure, pour dix minutes, et il fallait recommencer à cuisiner à la fortune du pot, souvent des œufs au plat dont Olivier ne se lassa jamais et dont l'odeur de friture à deux heures de l'après-midi, après mon café, me levait le cœur... Ils repartaient aussi vite pour attraper un bus, rare à cette heure-là, me laissant découragée devant le désordre de la cuisine. Mais je savais que, même si peu de temps, ils avaient été heureux de rentrer et de trouver quelqu'un pour les accueillir, alors je recommençais la vaisselle, puis, désœuvrée, je retournais au salon feuilleter quelques revues, passer comme je pouvais l'après-midi... Parfois, pour « faire » quelque chose, ne pas devenir folle, dès quatre heures je préparais déjà le dîner, puis, de nouveau, j'attendais le soir, les enfants, Paul... Il me semble aujourd'hui que ma vie ne fut qu'attente, une interminable attente.

Je l'avais voulu ce retour chez moi, j'en avais tant rêvé, mais la réalité me sautait maintenant au visage... Je n'étais plus ni assez forte ni assez adroite pour assumer grand-chose dans la maison, cela m'était dur de l'admettre, dur d'avoir besoin des autres et d'accepter leur présence, leur travail, sans impatience, sans critiques... Moi si douée pour les travaux manuels, le bricolage, je n'étais pas faite pour me faire aider, j'aurais fait tout tellement plus vite, tellement mieux moi-même... Même « incapable », je restais trop indépendante de caractère pour accepter longtemps avec plaisir l'irruption brutale et les horaires farfelus de Corinne, pour accepter sans répondre les réflexions de la femme de ménage, et, surtout, de n'avoir plus mon autonomie d'autrefois pour rien. Pourtant, sans aide, j'étais impuissante, je le savais, mais, au fil des jours, je le supportais de moins en moins...

Ma vie m'avait échappé, je n'existais plus que grâce aux autres, je ne savais plus où était ma place, sauf mes enfants, personne n'avait besoin de moi, Paul moins que tout autre, et je me sentais de trop, laide, inutile, je culpabilisais. Trop de problèmes m'assaillaient à la fois, physiques, matériels, affectifs, qui m'étouffaient, et que je ne pouvais confier à personne. Comment avouer à quelqu'un que mon retour chez moi ne m'avait rien apporté de ce que j'espérais, comment, moi, l'accepter ?

Marie avait une clé, comme tout le monde, elle passait souvent au retour de ses courses me dire bonjour. De voyage, de vacances, toujours elle rentrait avec un petit cadeau, et, un heureux matin, elle me tendit un petit bouquin qui allait changer ma vie... « Regarde ce que je t'ai rapporté d'Allemagne... Lis-le, et si ça t'intéresse on essaiera ensemble... » Curieuse, je me plongeai aussitôt dans *Exquisite Puppen* et ses photos de poupées dans leurs falbalas de dentelles, vite accrochée par les croquis montrant « Comment fabriquer soi-même une poupée ? » Bientôt, fébrile comme un enfant devant un livre d'images, je tournais les pages avec avidité. La vue des poupées aux ravissants minois, de leurs robes froufroutantes, des jupons, des pantalons à volants de dentelle, des petits chapeaux garnis de rubans et de fleurs, des ombrelles, des minuscules sacs

réveillait en moi, pour la première fois depuis longtemps, des plaisirs, des sensations, des désirs oubliés. Bonne couturière aussi, j'avais autrefois habillé mes petits garçons, les pantalons avec poches et braguettes n'avaient plus de secrets pour moi, mais, si j'avais été comblée d'avoir trois garçons, le bonheur de froisser fanfreluches et dentelles m'avait un peu manqué... Les dessins, l'harmonie des couleurs, la matière des tissus me parlaient, je les touchais, je les caressais, et aussitôt dans mon imagination naissaient formes, mouvements et volumes... Mais allez donc faire travailler votre imagination pour vêtir un garçon ? À part les pantalons... Mais, fabriquer une poupée, la voir naître peu à peu, modeler son visage, dessiner ses traits, l'habiller, la regarder grandir en quelque sorte... Mon esprit s'envolait, je me voyais déjà, dans un fouillis coloré de dentelles, de rubans et de tissus, aligner robes et jupons à volants. Depuis toujours j'aimais créer des choses, j'aimais le contact physique avec la matière et, comme je n'étais pas maladroite, j'avais souvent éprouvé la satisfaction du bon ouvrier à contempler l'œuvre sortie de mes mains. La vie avait voulu me frustrer de ma part de rêve mais je n'allais pas la laisser faire...

« Marie c'est ça que je veux faire, c'est ce que je vais faire... » Avec un sourire un peu réticent, Marie tourna quelques pages pour me montrer les photos des différentes étapes à suivre. « Tu sais, c'est difficile... » Un mot qui, autrefois, m'aurait plutôt aiguillonné... Cette fois, en regardant mieux, ça ne me parut effectivement pas évident mais, avant de m'avouer vaincue, j'allais d'abord essayer... Et seule, car pas question de soumettre mon bon vieux système D à l'œil embarrassé ou énervé de quiconque, on voudrait m'aider et ce n'est pas ce que je voulais. Ce serait seule ou rien...

Ça s'avéra un peu plus compliqué que la béchamel ! Un premier détail m'arrêta dès la première page... Modeler un visage, des pieds, des mains, je ne l'avais jamais fait, mais qu'à cela ne tienne, j'apprendrais, j'apprendrais bien aussi à les poncer, à les peindre, pourquoi pas ? Mais, tenir le visage pendant que je modelais, ponçais, peignais, ça ne devait pas « s'apprendre » mais « se faire » et c'était une autre paire de manches ! Une fois le visage terminé, il fallait encore le vernir, y poser des cheveux, le fixer sur un corps. À condition de réussir à le faire ce corps, c'est-à-dire en couper, suivant un patron, les différents morceaux dans du tissu, les assembler, les bourrer de kapok, puis coudre sur le tronc les jambes, les bras, après y avoir fixé pieds et mains (modelés, poncés, peints et vernis au préalable évidemment...). Ensuite seulement viendraient jupons, froufrous et dentelles... Donc, sans échappatoire possible, je devrais ressortir ma machine à coudre, reprendre ces ciseaux, ces aiguilles, ce fil que je croyais ne plus jamais toucher. Je tremblais d'excitation à cette idée mais...

Mais tout ça, ce n'était qu'un beau rêve, comment enfilerais-je seulement l'aiguille ? Pas question de me faire aider, pas question d'exhiber devant quelqu'un mes tâtonnements et ma maladresse. C'était tellement frustrant, rageant ce décalage entre ma tête, mes idées qui filaient droit devant moi, et mes gestes toujours à la traîne. Mais, ce qui eût pu me décourager, au contraire, devenait un défi que je devais gagner, à n'importe quel prix. Seule maman aurait

toujours l'heureux privilège d'assister à mes colères, seule elle eut le droit de supporter sans mot dire la fureur de mes premiers essais... Et chaque fois, elle souffrit encore plus que moi...

Elle posa ma machine à coudre sur la table et, fuyant ma vindicte, nous laissa en tête-à-tête. Maintenant à nous deux... En retrouvant cette forme grise si familière, hérissée de ses petits embouts métalliques, en regardant rouler les bobines et les canettes, je ressentis tout à coup, la même excitation, le même plaisir qu'autrefois en donnant le premier coup de ciseaux. Plaisir de commencer, hâte de finir...

Hâte de finir ! Il me fallut une heure pour la « maîtriser », c'est-à-dire une heure pour seulement la mettre en route, coincer la bobine qui tourne, saisir le fil, le passer entre tous les crochets, enfiler l'aiguille, mettre la canette..., une heure et quelques larmes, une heure et quelques grincements de dents, mais seule, mot magique pour moi... La première étape franchie, le reste ne fut que détails... et système D... et crises de rage... De son côté, Marie s'était mise à l'ouvrage, elle m'avait acheté le matériel, pas grand-chose : terre à modeler, boules en polystyrène, pour le reste, je le trouverais dans mes tiroirs..., et bientôt nous échangeâmes idées, expériences, bonnes ou mauvaises... Je fis des progrès. Dans la chambre, j'installai un petit coin-atelier où je passai dorénavant des heures à modeler visages, mains et chaussures ou à m'énerver sur de vieux restes de tissus, velours des pantalons, coton écossais des chemises, conservés dans la boîte à couture que je n'ouvrais plus guère. Je découpai même mes vieilles robes... Peu m'importait : enfin, j'avais un but ! Et qui allait m'entraîner un peu plus loin vers la « reconquête »... Car, bien avant que ma technique soit au point, ma boîte à couture fut vide. Si je voulais créer les jolies choses dont je rêvais, il me fallait refaire provision de tissus, dentelles, fil, boutons, et autres colifichets bien féminins. Cela, Marie ne pouvait le faire pour moi, j'étais coincée, je devrais bien sortir un jour, car rien n'avait plus d'importance pour moi que d'assouvir ma nouvelle passion...

Ma garde-robe s'était réduite de jour en jour. Depuis des mois je n'achetais rien, et, maintenant que je taillais allègrement dans les robes que je ne mettais plus, mes placards se vidaient. La mode ?, je ne m'en souciais guère, je devais faire face à tellement de choses que j'oubliais facilement les petits détails qui font parfois la saveur de la vie. Je préférais même les oublier...

Les rares glaces de l'appartement, trop hautes pour moi, me laissaient ignorer que j'étais mal fagotée, mal coiffée, mal soignée même. Peut-être pas tout à fait car toujours me restèrent quelques réflexes d'amour-propre suffisants pour sauvegarder les apparences, mais je me trouvais laide et nulle, avec l'impression d'avoir démérité quelque part et que je ne « valais plus le coup » de porter de jolies choses, de me maquiller, de me parfumer... Je n'aimais plus ce corps qui m'avait lâchée, ce visage qui ne me ressemblait plus... Et personne ne me donnait envie de les aimer... J'aurais voulu vivre dans un cocon, ignorée, ignorante du monde, et, en même temps, tout sollicitait ma curiosité, mon envie : les magazines, la télé, la pub qui s'infiltrait partout, les enfants qui m'initiaient

aux nouveautés... Je ne pouvais pas y échapper, mais j'appréhendais ce nouveau pas en avant, ce retour dans un monde que je savais sans indulgence. Je n'avais encore franchi ma porte que pour des voyages chez mes parents, chez des amis, j'avais croisé dans le couloir quelques voisins au regard aveugle, et je redoutais ces regards qui se dérobent, ces non-regards humiliants où il me semblait lire ce que je ne voulais pas lire dans les miroirs... Mais, paradoxalement, ce fut ce qui me rendit un peu d'assurance.

Marie, qui me connaissait bien, savait comment me donner envie de remettre le nez dehors, elle me montrait ses achats de fringues, m'apportait un lot de pulls prêtés par une commerçante amie pour que je choisisse, de jolies chaussures, et, un matin, me laissant tenter, je replongeai avec elle dans le paradis du joli centre commercial qui avait vu mes derniers pas... Plongeai c'est le mot... Tête baissée, toutes mes pensées fermées à ce qui se passait autour de moi, je traversai le hall de mon immeuble pour, vite, me cacher à l'abri dans la voiture de Marie, loin des regards.

Je retrouvai avec nostalgie le parcours familial... Rien n'avait beaucoup changé si ce n'est moi... Marie avait choisi une heure creuse, le parking nous appartenait. Seule, Marie se démena avec le fauteuil entre les deux portes d'entrée du magasin, les rares clients préférant nous aider en nous ignorant...

Tout émue d'abord de retrouver si semblable la galerie et l'atmosphère de luxe feutré de ses boutiques de mode, dans l'odeur capiteuse du rayon parfumerie d'un grand magasin, un de mes endroits favoris, je me laissai bientôt prendre à la fièvre de ces retrouvailles avec les crèmes de beauté, les parfums, les robes, les jolies chaussures, avec la féminité... Marie, de son pas décidé, slaloma entre les rayons encombrés, poussant les cartons, les portants qui nous gênaient, décrochant les robes, dépliant les pulls, faisant virevolter devant moi tout ce que j'aimais... Sur mes genoux, l'Alphabet nous accompagnait, elle me comprenait aussi vite que couraient mes doigts, à l'endroit, à l'envers, et nous riions en voyant les gens s'arrêter et nous regarder, indécis à se prononcer : folles ou originales ? Je fis comme si je ne voyais ni ces regards qui se faisaient absents quand, malencontreusement, ils croisaient le mien, ni le recul précipité des gens que mon fauteuil heurtait par mégarde... J'essayai bien d'ignorer cette jeune femme grondant, en l'éloignant précipitamment (comme si j'étais contagieuse ?), son petit garçon fort intéressé par la roue de mon fauteuil... Pauvre enfant qui doit, aujourd'hui, avoir peur des personnes en fauteuil roulant... Sans doute prenais-je pour mépris ce qui n'était que bêtise, mais cela m'atteignait chaque fois de plein fouet... Lorsque je sortis souvent pour mes achats de tissus et colifichets, lasse et rageuse de devoir ignorer ces visages absents sans rien pouvoir ni dire ni faire, je n'eus d'autre ressource que de me fâcher contre moi : « Non, je ne suis pas anormale, ce sont tous ces gens qui sont franchement bêtes, cons pour mieux dire, mais sans doute ne suis-je pour eux que le reflet de ce qu'ils pourraient devenir un jour ?... » Ils me firent du bien tous ces « cons », me faisant découvrir que, tout au fond de moi, je gardais la foi en moi, la conscience d'être quelqu'un, oh ! pas grand-chose, simplement un être humain, ni plus ni

moins qu'eux, un être humain qui allait se battre pour redevenir elle-même...

Et cette colère contre les autres, contre moi, si elle n'effaça pas mes complexes, me libéra de mon appréhension, je redressai la tête, et je découvris bientôt qu'on me rendait plus facilement un regard et un sourire quand moi-même je levais les yeux en souriant...

Du jour où j'en rattrapai le fil, ma vie ne fut qu'une succession d'étapes, chacune amenant la suivante, plus ou moins longue et difficile, plus ou moins heureuse et importante, mais, sans nul doute, celle des poupées fut l'une des plus déterminantes. En ramenant dans ma vie un parfum d'autrefois, cet « autrefois » que toujours on cherche à retrouver quand on y a été heureux, elle me rendit un but, l'envie, l'espoir de me retrouver et d'aller un peu plus loin...

Très vite les poupées prirent possession de mes journées comme de mes nuits ! Les idées m'éveillaient vers cinq heures et les heures du petit jour se passaient à imaginer les cheveux, la robe ou le chapeau qui siérait à la jolie tête espiègle ou rêveuse peinte la veille. Je piaffais dans mon lit en attendant le jour et, mon café à peine bu, je filais dans la chambre engloutir mon corps et mes pensées dans cette passion, oubliant tout, modelant, ponçant, peignant, cousant, passant mes journées entre plâtre et chiffons, la main, les vêtements, le visage même, toujours couverts de traînées blanchâtres qui, en séchant, se détachaient et s'éparpillaient n'importe où... Devant moi, à portée de main dans de petits paniers posés sur la table, s'entassaient un fourmillement de tissus chamarrés et de rubans, fines dentelles et perruques, fleurs et plumes, boutons dorés et bijoux... Et, sur le sol de la chambre toujours couvert d'une fine poussière blanche, mon fauteuil emmêlait ses traces et les déroulait partout dans l'appartement. Toute la journée, je m'énervais sur ma machine, je pestais contre cette fusette qui échappait à mes doigts en déroulant des mètres de fil (que je coupais, ça allait plus vite que de rembobiner !), je rageais contre ce satin qui glissait, je n'avais plus d'ongles, usés par le papier de verre qui lissait les visages. Mais je n'abandonnais jamais... Et tous les jours je faisais mieux, tous les jours je grignotais un peu de la corde qui entravait mes gestes, tous les jours j'avais une nouvelle idée qui me faciliterait la vie et qui engloutirait mes quelques économies à ma prochaine sortie...

Le soir, j'étais sale, énervée, j'avais mal au bout des doigts, je ne sentais plus mon dos, mais quelle satisfaction, quel plaisir quand, après toutes ces étapes, une jolie fille me souriait, telle que je l'avais rêvée, mutine derrière sa voilette, romantique sous son chapeau à fleurs, sage dans son tablier noir d'écolière..., le plaisir était inépuisable ! Enfin, le regard fixé sur le but de la journée, je ne m'ennuyais plus, je ne voulais plus penser à un avenir aléatoire, seulement à l'instant...

Je me sentais dans mon élément et, en retrouvant un peu de mon habileté, sous les compliments des amis, les regards d'admiration des enfants, même si je n'étais pas tout à fait dupe, devant toutes ces charmantes demoiselles, ma création, « mon œuvre », ma confiance en moi revenait peu à peu, me laissant imaginer la prochaine étape floue et lointaine : que faire de mes poupées ? Et si je les vendais ?

Vendre mes poupées, rencontrer des gens... C'était là un projet bien utopique car comment sortir de mon isolement ? Même si, je ne sais comment, je trouvais le moyen de sortir de chez moi, comment dialoguer, comment traverser le mur de la surdité, un mur de verre, certes, mais combien épais... Comme tout le monde, j'avais une vague idée de la langue des signes, mais je dois bien avouer que je n'y pensai que fugitivement, contre toute évidence, je n'étais pas prête à entrer dans le monde des sourds... Je m'inventais des raisons. Comment « parler » la langue des signes avec une seule main ? À quoi bon la parler puisque mes enfants me comprenaient bien, qui d'autre d'ailleurs l'apprendrait ? Sûrement pas Paul qui préférerait lui ne pas me comprendre...

Mais surtout, un espoir irraisonné ne m'abandonnait pas : réentendre un jour les voix de mes enfants, de maman, réentendre le printemps, le vent, la mer, les oiseaux, la musique et les mots d'amour, double utopie... Même rien qu'un peu, rien qu'une fois, mais, oh ! comme autrefois... Que de nostalgie tremblait dans ces deux mots, comme autrefois, que d'attente et d'espoir, bien sûr toujours déçus... Mais comment, quand on a entendu pendant trente ans, se résigner à ne plus jamais entendre « comme autrefois » ?

Chez moi, impossible, jamais, d'oublier la surdité qui me noyait dans une solitude sans fond, tellement pesante quand je sentais la maison vibrer des rires, des cris des enfants, de la musique de leurs radios et de tous les bruits de la vie. De la vie normale... Les poupées comblaient mes aspirations de l'instant, je les adorais mais, même si elles remplissaient mes journées, mes pensées, elles ne me parlaient pas, et je ne pouvais plus supporter ce silence... Le silence je le portais en moi, je le traînais partout, et plus j'étais entourée plus ma solitude était lourde à porter... À tout instant, il me semblait vivre dans un aquarium, le monde vivait derrière un mur de verre et moi, pauvre poisson prisonnier, je le regardais... Je me sentais en dehors de tout, des conversations, des jeux des enfants, de leurs rires surtout... Quand ils me racontaient une histoire drôle (et ils ne s'en privaient pas...) et qu'ils l'avaient répétée trois fois, jusqu'à ce que je comprenne, la chute n'en était plus drôle que pour eux... Et je riais, par complaisance, pour ne pas gâcher leur plaisir qu'ils croyaient le mien, mortifiée de mon sourire bête et de mes efforts impuissants... Le téléphone sonnait parfois à mon intention, mais les communications, passant par Paul ou les enfants, m'arrivaient complètement déformées... quand elles m'arrivaient ! Et je devenais chèvre en écoutant leurs vagues précisions : « Marie a téléphoné hier pendant que t'étais dans la salle de bains avec l'infirmière, et après j'ai oublié de te dire que Marie viendra demain, ou alors c'est peut-être aujourd'hui, je sais plus, vers trois heures ou quatre heures, j'ai pas bien compris... » Oh j'en aurais pleuré ! Inutile le soir de regarder la télé, ce n'était pour moi qu'images frustrantes auxquelles je m'épuisais à trouver un sens... Je lisais bien quelques hebdomadaires, mais je perdais vite le fil d'une actualité qui me avançait, m'enfonçant tous les jours un peu plus dans l'ignorance du monde et de ses fracas.

Si, de quelques mots, on voulait bien me tenir au courant, ce n'était pour moi

qu'une phrase résumant un événement dont je n'avais pas suivi le déroulement et qui tombait comme un cheveu sur la soupe... Et je me sentais devenir bête, coupée de tout et je m'isolais de plus en plus en moi-même. Je filais auprès de mes poupées oublier la réalité comme je l'avais fait à l'hôpital avec mes livres. Elles seules me consolait de tout... Je les regardais et mes pensées s'envolaient, vagabondaient dans un univers de rêve, de couleurs et de grâce. Pourtant, souvent dans la journée, mes mains occupées, de sombres pensées surgissaient, envahissantes (toute une vie comme ça ? et quand les enfants ne seront plus là ?). Les mots « jamais plus » se heurtaient dans ma tête, et le cafard me prenait, lourd cafard contre lequel j'étais impuissante à réagir parce que rien ne venait m'en détourner...

Curieusement, ce qui devait apparaître à tous comme la pire des choses parce que la plus visible, la paralysie, m'atteignait moins que la surdité. La paralysie, je l'avais devant les yeux, je pouvais lutter contre elle, vainement peut-être, mais au moins pouvais-je essayer, au moins pouvais-je par ma ténacité, mon courage, voire mon imagination, la contourner un peu et faire quelque chose de la mobilité qui me restait. Mais la surdité ? Comment combattre l'inexistence de la surdité ? Ça me rendait folle et je ne pouvais me résigner... Pas moi, c'était impossible ! Une voix timide mais tenace me disait que quelque chose devait être possible, je ne savais pas quoi mais j'étais prête à tout, et je pensais souvent à cet article de journal, découpé un jour par Nadine, auquel je n'avais rien compris mais duquel j'avais retenu un nom...

Ma famille assistait souvent à mes crises de larmes, impuissante à me consoler parce qu'aussi désarmée que moi... Les enfants étaient trop jeunes, Paul se refermait de plus en plus sur lui-même, enfermé dans un mutisme que je ne pouvais briser et qui nous éloignait irrémédiablement l'un de l'autre. S'il était malheureux, il ne faisait rien pour en sortir, rien surtout pour m'aider à échapper à ce qu'il pensait inéluctable et qu'il ne cherchait même pas à résoudre. Moi, je ne me résignerais jamais, seule la mort est inéluctable, j'essaierais tout, mais j'étais si seule... Je ne voulais en parler à personne parce que, comme toujours, je ne voulais dire à personne l'indifférence de Paul... Ça me faisait déjà assez mal...

Marie venait souvent me voir et, un après-midi, me surprit dans ma chambre, modelant un visage, essuyant de ma manche les larmes qui ruisselaient sur mes joues balafrées de plâtre.

« Mais qu'est ce qui se passe ? » Comme la première fois à l'hôpital, son apitoiement déclencha la crise et je commençai sur l'Alphabet une explication entrecoupée de reniflements et de hoquets larmoyants, où revenaient les mêmes mots que la première fois : « J'en ai marre, j'en peux plus de cette surdité, cette solitude... C'est pas possible cette vie ! » La pauvre Marie se mit à pleurer avec moi, dépassée cette fois par la situation. Comme tout le monde, elle n'avait pas de solution miracle, on ne parlait guère encore des sourds, sauf pour s'en moquer... Je ne m'étais jamais moquée de papa, mais ce qu'il m'énervait parfois, le pauvre... Et voilà, c'était mon tour...

« Mais que peut-on faire ? Que veux-tu qu'on fasse ? Tu as une idée ? » Ce « on » me fit du bien... Je racontai à Marie le peu que j'avais compris de l'article et qui me trottait dans la tête, je lui parlai de l'oreille électronique comme on disait à l'époque, je lui dis le nom du professeur, de l'hôpital... Ça ne traînait jamais avec Marie, sur-le-champ elle prit rendez-vous et, devant ce que je ne lui disais pas, m'accompagna.

Sur quelques pages, écrites voici des années, où je raconte mon périple opératoire (parce que ce fut un véritable périple...), les premiers mots sont : Le professeur Ch. fut le premier homme de ma vie... Oui, il était le seul à pouvoir me sortir du désespoir où je m'enlisais, et, si ce ne fut pas tout de suite le coup de foudre, j'eus très vite une confiance totale en cet homme, non seulement compétent, mais profondément humain... Il fait partie de ceux qui m'ont donné autant par leur personnalité que par leurs actes...

Quand j'entraî dans son cabinet, de lui je ne vis qu'une grosse moustache, moi, je ne pensais à rien d'autre qu'au verdict qui allait tomber et dont je savais qu'il serait déterminant... Je ne pus même pas suivre un peu la conversation, la moustache encore... Marie me « traduisait » sur l'Alphabet qui nous suivait partout. Je devais au préalable passer un examen et du résultat de l'examen dépendrait l'opération. Le Professeur parlait, avec sur le visage un air embarrassé que je craignais d'interpréter. Plus tard, j'ai compris qu'il ne voulait pas ce jour-là me donner de faux espoirs... J'ai su aussi encore bien plus tard qu'il n'avait même pas le droit de m'opérer en raison de mes multiples handicaps et qu'il en avait pris le risque... Serais-je devant ces pages aujourd'hui si le docteur F., sa collaboratrice, médecin phoniatre, avec qui j'eus ensuite un entretien, n'avait pas compris en me parlant la nécessité pour moi de l'opération, que j'en supporterais toutes les étapes, et su l'en convaincre ? Que serais-je devenue sinon ?

Ce jour-là, enfermée dans une pièce insonorisée, je ne reçus aucun des sons qu'on me fit entendre et je déprimais de plus en plus, quand, enfin, je compris que ce n'était là qu'un examen de routine (c'est ça aussi la surdité : on comprend souvent à retardement...). Le véritable test se passerait en salle d'opération, quelques jours plus tard... Nouveau rendez-vous, nouvelle attente, nouvelle angoisse... En attendant, je lus le livre écrit par le Professeur, où il relate ses tâtonnements avant la mise au point de l'opération, les premiers résultats concluants, ses espoirs, un livre qui me donna confiance en lui... Jamais je ne m'étais posé de questions sur les raisons de la surdité, la vivre était suffisant, mais là, je compris enfin que, pour moi, c'était l'opération de la dernière chance...

Quand je pénétrai pour la première fois dans la salle d'opération pour le test, toute l'équipe était déjà là à s'affairer. Pas le temps d'être impressionnée, on m'allongea sur la table, à demi cachée sous un champ stérile. Marie avait été autorisée à m'accompagner, je l'apercevais assise dans un coin, encore plus anxieuse que moi de ce qui se préparait car, elle, elle voyait et entendait tout... On allait endormir localement la région de l'oreille et envoyer des sons directement au nerf auditif pour vérifier ses possibilités de réaction. Ça ne me

faisait pas peur, le cœur serré, je ne pensais qu'au résultat du test... Des infirmières-troncs (je ne voyais ni les pieds ni les visages) tournaient autour de la table, anonymes. On m'avait fait une piqûre sous l'oreille, tout un côté de ma tête, de ma langue devint insensible, ce fut le plus désagréable ! (Et j'attendrai des semaines pour retrouver la saveur des aliments...) Ça devenait long sous ce drap à attendre un son qui n'arrivait pas, Marie, qui n'en savait pas plus que moi, m'observait, me demandant toutes les minutes : « Tu entends quelque chose ? » Je n'entendais rien de rien et mon espoir s'amenuisait quand je sentis un remue-ménage dans la pièce : le Professeur arrivait et enfin je compris (à retardement, encore !) qu'on l'avait attendu pour commencer le test... Je sentis le Professeur s'asseoir contre la table : « Ne bougez pas... », puis, après encore un long moment pour moi, j'ENTENDIS un son aigu, puis un autre un peu différent, puis d'autres encore, mes premiers sons depuis six ans, et je fondis en larmes... Le test était bon ! Marie pleurait, une infirmière me serrait très fort la main, le drap s'écartait sur des visages souriants, le Professeur, ému aussi, dit à Marie : « Je peux lui dire un gros mot ? », et il me tendit un papier : « Arrêtez de bouger, nom de Dieu ! » Je ris, en larmes mais tellement heureuse de sentir cette chaleur autour de moi, puis, l'émotion un peu retombée, le test continua... J'entendis tous les sons, du plus grave au plus aigu, un très bon résultat, l'opération aurait lieu...

Oui, mais quand ?, c'est tout ce qui m'intéressait maintenant... Le test avait eu lieu en décembre, le Professeur, optimiste, me promit l'opération pour février, puis avril, puis juin, enfin... Je patientais, je savais que l'opération était encore rare et longue, que l'appareillage restait encombrant, fragile, mais je ne pensais qu'à une chose : j'allais réentendre...

Réentendre... Dans son livre, le Professeur met bien en garde contre la possibilité, l'espoir d'entendre « comme avant », mais je n'avais pas lu cela, ou je n'avais pas voulu le voir... D'ailleurs, ça voulait dire quoi, c'était comment « ne pas entendre comme avant » ? Comment imaginer une audition qui ne ressemble pas à la seule qu'on connaisse ? Comment imaginer une audition dont personne ne peut communiquer son expérience que par des mots ? Comment, surtout, abandonner tout espoir que ce ne soit pas, même rien-qu'un-tout-petit-peu, comme avant ?

Mais, quand j'entrai à l'hôpital en ce matin de juin, je ne me posais plus de question, un seul petit mot chantait dans ma tête : « Bientôt... »

L'opération n'était que le passage obligé, déplaisant sans doute, mais puisqu'il fallait en passer par là autant n'y pas penser, seul comptait le but tout proche. Je savais que je devrais passer toute la journée en examens, radios, prise de sang, analyses, toutes choses déplaisantes, mais je n'avais pas prévu que le pire serait la dernière étape : la coupe de cheveux, c'est-à-dire le rasage total et lisse de mon joli crâne... Mais, quand les mèches brunes se mirent à voltiger autour de moi, quand elles jonchèrent le sol autour de mon fauteuil, quand un courant d'air froid caressa mon joli crâne nu, je me sentis si nue et misérable que je fondis en larmes. D'une bande tubulaire élastique, les infirmières me firent un bonnet, puis

elles me mirent une chemise blanche de l'Assistance publique, ouverte dans le dos, élégance suprême de l'hôpital...

Je me réveillai sous une impitoyable lumière blanche... Où suis-je ? Je ne réalise que l'opération est terminée que quand je sens mon corps sans forces, endolori comme si on l'avait roué de coups... Le pansement, tout raide de sang séché, me serre si fort la tête que je ne peux pas faire un mouvement... Dans ma bouche, un tuyau dur m'étouffe, le tube dans mon nez me blesse, une perfusion immobilise mon bras... Dieu que je suis mal !

Ce fut un moment hors du temps que ces heures dans une pièce sans fenêtre, lumière allumée en permanence, sans autres repères que les interventions continuelles des infirmières. Pas vraiment douloureuse pourtant, ma tête si serrée me semblait prête à éclater, on m'avait ôté de la bouche ce qui me gênait mais je ne pouvais écarter les lèvres tant ma mâchoire me faisait mal... Un désagréable goût (ou non-goût) d'insipide emplissait ma bouche, je n'étais pas près de manger, j'avais même oublié pourquoi j'étais là et je ne pensais qu'à une chose : quand cela va-t-il finir ?

Le Professeur était passé me dire, tout souriant : « Ça a très bien marché ». Oh Professeur ! je serai contente plus tard, mais qu'on me laisse déjà un peu dormir... S'il vous plaît... On me ficha enfin la paix, au bout de ce qui m'avait paru des jours mais qui avait duré, en réalité, à peine une journée.

Installée maintenant dans une chambre du service ORL, à l'étage au-dessus, bien reposée enfin, je dus patienter encore pour les premiers essais d'audition puisqu'ils n'auraient lieu que pansement ôté, cicatrice... cicatrisée. Tout le service était aux petits soins, prévenant, comme si chacun savait l'importance pour moi de l'enjeu. C'était réconfortant...

Je me demandais avec quelque crainte quelle tête j'aurais une fois le pansement ôté, mais une perruque dans ma valise attendait de cacher ma misère. En attendant, j'allais bien voir la tête des enfants devant l'énorme casque blanc qui me cachait la moitié du visage... Ils furent moins troublés que maman et Paul lorsqu'ils m'avaient découverte en salle de réanimation, entourée d'écrans lumineux, à peine visible derrière les tuyaux qui cachaient mon visage. Les enfants rirent beaucoup de mon œil à demi fermé par les bandages et de ma moitié de visage oscillant entre plusieurs tons de jaune, un peu de vert, une touche de mauve... Tout le monde fut surtout heureux que la longue période d'attente soit finie. Maintenant, tout le monde ne pensait plus qu'à la suite...

La prochaine étape vint une semaine plus tard, enfin. Un matin, on m'emmena, impatiente et sans méfiance, dans le service consultation du Professeur pour changer mon gros pansement contre un plus léger. Les cheveux qui repoussaient me grattaient terriblement, et je ne pouvais même pas le faire en cachette tant le pansement était serré ! Un supplice pire que la douleur... J'aurais apprécié un vigoureux shampooing, hélas, je devrais encore un moment me contenter d'un nettoyage succinct et antiseptique ! Mais pouvoir, au moins un

instant, tourner mon cou endolori, regarder de côté et lever la tête... Et surtout voir la cicatrice... Comment allait être cette cicatrice ?

Je n'eus le temps ni de tourner la tête ni de m'apercevoir dans une glace... Quand l'infirmière débobina la bande raidie par le sang séché qui comprimait mon crâne, bien au chaud depuis huit jours sous l'épaisseur des compresses, je n'eus pas le temps d'analyser mes sensations, juste celui de m'agripper à sa blouse et de tomber dans les pommes... Le petit courant d'air frais qui avait effleuré mon crâne nu m'avait tellement surpris que j'eus l'impression que mon corps m'échappait, s'enfuyait, s'enfuyait...

Je rouvris les yeux sur une ronde de visages inquiets penchés sur moi : on m'avait allongée et tous les gens du service attendaient mon réveil... Assis au bord du lit, un jeune médecin blond me tapotait les joues sans douceur, je repoussai sa main, j'avais envie de vomir, de dormir, une sueur glacée glissait dans mon cou..., je me sentais plus mal encore qu'après l'opération ! Le Professeur arriva en hâte, regarda mon crâne, prit ma tension, tout était normal... Il me rassura d'un sourire, on me couvrit d'une couverture et tous quittèrent la pièce, rassurés de n'avoir assisté qu'à un banal évanouissement... Le nouveau pansement si léger (en comparaison...) m'aida à récupérer plus vite, et bientôt, dans ma chambre, je commençai à trouver le temps long. Comme maman m'attendait à la maison et que tout allait bien, je pus plaider pour un retour anticipé. La présence des enfants et de maman aidant, je cicatriserais plus vite chez moi, c'était évident... Entrée pour trois semaines, je quittai l'hôpital dix jours après...

Après quelques visites à l'hôpital en ambulance pour les pansements, une dizaine de jours plus tard, un médecin « démaillota » définitivement ma tête de ses mains légères. Le Professeur m'attendait, impatient de m'emmener au bout du couloir dans le petit réduit encombré de tables, de fils et de gros appareils noirs pleins de boutons où avaient lieu les premiers essais d'audition. Le lieu n'était guère impressionnant pour un tel rendez-vous...

J'ôtai mon foulard, je découvris l'appareillage que je n'avais même jamais demandé à voir. Je savais que ce serait encombrant, un appareil noir, plat, assez gros et, au bout d'un fil un peu raide, une antenne, c'est-à-dire un petit cercle métallique, à poser sur mon crâne contre le récepteur implanté dans ma tête... Mais je ne m'y arrêtai pas, moi, ce qui m'intéressait, c'était d'entendre, et j'attendais... Un par un, le Professeur m'envoya douze sons à travers tous ces fils, puis il régla les douze électrodes de l'appareil au niveau optimum pour moi, ni trop fort ni trop faible, je ne pouvais guère l'évaluer après des années de silence ce niveau optimum... Je le regardais tourner les boutons sans trop comprendre, quand, enfin, il me fit entendre les douze sons ensemble, douze sons qui n'en formaient plus qu'un, et qui étaient la voix du Professeur...

J'entendais, ça marchait et je ne comprenais pas pourquoi au fond de moi il y avait cette envie de pleurer... Plongée soudain dans un univers sonore complètement étranger à tout ce que j'avais jamais connu, je ne reconnaissais aucun son familier auquel je puisse m'accrocher et, avec lui, remonter le fil.

Assis en face de moi, impatient, le Professeur me demandait : « C'est comment ? Vous m'entendez ? Vous me comprenez ? » Peut-être lisais-je les questions sur ses lèvres, je lui répondais machinalement, troublée par ces sons étranges qui envahissaient ma tête, attentive à ne pas montrer ma déception... C'était tellement différent, tellement inattendu, je n'aimais pas ces bruits nouveaux que j'entendais, je n'avais pas envie d'entendre « ça ». Tout me semblait pareil, bizarre, bruyant, discordant. Mais je n'osais rien dire, il avait l'air si content... (Plus tard, quand une orthophoniste me demandera ce que j'entendais, je ne saurai lui expliquer qu'en dessinant un entrelacs de lignes, un fil d'Ariane qui me semblait alors inextricable...)

Je souris aujourd'hui en écrivant ces lignes, comment aurais-je pu deviner qu'un jour je ne pourrais plus me passer de ces sons devenus familiers, qu'un jour j'écouterais Brassens et que j'ouvrirais moi-même la porte à mes amis... Mais, ce matin-là, cachée dans l'ambulance qui m'avait amenée, je ne pus plus longtemps retenir des larmes amères, car cette fois j'avais vraiment compris que je n'entendrais plus jamais « comme avant »...

Ce fut encore une période difficile pour moi. J'avais pris seule la décision, je devais assumer seule mon combat intérieur pour « accepter » et continuer, car je continuais il était hors de question d'abandonner. Malgré la première déception, j'étais confiante en toute l'équipe qui m'entourait et m'aidait, confiante en moi, en ma volonté de m'en sortir... Je savais que c'était impossible mais pourtant j'aurais voulu tout entendre, tout comprendre sur-le-champ, j'avais attendu si longtemps et on me demandait d'attendre encore... Moi, je savais ce que j'entendais et je savais pourquoi je ne pouvais pas comprendre sur-le-champ, mais mes proches, mes parents, mes amis, qui, depuis des mois, attendaient avec moi et ne connaissaient pas bien le mécanisme de l'opération, et que je continuais à faire répéter, devaient se demander ce que l'opération avait changé. Ils répétaient plus fort, comment leur faire comprendre que moi ce que j'entendais c'était comme une langue étrangère et que parler plus fort n'y changeait rien... Impuissante, j'abandonnais mes explications, l'important était que moi j'y croie et, depuis que j'avais saisi quelques mots aux sonorités faciles : « canard, renard », je savais que ça viendrait...

Les enfants, eux, acceptaient ce nouveau passage avec autant de naturel qu'ils avaient accepté mes handicaps. Le soir, quand ils rentraient, c'était si bon de sursauter cette fois aux bruits de leur présence : la porte qui claque (Olivier), la guitare électrique (Vincent), le ballon qui rebondit (Thomas), et, surtout, de lever la tête en ENTENDANT « Maman »... Thomas me récitait ses récitations, Olivier participait à ma rééducation en m'apprenant quelques mots distingués qu'il me répétait avec délices pour « vérifier » que j'avais bien compris... (Mes cheveux, qui repoussaient lentement, me grattaient sous la perruque, la rendant si inconfortable que je ne la portais plus chez moi, et mon crâne balaféré m'attirait – Olivier encore – le doux surnom de Frankenstein..., les ados sont sans pitié !)

Je retournais souvent dans le service oto-rhino, pour des soins, pour des réglages d'appareil et j'y rencontrais tellement de sympathie que ça me redonnait

du courage quand j'en manquais... Car le jour où la rééducation marchait, c'était l'euphorie au retour mais le jour où je n'étais pas en forme, je ne comprenais plus rien et mon moral s'en ressentait...

Mais, très vite, je compris mes premières petites phrases. Avec le docteur F., « J'ai trois enfants » ou bien « J'ai acheté un manteau de renard »... Chez moi : « Viens à table ». Je rencontrai la musique, le rythme d'abord, les trompettes d'*Aïda*, la *Cinquième* de Beethoven, aux rythmes particuliers. Un jour en voiture, incrédule, je sautai en l'air : « Mais, c'est Brassens ! » Thomas : « Je t'ai toujours dit que tu le comprendrais ! » Mon Thomas avec qui je partage tout d'un seul regard...

Bien sûr, comme le reste, la voix était différente de celle de Brassens, mais, dans ma tête, je pouvais chanter avec lui des paroles que j'avais sues par cœur et, peu à peu, je retrouvais ses intonations, sa façon de chanter, je l'entendais vraiment... Sentimentalement, ce furent de grandes retrouvailles... pour moi, car Paul et les enfants qui, eux, ne l'avaient jamais quitté, en furent presque dégoûtés après deux heures de voyage !

L'opération transforma ma vie. Une transformation invisible pour tout autre que moi, mais tellement profonde, même si elle fut lente... Pour les yeux étrangers, rien n'avait changé, puisque rien d'« apparent » n'avait changé (ce qui, je crois, incite à ne pas considérer la surdité comme un handicap trop grave). Mais pour moi ! Comment décrire cette merveilleuse sensation d'« ouverture » sur la vie, impossible à partager avec qui n'a pas fait la triste expérience de la surdité... Comment dire le bonheur de tourner la tête à l'appel d'un enfant ? Les bruits, les sons, même les plus forts, même les plus étranges, même les plus discordants, me rendaient la vie. Peu à peu, je me sentais sortir de l'aquarium où j'étais enfermée, et au travers duquel je regardais vivre les autres...

Entre la maison et l'hôpital, je redécouvrais la rue, ses bruits et ses cris, la rue qui, sans eux, avait perdu toute sa saveur. Je redécouvrais la société avec d'autres yeux, avec d'autres oreilles plutôt, je craignais moins de sursauter, de me sentir bête si quelqu'un venait me parler. La société, pour moi, c'était l'hôpital où j'allais si souvent, les ambulanciers qui m'y emmenaient et qui plaisantaient, essayaient même de flirter. Ça me faisait rire, je n'avais pas vraiment la tête à ça, mais, au moins, je n'avais plus peur, je me sentais plus sûre de moi... Quand mon moral suivait les bas de la rééducation, un bruit, une plaisanterie, un bonjour venaient toujours me distraire de ma déception...

Pourtant, la gentillesse de tous rendait l'attitude de Paul, son indifférence pour ce que je vivais encore plus difficiles à supporter. Il se murait de plus en plus dans le silence, comme si tout ce que je « regagnais » sur la vie lui était retiré à lui. Comme le reste, ce moment essentiel que je vivais, je le vivais seule... Heureusement, mes enfants étaient là, qui me consolait de tout. C'était maintenant des adolescents qui s'intéressaient beaucoup plus à leurs problèmes qu'aux miens, handicaps ou pas, j'étais leur mère, surdité ou pas, nous bavardions ensemble... Et même si parfois j'aurais aimé m'épancher, me faire un peu consoler, je les préférais ainsi, un peu égoïstes mais heureux et épanouis. Ils me racontaient tout, ou presque bien sûr, me présentaient la dernière petite amie, s'invitaient à la maison copines et copains pour qui, parfois, ils me demandaient d'organiser une « bouffe ». Trop heureuse d'être sollicitée, je passais la journée à cuisiner, mais j'étais récompensée quand ils m'« invitaient » à partager leur dessert. Ces soirs-là, Paul préférait, lui, aller au cinéma. Il ne saura jamais ce qu'il a perdu...

Mes poupées me tenaient compagnie, compagnie silencieuse et « parlante » avec laquelle mon besoin d'imaginaire s'envolait vers d'autres horizons. Alors, j'oubliais tout... Ma chambre était devenue un endroit de charme peuplé de menues silhouettes qui, chacune, portaient un de mes rêves. Tout le monde d'ailleurs s'écriait en les voyant : « Vos poupées vous ressemblent ! »

Elles restaient ma grande occupation à la maison. Entre deux voyages à l'hôpital, je modelais quelques visages, je ponçais, je cousais, il y avait toujours quelque chose à y faire. Ou simplement, immobile devant elles, je laissais vagabonder mon imagination... D'un détail entrevu quelque part, d'une dentelle,

d'une perruque, d'un tissu achetés la veille surgissait soudain une vision qui me réveillait la nuit : un visage se dessinait, une robe naissait dans ma tête que je n'avais de cesse de recréer au matin...

Marie n'avait pas eu de mal à me persuader de les vendre donc de les exposer : je ne pouvais indéfiniment travailler sans but. Les passions coûtent cher, et la mienne devenait de plus envahissante ! Elle débordait de ma chambre, et, si je voulais continuer, je devais commencer par faire de la place... J'avais envie maintenant de m'évader du milieu médical où l'on me prenait en charge, j'avais besoin de me prouver que j'avais encore une place quelque part, mes poupées me fournissaient l'occasion de renouer avec le monde, à commencer par mes anciennes connaissances. Par Marie, je les savais à la fois heureuses, anxieuses, curieuses de me revoir, comme je l'étais moi aussi... Avec mes poupées derrière moi, mon appareil près de moi, je pourrais les regarder en égale, comme autrefois... ou presque.

Tout le monde s'y mit : la fille d'une amie, qui faisait les Beaux-Arts, dessina des affichettes que les enfants allèrent placarder dans les halls d'immeubles, les magasins, partout où ils trouvèrent de la place... Marie battit le rappel de mes anciennes amies et voisines, je fis disparaître dans un placard machine à coudre, plâtre et tissus, j'achetai une jolie robe, tout était prêt...

C'était un étonnant spectacle que toutes ces filles, toutes différentes, posées un peu partout sur les meubles, et dont les mystérieux sourires parlaient d'une autre vie... J'avais une préférence pour cette petite blondinette en tablier noir dont la chevelure tout en frisettes me rappelait l'enfant que j'avais été, c'est la seule que j'aurais bien gardée...

En ce jour d'inauguration, j'attendais, le cœur battant, avec la fille de Marie qui s'était proposée pour ouvrir la porte aux visiteuses que nous espérions nombreuses, mais nous étions loin d'avoir prévu la « foule » qui attendait derrière la porte quand, au premier coup de sonnette, Émilie se précipita... Des voisines inconnues étaient là, des amis des enfants, qui, chaque fois qu'ils venaient, faisaient un tour dans ma chambre, avaient amené qui sa maman, qui sa sœur, c'était le bonheur de les voir tous bouche bée devant le spectacle enchanteur de ma chambre, de les entendre s'extasier devant chacune de mes « Exquisite Puppen », car, sincèrement, pour qui les découvrait pour la première fois sans avoir jamais vu le chantier de ma chambre, le spectacle était réellement fascinant de couleurs, de fantaisie et de grâce... Ils m'avaient tous oubliée et, si j'avais un peu craint un succès de curiosité, j'étais maintenant rassurée, mes filles passaient avant moi... À vivre avec elles, à vivre perdue dans mes rêves, je ne les voyais plus vraiment et, brusquement, je les regardai avec d'autres yeux, et je fus un peu fière de moi, je dois dire, en redécouvrant tout ce qui était sorti de mes mains et de mon imagination...

En ce premier quart d'heure, j'en vendis cinq, on m'en commanda trois... J'avais tout prévu sauf le côté mercantile de l'expo, et, mes premières

commandes, je les notai au vol sur le dos d'une enveloppe pendant qu'Émilie recevait le prix de mon labeur ou les arrhes... Mais comme nous n'avions rien prévu non plus pour ranger les billets, Émilie les enfonçait fébrilement dans toutes les poches de son jean, et, lorsque la première invasion de visiteuses partie, elle se mit à sortir de partout des billets chiffonnés, on eût dit un jeune et joyeux prestidigitateur encore incrédule de son pouvoir... Toute tension envolée, nous nous affairâmes en riant à tout préparer pour une prochaine tournée !

Marie avait bien fait la pub ! Toutes mes amies vinrent, celles que je n'avais pas vues depuis des années les premières, des anciennes voisines à la première maîtresse d'école de Thomas à la maternelle, toutes m'apportèrent une bouffée de mon passé... Beaucoup d'émotion passa entre nous durant ces quelques jours, joie émaillée de nostalgie bien sûr, comment échapper aux souvenirs... Il me fallait bien, un jour, renouer le lien entre mon passé et mon avenir, Marie l'avait su avant moi, qui, sans jamais me forcer, avait devancé mes désirs... Mais ce fut un grand moment quand arrivèrent Aline et François, de l'ergo de S., et que je lus sur leur visage la surprise la plus totale. Ils m'avaient vue malhabile, eux, comme ne me verraient jamais mes visiteuses, ils étaient, eux, le maillon manquant de la chaîne... (Et, quelques semaines plus tard, je bouclerai la boucle quand j'apprendrai à Aline à faire une poupée...)

Ce fut une semaine très riche d'amitié, très tonifiante pour moi d'entendre autant de louanges, même si je les devinais un peu subjectives... Mais ce qui ne pouvait me tromper c'était la stupéfaction enchantée que je lisais dans les yeux qui découvraient d'un coup le spectacle de ma chambre. Sans le savoir, j'avais mis une image sur le rêve de bien des femmes, réalisé leur besoin d'évasion, leur envie peut-être d'une autre vie ? C'était amusant et émouvant de les regarder choisir leur poupée, hésiter, aller de l'une à l'autre et enfin « la » prendre dans ses bras et la regarder amoureusement... Elles partaient à regret, la laissant derrière elles car je ne voulais pas les laisser emporter avant la fin de l'expo, il ne serait rien resté au bout de trois jours !

Et je les vis toutes partir, mes filles, avec leur nouvelle maman, j'eus des commandes pour six mois, des amies pour des années... Quand je fis mes comptes, un peu éblouie, Olivier me dit : « Quel cadeau de Noël on va avoir ! »

Ce furent de grands moments d'espoir, et j'aurais sans doute continué, si j'avais été soutenue moralement, à essayer de faire bouger les choses, mais à toujours lutter seule on s'épuise, à ne jamais rien recevoir on n'attend plus rien, et la vie passe, et on souffre, et on entasse en soi tellement de choses qu'on ne sait pas, qu'un jour elles vous étouffent et qu'on n'a plus de cesse que de respirer, d'échapper à cette vie insipide qui vous broie l'âme et le cœur... Et un jour on se sent capable de n'importe quoi et on fait n'importe quoi...

La vie

Irlande... Je partis si heureuse cet été-là ! Si heureuse de réaliser enfin ce désir diffus que je traînais depuis des années et qui me titillait le cœur, de plus en plus vivace, de plus en plus profond, chaque fois qu'un paysage irlandais me tombait sous les yeux... Comment aurais-je pu deviner que j'en rapporterais une nostalgie si désespérée que pendant des mois le seul mot « Irlande » me laisserait tremblante et désemparée, le cœur au bord des larmes...

Je l'avais tant attendu ce voyage ! Depuis toujours, l'Irlande m'avait attirée, depuis toujours l'immensité, la beauté sauvage et dépouillée de ses paysages m'avaient serré la gorge. Jamais les verts ne me paraissaient si éclatants que sous la clarté lumineuse du ciel irlandais, et quand je voyais en haut des falaises les prairies onduler sous le ciel pluvieux, il me venait l'envie irrépressible de courir dans le vent, de sentir la pluie fraîche ruisseler sur mon visage, l'air vif balayant mes cheveux... Il me semblait soudain entendre les vagues se briser contre les falaises sombres, sentir ma poitrine se gonfler de l'odeur iodée de la mer toute proche. Une grande paix, un profond sentiment de plénitude m'envahissaient alors, comme si je venais de retrouver mon pays... Il existe ainsi, je crois, de par le monde des endroits, des gens qui « parlent » si parfaitement à notre cœur qu'ils nous attirent irrésistiblement. Aurais-je été, dans une autre vie, une rousse Irlandaise aux yeux verts ? Peut-être...

Durant toutes ces années, la période des vacances avait toujours été un moment difficile pour moi... J'étais quelques fois allée chez des amies, à la mer avec Marianne et les enfants ou même seule à la montagne avec Thomas (qui avait grandi). Après quelques essais décourageants quant à l'accessibilité, nous avons fini par dénicher le chalet idéal, de plain-pied, ensoleillé, ouvert sur un jardin où je pouvais passer des heures sans m'ennuyer à laisser paresseusement vagabonder mes pensées et mes yeux sur les cimes neigeuses, les chalets et les vaches. Les deltaplanes dansant devant le soleil au-dessus des sapins me donnaient un spectacle de beauté si pure, si légère qu'il me semblait moi aussi m'envoler et planer là-haut, tout là-haut, dans le silence cotonneux des nuages...

J'y revenais de temps en temps, mais pourtant moi aussi je rêvais de voyages lointains, qui n'en rêve pas, aussi quelle formidable sensation de liberté m'envahit le jour où je découvris que je pouvais choisir ma destination et faire ma valise. Simplement. Comme tout le monde... Ce jour-là, il me sembla que ma cage s'ouvrait tout à coup sur l'air du large. Finie, la frustration devant les images idylliques de plages sans fin et de cocotiers, finies, les rêveries nostalgiques devant les paysages irlandais... J'allais enfin pouvoir vivre mon rêve. Je ne me doutais pas que, pendant tout ce temps, lui aussi m'avait attendue...

« Andrée, faites-nous un thé et venez vous asseoir. J'ai quelque chose à vous demander... »

Cet après-midi-là, assise dans mon salon je feuilletais le catalogue de vacances

que je venais de recevoir. La lumière pâle du premier soleil inondait le grand appartement où je vivais maintenant seule avec Paul depuis que les trois garçons avaient quitté la maison.

Par la fenêtre, j'apercevais quelques enfants, encore engoncés dans leurs vêtements d'hiver, qui jouaient dans le bac à sable sous mon balcon. Derrière eux, dans le parc, le jaune éclatant des forsythias illuminait les haies dégarnies. Au bout des branches des arbres, quelques bourgeons luisants et duveteux laissaient présager l'arrivée imminente du printemps. D'ici trois mois, je n'aurais plus d'autre horizon que les grappes de fleurs roses puis les feuilles des cerisiers qui poussaient devant mon balcon. Leur feuillage me cacherait les autres immeubles de la résidence et mon balcon deviendrait alors un îlot de verdure où je pourrais tranquillement gratter la terre autour de mes fleurs ou prendre le soleil. Je me plaisais bien dans notre appartement que nous étions en train de rénover.

Mais, au sortir de l'hiver, les vacances semblaient encore bien loin et les premiers jours de soleil un peu chaud me donnaient du vague à l'âme et l'envie de partir ailleurs... Je ne savais pas encore si cet été-là je partirais puisque l'amie qui m'avait déjà accompagnée une fois avait déménagé. Et je ne pouvais pas partir seule. Car même si j'avais fini par acquérir une bonne autonomie dans ma maison aménagée, j'ai toujours besoin en voyage d'une aide amicale pour les quelques gestes nécessaires de la vie courante. Et son départ remettait mon voyage en question...

Andrée posa le plateau sur la table, nous faisons toujours une pause bavardage au milieu de l'après-midi mais ce jour-là je ne lui laissai même pas le temps de s'asseoir. « Andrée, aimeriez-vous partir en vacances avec moi ? » Surprise, elle se laissa tomber sur la chaise en face de moi. « Ah oui, avec plaisir ! mais comment ? où ? »

J'avais parlé à Andrée sur une impulsion et sa réponse enthousiaste me soulageait d'un grand poids. Nous nous connaissions depuis peu de temps mais nos âges, des goûts communs nous rapprochaient et nous nous entendions bien. Elle travaillait chez moi depuis quelques semaines, depuis que Laurence, mon aide-ménagère était partie en congé maladie. Après un mois où, avec plaisir, je m'étais débrouillée seule dans ma maison, Laurence ne revenant pas, j'avais commencé à regarder de travers le repassage qui s'entassait dans l'armoire. Pourtant, j'avais essayé de gagner du temps, ça me fatiguait d'avance, pour quelques semaines, de devoir m'habituer à une nouvelle tête, encore tout expliquer, encore m'énerver... Avec Andrée pourtant, tout s'était bien passé, elle alliait un esprit pratique et une grande gentillesse à une disponibilité souriante dont je n'avais pas vraiment l'habitude, quel soulagement de me reposer sur elle en toute quiétude. Au fil de nos pauses de l'après-midi, nous nous étions vite découvert les mêmes problèmes de femme, et surtout une même solitude.

Divorcée, Andrée vivait seule, presque comme moi car, bien que toujours communes, les vies de Paul et moi étaient devenues au fil du temps deux parallèles qui ne se croisaient que par inadvertance. Mes enfants avaient quitté la

maison, mes quelques amies fidèles travaillaient maintenant et se faisaient rares, après quelques expos j'avais depuis longtemps abandonné la fabrication des poupées qui fatiguait trop mon dos. J'avais découvert la peinture, je cousais, mais la vie sociale, la vie de la rue me manquaient beaucoup, aussi, quand Andrée me proposa sa voiture, ce fut sans grand regret que nous délaissâmes la maison pour aller nous balader au gré de ma fantaisie. Il suffisait désormais de dire : « On sort ? » et nous filions au cinéma, au musée ou plus simplement vers un de ces petits parcours quotidiens qui me manquaient tellement, les rues aux magasins autrefois si familiers et surtout le marché, ce lieu coloré à l'ambiance animée et bon enfant, où les commerçants autrefois m'appelaient : « Ma p'tite cliente... » Quelle sensation soudaine de liberté pour moi qui avais oublié cette vie depuis si longtemps !

Sans beaucoup d'espoir, je nous inscrivis pour l'Irlande. L'année précédente, le voyage avait été annulé à la dernière minute faute d'amateurs et à ma grande déception, mais cette fois, un matin de printemps (le jour de mon anniversaire, et bientôt tout m'apparaîtrait symbolique...), un coup de téléphone me donna un coup au cœur en confirmant enfin notre départ pour le mois suivant... Jean-Claude, un accompagnateur charmant et drôle que je connaissais, serait du voyage. Nous n'allions pas nous ennuyer...

La météo annonçait du soleil sur les îles Britanniques... Pourtant, comment imaginer l'Irlande sans un ciel nuageux défilant sur les amples paysages, sans le vent balayant les bruyères sur la lande ? Je n'étais pas prête à si vite abandonner mon rêve, et ce fut sans conviction que je glissai quelques tee-shirts entre les gros pulls entassés dans ma valise...

Depuis des mois, je respirais la poussière des plâtres et les odeurs de peinture : nous aménagions l'appartement. Les travaux dans l'appartement n'étant pas terminés, tant s'en faut, je laissais derrière moi quelques ouvriers livrés à eux-mêmes. Je n'avais pas vraiment confiance, mais je partais enfin pour l'Irlande, alors, je n'avais pas envie d'y songer... La vie m'a appris à ne pas anticiper les soucis à venir, ils viennent toujours assez tôt, et je sais heureusement occulter les miens pour saisir l'instant qui passe...

Après avoir enlevé Andrée à ses cartons (elle avait emménagé dans un nouvel appartement deux jours avant...), Paul et Thomas nous accompagnèrent à l'aéroport. Je pouvais toujours compter sur Paul pour « faire son devoir » dans ces occasions, mais nos rapports sans chaleur, protocolaires me déprimaient, je m'étais épuisée à essayer de briser la barrière entre nous mais j'avais fini par comprendre que c'était impossible et je n'essayais même plus... Mon Thomas savait comme j'attendais ce voyage et il était venu assister à mon départ, heureux de me voir si joyeuse. Dernier enfant à quitter la maison, au fil de nos tête-à-tête, il avait partagé avec moi tant de complicités que d'un seul regard ou d'un geste nous nous sentions sur la même longueur d'onde.

La saison n'était pas très avancée mais une vague de chaleur déferlait sur l'Europe depuis quelques jours. La météo avait raison... Sur le chemin de l'aéroport, les jardins commençaient à s'éveiller dans la chaleur précoce, partout

des rosiers en fleurs montaient à l'assaut des maisons. Dans le parc que nous longions, l'eau des bassins miroitait entre les branches sur lesquelles pointaient de jolies feuilles vert tendre. Pressés d'oublier l'hiver, les canards et les cygnes retrouvaient avec délices leur effronterie coutumière. Sous les arbres, les habitués sportifs en jogging se heurtaient aux poussettes et aux vélos des enfants qui encombraient les allées... Comme moi, tout le monde avait soudain des envies d'air pur...

La route et les abords de l'aéroport étaient aussi fréquentés que le parc en cette fin de semaine ensoleillée, nous dûmes descendre dans le parking souterrain respirer les odeurs de gasoil que la lourde chaleur de l'après-midi rendait presque palpables. Le hall de l'aéroport nous sembla frais quand nous sortîmes de l'ascenseur, mais en un instant nous fûmes pris dans l'agitation fébrile des premiers départs en vacances, un monde de touristes agités se pressait devant chaque comptoir, nous dûmes slalomer entre les valises et les chariots pour arriver jusqu'à la sympathique silhouette de Jean-Claude que j'avais repérée de loin : par-dessus les têtes il cherchait les retardataires, c'est-à-dire nous... Il vint vers moi, les bras grands ouverts. « Sophie !... » Sa gaieté, sa gentillesse avaient fait de mon premier voyage, deux ans auparavant, une suite de joyeux moments mêlés d'« épreuves » inoubliables (et partagées !) qui avaient cimenté notre amitié toute neuve... Une soudaine inondation avait coupé la route devant nous (et immobilisé notre car des heures...) au retour d'une excursion, suite à une nuit de pluies diluviennes dans un pays où il n'avait pas plu depuis trois ans (nous étions en Tunisie), et surtout une méchante crevaison de mon fauteuil avait bien failli me coûter la fin de mes vacances. Un après-midi dans les jardins de l'hôtel, parmi les immenses bougainvillées mauves qui éclataient sur les murs blancs, nous paressions au soleil, quand, brusquement, mon fauteuil s'affaissa de cinq centimètres... D'une de nos mémorables balades dans les souks, j'avais dû rapporter un souvenir acéré ! C'était mon premier voyage, globe-trotter novice, je n'avais pas prévu ce cas de figure et je n'avais rien pour réparer une crevaison. Pendant deux heures, sous le soleil tunisien, à deux pas d'une piscine de rêve, le pauvre Jean-Claude avait sué en vain en essayant de réparer ma roue. Une compagne de voyage plus avertie m'avait finalement donné sa chambre à air de secours, mais la leçon avait porté et cette fois mon fauteuil de voyage (manuel) avait des roues increvables... Pour le rassurer, je les montrai à Jean-Claude qui éclata de rire. Il nous annonça qu'en Irlande nous aurions un minibus équipé, avec chauffeur, donc que nous n'aurions même pas à quitter nos fauteuils pour y monter ou en descendre, quelle bonne nouvelle... Je vis alors que mes voisines, plus au courant que moi, avaient pris leur fauteuil électrique, c'était donc possible ? Bien sûr ! Et je n'avais même pas songé à le demander... Un instant, je fus contrariée, mais bon, Andrée serait à mes côtés, souriante et disponible, je n'allais pas gâcher mon plaisir de partir pour si peu...

On vint nous chercher un bon moment avant le départ pour nous installer dans l'avion avant l'arrivée des autres voyageurs. Ce fut presque une cérémonie... Nous devons quitter nos fauteuils évidemment et, pour nous installer sur les

sièges, les employés de l'aérogare prirent autant de précautions que si nous avions été des bibelots rares... Aussi énervant que d'être remuée comme un paquet ! J'avais envie de les secouer, Jean-Claude riait... Mon docteur de Garches avait finalement bien raison : heureusement pour beaucoup de monde que je ne parle pas...

Enfin installées, excitées comme des gosses par le départ en vacances, Andrée et moi nous bavardions avec animation, mais en silence toutes les deux, comme nous le faisons toujours naturellement, quand nous nous rendîmes compte que les gens qui passaient dans l'allée nous dévisageaient curieusement et se retournaient, intrigués sans aucun doute de nous voir parler et de n'entendre que du... silence, et notre joie redoubla devant leurs regards perplexes... Mince petite revanche sur le sort, je peux comme ça dire des bêtises et, pourquoi pas ?, quelques méchancetés en toute impunité... Un sens de l'observation décuplé sans doute par la surdité, et un regard critique un peu acerbe, souvent à mes dépens d'ailleurs, aiguisent facilement mon humour !

« Vous êtes Irlandaise madame ? » L'hôtesse se penchait vers moi... Je regardai Andrée en riant, heureuse comme si l'Irlande venait à ma rencontre... D'irlandais, hélas, je n'ai que les yeux verts... Andrée se tourna vers l'hôtesse : « De cœur seulement... »

Andrée me comprenait bien et, en l'absence de mes enfants, elle prenait leur relais, parlant souvent pour moi lorsque c'était plus simple que d'expliquer : « Sophie est muette... », me laisser sortir le stylo, etc. Mais en Irlande, enfin, c'est moi qui devrais traduire pour elle les mots d'anglais qu'elle n'avait jamais appris... Le lycée était loin, je ne l'avais jamais parlé ni entendu parler que là, et même pas lu d'anglais depuis, mais ça devait être un peu comme le vélo ? Ça ne s'oubliait pas... On verrait bien là-bas : Jean-Claude nous avait prévenus que Peter, le chauffeur, un Irlandais, ne comprenait pas un mot de français, moi seule de notre petit groupe connaissant un peu sa langue, il aimerait bien que je lui parle... Ce serait facile pour moi, en effet ! Jean-Claude, parlait bien, lui, alors je n'allais certainement pas me risquer à écrire en charabia franco-anglais à un inconnu, quelle corvée, pour lui dire quoi, d'ailleurs ?

L'avion avait décollé, pendant qu'on nous servait un rafraîchissement, la France avait disparu et déjà, à travers les nuages blancs qui s'effiločiaient, la verte Erin apparaissait, ses prairies ensoleillées parcourues par l'ombre sombre et mouvante des nuages. Andrée et moi ne parlions plus, appuyée contre le hublot, je regardais défiler, parsemé de rares cottages blancs, le damier inégal des petites prairies irlandaises. De mille tons de vert, cernées de haies sombres, de murets gris qui serpentaient à perte de vue, elles étaient l'Irlande que j'attendais...

Quelques villes seulement, les taches argentées des lacs, quelques collines... L'avion perdait de l'altitude, mon regard embrassa soudain en entier l'île traversée au loin par le ruban d'argent du Shannon. D'un vert profond dans le soleil de la fin d'après-midi, l'Irlande apparut, ceinte de la ligne blanche et

mouvante des vagues qui battaient les profondes découpes de sa côte, aussi belle que je l'espérais... Mon cœur se mit à battre de plaisir anticipé, comme s'il avait déjà tout deviné...

Quand nous descendîmes de l'avion, une chaleur moite, inattendue faisait vaciller les vapeurs de gasoil qui stagnaient à ras du ciment des pistes. Autour, les seuls, espérais-je, de la verte Erin, s'étendaient des champs arides et gris, ce *no man's land* qui cerne beaucoup d'aéroports...

Précédés d'un jeune employé bavard, nous nous réfugiâmes vite dans la fraîcheur du hall... La descente d'avion avait pris du temps, les tapis apportant les bagages tournaient depuis dix minutes, tous les passagers quittaient déjà le hall que nous attendions toujours nos valises, qu'un employé zélé, désireux de nous éviter l'attente, avait entassées à l'écart... sans nous prévenir. Le pauvre Jean-Claude courait d'un tapis à l'autre comme une poule cherchant ses poussins, déjà stressé à la perspective des problèmes qui commençaient ! Mis en joie par l'épisode, nous suivîmes la file des passagers qui se bousculaient vers la sortie, louchant en passant vers l'immense boutique *free-tax* (la moins chère et la mieux achalandée d'Europe, avait dit l'hôtesse... irlandaise, bien sûr). Mais pas le temps de s'y attarder, Peter nous attendait. Où se cachait-il ? Serait-il un de ces pâles rouquins à taches de rousseur et à l'air un peu rustre parmi ces hommes qui attendaient à la sortie ? Beaucoup brandissaient une grossière pancarte avec un nom dessus vers les passagers qui défilaient devant eux. Pas très souriants les Irlandais, pas sûr que je les aimerais autant que leur pays...

Non, non, messieurs, le *Bed and Breakfast* ce n'était pas pour nous, nous on allait à l'hôtel, si Peter voulait bien nous y emmener... Mais, comme personne ne s'avancait vers nous, Andrée et moi, précédant tout le monde, gagnâmes la sortie. Ah, ce côté-ci ressemblait plus à l'Irlande. Au-delà des grilles de l'aéroport, j'apercevais enfin quelques arbres ! Près de nous, debout près de grands vélos noirs appuyés au mur de briques rouges, des jeunes gens discutaient en consultant des cartes routières. De grands imperméables noirs à capuchon dépassaient de leurs sacs à dos qui gisaient, entassés plus loin. Ils devaient bien connaître le pays...

Mais quel soleil aujourd'hui ! Le long du trottoir, des touristes énervés, trop habillés pour la chaleur, prenaient d'assaut les taxis. En voyant les fauteuils, un homme se détacha vivement d'un minibus blanc dont il peaufinait l'éclat de la carrosserie ; il s'avança vers nous en souriant, un homme en chemisette blanche et pantalon noir, grand, plutôt corpulent. Il n'avait rien d'irlandais, ni taches de rousseur, ni cheveux roux, ses cheveux noirs encadraient un visage ouvert et sympathique...

Il n'avait rien d'irrésistible, et moi qui ne voyais plus les hommes depuis longtemps, je le regardai à peine, tant de choses autour de moi sollicitaient mes yeux. Ce n'était pourtant qu'un grand soleil sur un petit aéroport banal, ce n'était que l'arrivée ordinaire d'un avion de vacances dans un pays étranger, mais c'était l'Irlande que je respirais, et dans la douceur de cet instant si attendu, je me sentais prête à tout en aimer, avec ferveur et sans restriction.

Comment aurais-je su que je le regardais, mes pensées me semblaient si loin de lui... Je ne pensais qu'à l'Irlande, comment pouvais-je deviner que bientôt l'Irlande pour moi ce ne serait plus que lui ? Je le sentais déjà sans doute pour que, quand je ferme les yeux, tous les détails de cet instant surgissent de ma mémoire aussi précis, tellement précis. L'instant me semble suspendu comme un film arrêté sur image et qui reprend vie à volonté par la magie de la mémoire. Une bouffée de sensations m'envahit à nouveau, qui fait battre mon cœur du même bonheur, de la même attente impatiente. La chaleur m'imprègne, je vois les légers nuages blancs reprendre leur course dans le ciel si bleu, les bâtiments de brique rouge surgissent à nouveau derrière les voitures et les taxis qui s'éloignent, mais moi, je ne regarde que l'homme qui, là-bas, s'avance vers nous, vers moi en souriant... J'avais attendu si longtemps ce voyage pour vivre ce seul instant et je n'en ai pourtant rien deviné...

« Hello ! » Peter serrait les mains tendues. Jean-Claude nous présentait : « Voilà Nathalie et Gérard, Sophie et Andrée, et les retardataires, Thérèse et Véronique. » J'avais serré sa main et je n'écoutais plus, trop occupée à graver en moi tous les détails de mon premier contact avec l'Irlande, ce premier contact dont je ne savais pas qu'il ferait partie de moi à jamais, attentive seulement à mes premières impressions, à ce bonheur calme et plein d'allégresse à la fois qui peu à peu m'envahissait.

Quelqu'un empoigna mon fauteuil, je tournai la tête pour voir Peter qui, tout en me poussant, me montrait le minibus. Andrée, elle, n'avait plus qu'à suivre en portant les valises... Par la plate-forme du mini-ascenseur, je pénétrai la première dans le minibus blanc pour être installée à l'avant. Toute la semaine, là serait ma place, derrière le chauffeur, avec vue panoramique sur le paysage... Andrée s'assit près de moi. Tout le monde s'installa. Assis devant, à la gauche de Peter (l'Irlande roule à gauche donc le chauffeur est à droite), Jean-Claude s'épongeait le front, tombait la veste, commençait à faire le pitre, chacun avait trouvé sa place pour la semaine...

Au premier carrefour, en pleine campagne, un grand panneau solitaire annonçait « Les Misérables », le spectacle de Robert Hossein, plus loin une pancarte « cul de sac »..., la France nous faisait un dernier clin d'œil. Paris, déjà, me semblait à mille lieues, ce Paris que j'aimais pourtant, malgré son agitation, ses voitures, ses vapeurs et ses odeurs d'essence, ses constructions qui engloutissaient l'espace, sa publicité agressive qui prenait partout possession des yeux, des pensées, des désirs et ne laissait plus aucune place au rêve. Moi, aujourd'hui, j'avais besoin de rêver...

Ici, à deux pas de l'aéroport, on entrait dans un décor de verdure si dense qu'on devinait plus qu'on ne voyait les cottages enfouis sous la végétation prolifique... Plus loin, de petites maisons pimpantes, sans étage, bordaient la route de loin en loin, derrière un jardin plein de fleurs et de buissons d'arums. Accrochée à une chaîne au-dessus de la barrière blanche, à chaque maison ou presque, se balançait une pancarte pleine de charme à l'image de ces boîtes décorées où les Anglo-Saxons mettent leur thé, la fameuse pancarte « *Bed and Breakfast* », ou plus simplement « *B and B, rooms en suite* », gîte et petit-déjeuner à l'irlandaise, c'était sûrement mieux que notre hôtel quatre étoiles pour découvrir le vrai visage de la vie irlandaise... Si j'avais pu choisir...

Tourné vers nous, Jean-Claude avait commencé à jouer les guides, à parler de l'Irlande, du programme du lendemain, de Peter qu'il nous « résuma » en quelques mots : « Il chante très bien... C'est un passionné de golf... Il est divorcé... Ses enfants vivent avec lui... Il va nous accompagner partout pendant ces huit jours... » Entre deux paysages, je voyais de profil son visage un peu rougeaud ; bavard, rieur, il avait une bonne tête... Je le trouvais un peu « enveloppé » pour mon goût (un goût qui n'était rien qu'esthétique...), mais j'aimais bien ses yeux noirs et rieurs, son sourire chaleureux. De temps en temps, il jetait un regard dans le rétroviseur et nos regards se croisaient, vaguement

curieux, vaguement intéressés, il devait se demander pourquoi j'étais si silencieuse...

Sur le parking de l'hôtel, une exposition de vieilles voitures avait attiré une foule de touristes que les vacances, la chaleur... et la bière rendaient euphoriques ! Au pas, notre car dut contourner des voitures mal garées, arrêté tous les deux mètres par des groupes de dames et de messieurs très gais qui brandissaient des bouteilles de bière... Quelle ambiance ! L'hôtel moderne, en briques rouges et sans étage, comme la plupart des constructions irlandaises, s'intégrait sans peine dans le paysage bucolique. Devant l'entrée, le large emplacement réservé aux « *disabled persons* » était, comme en France, occupé par une très grosse voiture... Quel pervers plaisir ce serait (on peut rêver...) de voir un jour un PV sur le pare-brise d'un de ces inconscients *squatters* qui profitent, parfois même à deux, de MON emplacement réservé, et obligent mon chauffeur (c'est-à-dire la personne qui m'accompagne) à des manœuvres impossibles pour me descendre de voiture...

On m'en avait mis un pourtant à moi, et pour ce même (et bon !) motif. Un jour de balade en province avec Héléna, sur un parking com-plè-te-ment vide, elle s'était, avec la logique de l'habitude, garée sur un emplacement réservé. Las ! nous n'avions pas jugé utile de signaler ma présence dans le véhicule, et, au retour des courses, l'heure dépassée d'à peine cinq minutes, nous trouvâmes un agent en train de verbaliser sa voiture... Mais l'heure n'était pas en cause ! Le représentant de l'ordre lui expliqua, avec un raisonnement imparable, que, pour avoir le droit de se garer à cette place, il fallait posséder le MACARON GIC, que pour obtenir ce MACARON il fallait être handicapé, qu'il n'avait pas vu de MACARON sur le pare-brise, donc qu'il ne pouvait pas y avoir d'handicapé dans cette voiture, et donc, CQFD, qu'elle n'avait pas droit à cette place... Assise dans mon fauteuil, sous son nez, je le regardais argumenter, l'air un peu gêné quand même par ma présence mais refusant d'abandonner une démonstration qui le confortait dans son rôle de représentant de la LOI. Mon macaron étant resté à la maison, dans un autre sac, il fut inébranlable... Alors, sans rire, je pris le PV, réconfortai la pauvre Héléna déconcertée par tant de bêtise, et nous remontâmes en voiture sous le regard intéressé du serviteur de l'ORDRE. Renvoyé quelques jours plus tard à qui de droit avec quelques lignes d'explication, le PV disparut heureusement dans les oubliettes...

Le hall de l'hôtel grouillait autour de la réception des nouveaux arrivants toujours aussi pressés, mêlés aux clients fatigués et assoiffés... Pour moi, ce n'était plus soudain qu'une cacophonie de bruits et de sons indéchiffrables, comme toujours dans la foule. Mais, le bruit pour moi, c'est la vie, je n'allais certes pas me plaindre... Tour à tour, les groupes se désagrégèrent pour suivre les garçons chargés de valises et de sacs et nous partîmes à leur suite découvrir l'hôtel.

Comme une grosse araignée, des couloirs feutrés de moquette étendaient leurs tentacules dans toutes les directions, longeaient le restaurant, le pub, s'enroulaient autour d'un patio vitré verdoyant et fleuri, nimbé par la lumière

orangée des derniers rayons du soleil. Quelle paix inattendue après le remue-ménage de l'arrivée... Notre chambre s'ouvrait là, sur le patio, fraîche et reposante dans la faible lueur qui traversait les rideaux. Par la fenêtre ouverte entrait l'odeur douceâtre et entêtante des genêts dorés... Andrée tira les rideaux pour découvrir, dans la chambre, une harmonie de couleurs claires, murs, moquette, chintz des couvre-lits, des rideaux, tout était pastel, douce atmosphère où se reposer après le voyage, la chaleur et l'agitation bruyante, transpirante et alcoolisée du hall... Il ne nous restait qu'à boire un thé, comme nous y invitait la bouilloire électrique posée sur la commode à côté des sachets de thé et des tasses. En silence, assises au pied des lits jumeaux, nous partageâmes à la fois le thé brûlant et la bienheureuse douceur de ce moment... Puis tout en devisant, tandis qu'Andrée défaisait les valises, j'installai sur la commode mon petit bric-à-brac indispensable (vital dirai-je) : glace, maquillage, papier à lettres, livres..., tout ce qui, à portée de la main, me donne un minimum d'autonomie dans une chambre d'hôtel encombrée... Nous n'en avons rien vu encore mais, déjà, comme moi, Andrée était tombée amoureuse de l'Irlande, de ses couleurs, de son charme tranquille, un peu hors du temps, loin de nos critères parisiens en tout cas...

Rafrâchées, pomponnées, nous avons une heure avant le dîner pour aller à la découverte de l'hôtel. Mon œil qui voit tout avait aperçu au passage dans une vitrine un petit garçon en casquette dont la vue avait réveillé ma passion pour les poupées. Je pensais à Marie, qui, de chacun de ses voyages, me rapportait un objet original. Moi qui n'avais jamais eu le plaisir de la surprendre, c'était l'occasion rêvée... Mais, à quelques minutes du dîner, nous ne pûmes même pas entrer dans la boutique envahie par les dames remaquillées tandis qu'en groupes bruyants les messieurs, un verre de *stout* à la main, péroraient dans les couloirs...

Nous rêvions devant les cartes postales, pleines de *pubs*, de *frontshops* et de moutons aux dos rouges et verts quand un souffle sur la joue me fit tressaillir. Tournant vivement la tête, je me trouvai nez à nez avec le visage hilare, rougi par le soleil (ou la bière ?) d'un Allemand à l'œil de velours qui se penchait sur moi pour me dire quelques mots... J'aurais parié qu'il parlait de mes yeux ! Je ne reconnus que l'accent, il parlait trop vite, mais je me sentais renaître à vue d'œil dans cette atmosphère de vacances gaie et détendue. Entourée de gens qui riaient et qui me parlaient... De gens qui me voyaient... Et, soudain, j'eus envie, pendant quelques jours au moins, de faire le vide dans ma tête, de partager leur joie de vivre qui avait été la mienne, de retrouver un bonheur que j'avais perdu et que je n'attendais plus...

La façon inimitable qu'ont les Anglo-Saxons de jouer avec les tissus, draper les tentures, juponner les fauteuils, et de créer une atmosphère intime me laisse toujours admirative, moi, l'amoureuse des tissus. Dans la grande salle de restaurant, la lumière tamisée des lampes, les murs d'une chaude couleur saumon, la moquette, les doubles rideaux joliment drapés devant de fausses fenêtres à petits carreaux créaient une atmosphère étonnamment confortable.

Dans cette ambiance feutrée, les touristes excités de l'après-midi semblaient redevenus des hommes et des femmes policés qui bavardaient tranquillement, assis autour des petites tables rondes...

Installés sur le côté, nos compagnons attendaient les retardataires (Andrée et moi, toujours...) pour commencer. Seul à une table avec Peter, Jean-Claude nous fit signe de les rejoindre. Pendant qu'ils choisissaient le menu avec la jeune serveuse (toutes des femmes), Andrée et moi essayions de comprendre le drapé compliqué des doubles rideaux au-dessus de notre table. Andrée rit beaucoup quand je lui dis en plaisantant – à moitié seulement, hélas... – que, chez moi, je changeais souvent les rideaux à défaut de ne pouvoir aussi facilement changer de mari... S'ajoutant à la douce euphorie de la journée, l'évocation de ce mari lointain, qui, ici, ne jouerait pas les trouble-fête, me mit en joie pour la soirée...

Les menus consultés, discutés, choisis, au fond de la salle, la porte à tambour de l'office commença à battre sans trêve sur les serveuses débordées... D'une carrure impressionnante, l'une d'elle ne tarda pas à provoquer notre fou rire : d'une démarche de sergent-major, elle jaillissait littéralement par la porte à tambour que, des plats plein les bras, elle poussait de la hanche et, en quelques enjambées, traversait la salle sans s'arrêter, le regard droit fixé sur la table à servir... Nous n'osâmes bientôt plus la regarder...

Peter avait choisi le menu irlandais le plus classique, un *irish stew* servi avec divers légumes que mon peu d'appétit habituel, assorti de l'heure de décalage horaire – une heure de moins qu'en France –, m'empêcha d'apprécier... Doté par contre d'un solide appétit, Peter en face de moi faisait des mimiques pour me demander pourquoi je ne mangeais pas, je répondais de la même façon, alors il se tournait vers Jean-Claude qui traduisait, nous répétait... La communication s'avérait laborieuse, pourquoi ne pas quand même essayer de parler sa langue à ce gros Irlandais sympathique ? Des mots anglais dansaient dans ma tête, que j'essayais d'ordonner, mais il m'en manquait toujours un pour faire une phrase, j'allais seulement me ridiculiser et l'amuser...

Le dîner avait traîné en longueur, fatigués, nos compagnons regagnèrent tout de suite leurs chambres, mais Andrée et moi, toujours vadrouilleuses, voulûmes respirer l'air des environs. Nous voyant partir, Peter se précipita, poussa fermement Andrée de côté et s'empara de mon fauteuil. Que faire ? Andrée eut un geste fataliste des bras et suivit docilement, tout en me disant en riant : « Qu'est-ce que je fais là, moi, si je ne peux plus m'occuper de toi ? » Je fus amusée, et même un peu flattée, surtout quand, traversant le hall, je vis « mon » Allemand, encore là, plonger dans une révérence en m'ouvrant la porte.

Dehors la nuit commençait à tomber. Devant l'hôtel, la route s'allongeait, rectiligne, dans la campagne déserte. Les nuages avaient remplacé le soleil de l'après-midi et un petit vent frisquet agitait les buissons au bord de la route. Au bout de cinq minutes, nous étions gelées, mais Peter ne semblait pas s'en apercevoir, et comment le lui dire ? Moi je n'avais pas envie de rentrer déjà, ce n'était pas si souvent qu'un Irlandais s'occupait de moi ! Il marchait d'un bon pas, sans un mot, nous montrant de la main au passage quelques vieilles pierres

grises, ruines d'anciens cottages dont les murs envahis par la végétation luxuriante finissaient de s'écrouler.

Enfin, il s'aperçut que, recroquevillées dans nos pauvres pull-overs, nous claquions des dents, et, debout derrière moi, il se mit à me frictionner vigoureusement les bras. Interdite, je levai les yeux sur Andrée tout en faisant une mimique pour lui faire comprendre que ce n'était pas désagréable. Pas du tout même... Mais, déjà, il faisait demi-tour et, Andrée et moi riant sous cape, nous nous dirigeâmes en courant vers l'hôtel chauffé où l'ambiance commençait à monter, portée par les trois musiciens qui jouaient dans le pub et par la Guinness qui, à cette heure tardive – les dames étaient couchées –, coulait à flots ! Mais, pour nous, la journée s'achevait, sur une vigoureuse poignée de main, Peter nous quitta à la porte de la chambre calme, chaude et silencieuse où déjà nous avions pris des habitudes. La bouilloire nous attendait sur la commode pour le thé du soir, dans le calme douillet de la pièce, plus du tout fatiguées soudain, nous bavardâmes à bâtons rompus de Peter qui semblait si chaleureux, de Jean-Claude qui était si drôle, des autres que nous ne connaissions pas encore, de l'Irlande surtout qui, demain, nous attendait... Toutes les deux nous en apprécions le charme bucolique et sans artifices, ici, même les panneaux publicitaires semblaient faits pour agrémenter le paysage... Doucement, nos propos dérivèrent sur d'autres voyages, sur nos enfants, nos vies... Nous fîmes vraiment connaissance ce soir-là, seules toutes deux dans cette chambre étrangère. « Deux heures... C'est pas vrai ! » Nous n'avions même pas songé à téléphoner à mon pauvre Thomas qui avait dû regarder souvent l'heure... Paris semblait si loin !

Premier geste en se levant, Andrée avait ouvert les rideaux sur un ciel bas et gris qui n'incitait guère à la promenade... Mais nous étions en Irlande et, vite, nous avions enfilé un bon pull, glissé un imper dans le sac à côté des lunettes de soleil – sait-on jamais... –, et, avec Nathalie, rencontrée dans le couloir, rejoint allègrement Jean-Claude et Peter déjà installés et mangeant de bon appétit leurs saucisses grillées.

Jean-Claude, Peter, tout le monde était là, tout le monde avait bien dormi, tout le monde avait faim, tout le monde attendait de prendre la route, mais assis devant les gâteaux et les confitures, tout le monde bavardait, et personne ne faisait mine de se lever...

Debout le premier, Peter pressa Jean-Claude de nous stimuler et s'en fut, de sa démarche élastique, chercher le car pour l'amener devant la porte de l'hôtel, alors hâtivement Jean-Claude fraya un passage à nos fauteuils entre les sacs entassés et les chaises et nous sortîmes dans la fraîcheur lumineuse d'un petit matin irlandais...

L'atmosphère surchauffée de l'hôtel ne nous y avait pas préparés... Transpercés par le petit vent humide, frissonnantes malgré nos gros pull-overs, nous scrutâmes le ciel mouillé que des vagues de gros nuages gris traversaient sans répit. Autour de nous, les voitures quittaient le parking en file indienne. Il

avait plu un peu pendant la nuit et, le long des murs rouges, dans la pâle lumière du matin, les feuilles des massifs et les fleurs brillaient de rosée, éclatantes de tendres couleurs régénérées par la fraîcheur de la nuit... Andrée et moi, nez dans les fleurs, respirions enfin l'odeur de terre mouillée de notre premier matin irlandais...

Debout près du car aux portes ouvertes, Peter regardait sa montre. Il ne semblait pas tenir en place cet homme... N'y tenant plus, il vint me chercher et m'installa comme la veille, juste derrière lui, Nathalie, Laurence... puis d'un bond il monta dans le car, un regard rieur de ses yeux noirs pour s'assurer que tout le monde était prêt (OK ?, son mot de passe...) et, en chantant, il se glissa derrière le volant, tandis qu'assis près de lui Jean-Claude, tourné vers nous, commençait à parler, à nous raconter l'Irlande...

La gorge un peu serrée de plaisir, d'émotion, d'impatience, je me sentais comme neuve soudain, légère, débarrassée du quotidien difficile, sans contraintes, heureuse simplement d'être là, dans un joli cadre, entourée de gens aimables, gais, vivants enfin, loin de ce désert silencieux qu'était devenue ma maison depuis qu'on n'y entendait plus les rires et les bruits des enfants. Je ne savais même plus soudain si la France existait...

Derrière la fine bruine qui commençait à tomber, les collines, au loin, se profilaient, ceintes encore d'une longue écharpe de brume blanchâtre. Des voitures filaient devant nous sur la nationale, pressées d'arriver quelque part tandis que, doucement, Peter nous conduisait par les jolies petites routes tranquilles, celles où, noyées dans la verdure, des ruines, le donjon effondré d'un château, le mur clair d'une chaumière abandonnée, une statue religieuse au bord de la route, un cimetière aux croix celtiques donnaient à la campagne un petit air joliment nostalgique.

Des chiens erraient dans les villages encore endormis, mais déjà les gros bourgs s'éveillaient dans la grisaille du petit matin, égayée des verts, bleus, rouges éclatants des *pubs*, et des *shops* qui se suivaient le long des rues presque désertes. « *The Marble City Bar* », « *The Ould Plaid Shaw* »..., leurs noms chantaient, tellement plus romantiques que nos « *Café de la gare* », « *Café du commerce* », même quand, tout simplement, ils arboraient le nom sonore, un peu rugueux du propriétaire : O'Brien, Kavannah, Moloney, Griffin... Sur les trottoirs, une pile de tonneaux, un vieux vélo noir appuyé contre la vitrine, les enseignes décorées leur donnaient un charme un peu désuet de vieille carte postale.

Au loin sur la route s'avancait parfois à notre rencontre une ravissante roulotte aux côtés arrondis, tel un tonneau couché. Tirée par un robuste cheval roux à la longue crinière, une fleur piquée entre les oreilles, rouge, vert pomme, plus souvent noire à fleurettes jaunes, rutilante et magnifique, elle approchait sans hâte, à l'allure de son conducteur qui, à pas rêveurs, marchait près d'elle... Peter s'arrêtait un instant le temps de la croiser, de l'admirer, puis repartait lui aussi, *slow, slow*, comme à chaque carrefour, écrites à même la route, le rappelaient à l'envi d'énormes lettres blanches...

La route avait longtemps sinué entre deux haies très hautes piquées de petites clochettes rouges et pointues, fuchsias sauvages, exubérants dans la douceur humide des bords de l'Atlantique. Plus tard, un chétif soleil s'était levé sur un patchwork de petites prairies vertes, ondulant entre haies basses et murets. En contrebas, bordé d'herbes folles, le Shannon étalait ses eaux argentées, large et tranquille sous le ciel gris. Dans le vent insinuant qui traversait nos pulls, nous avons fait quelques pas sur sa berge... À chaque instant, le ciel changeait, toujours en mouvement, de gros nuages pommelés le traversaient, sombres, rapides, qui s'effilochaient dans la pâle lumière d'un rayon de soleil, promenant sur les paysages d'étranges ombres mouvantes...

Nous étions arrivés tard dans le petit port de pêche serré entre la mer et les collines, où nous voulions déjeuner. Entre les touristes qui déambulaient, nous avons remonté la rue pentue, bordée de deux rangées de maisons claires, étroites, panachées de pubs de toutes les couleurs. Au *Tynan's Bridge House Bar*, au fronton peint d'une jolie sirène blonde et rose, nous attendait une délicieuse assiette de poissons fumés et séchés. Il était tard, nous étions seuls, après le vent frisquet, les touristes bruyants, c'était bon de s'abandonner au calme de cette petite salle aux murs couverts de gravures marines, de manger, la porte ouverte sur une minuscule courette au sol moussu, bien abritée du vent, dans l'odeur humide et froide des sauges, des marguerites et des roses qui l'envahissaient, si luxuriantes qu'elles semblaient prêtes à entrer dans la maison...

En bas sur le port, entre les hauts rochers noirs qui s'avançaient dans la crique, un vent glacial s'insinuait partout, humide, pénétrant. Des mouettes criaillantes tournaient dans le ciel chargé, d'un vol ample et lent elles effleuraient les bateaux de pêche dégoulinants de rouille qui longeaient le quai. Fouettés d'embruns salés, dans l'odeur âcre d'une mer houleuse, nous avons longé un moment la digue de terre battue jusqu'à ce qu'elle s'étire en une étroite presqu'île déserte, habitée de trois maisons de pêcheur, blanches et basses, un peu délabrées, un peu mélancoliques...

Puis nous avons repris la route, oublié les verts paysages, la joliesse des villages aux couleurs vives pour longer d'immenses plages de sable noir à la beauté âpre et sauvage, bordées de longues herbes folles, de rochers gris, battues du fracas de la mer et du vent malgré l'enfilade d'îles noires, noyées de brume qui barraient l'horizon... Les gros nuages semblaient, sous les rafales de vent, défiler plus vite, lourds, noirs, à l'image oppressante de cette côte désertique et sombre...

Mouvance des paysages, innombrables visages de l'Irlande avec partout comme dénominateur commun le ciel, un ciel de kaléidoscope, aux infinis tons de gris, si lumineux que les couleurs, ici, retrouvaient leur vérité originelle...

Jamais non plus le sourire n'était loin, quand, couchée sur la route, une brebis, une petite boule laineuse entre les pattes, regardait arriver la voiture, impavide, le museau tordu sur quelques brins d'herbe. D'un bond brusque, l'agneau flageolant sous son ventre, elle s'enfuyait rejoindre les moutons aux dos bleus, rouges, verts qui cherchaient l'herbe entre les rochers en surplomb. La route de corniche se

rétrécissait parfois en un étroit goulet coincé entre muret moussu et rochers, les voitures s'arrêtaient dans des encoignures réservées dans la roche, le temps de se croiser, d'échanger quelques mots sans impatience, nous repartions, quelques fleurs entre les doigts, bouton d'or, pâquerette cueillie au passage entre deux pierres... Le soir tombait, la tête grisée de toutes les beautés entrevues, le cœur gonflé de toutes ces impressions à ne pas oublier, nous regagnions, avec l'impression d'aller vers un autre monde, notre hôtel quatre étoiles, si banal après ces merveilles...

Il ne pleuvait pas, pas de soleil non plus... J'aimais la beauté de ce ciel toujours encombré de nuages, qui semblait tour à tour s'éclairer ou s'alourdir comme s'il voulait se mettre à l'unisson des paysages, changeant aussi vite qu'eux... Ici, ses gris lumineux jouaient avec les rieuses couleurs des maisons, les verts vifs devenaient d'émeraude et, soudain, quelques minutes plus loin, le ciel bas et lourd semblait refléter toute l'angoisse de la terre. Là-bas, je rencontrais la beauté vraie, celle que j'aime, qui émane des choses simples, naturelles, rieuse ou tragique à l'image de la vie, à l'image de ces hommes aux visages rudes mais gais, chaleureux, exubérants, que nous croisions tous les jours. Ici, je me sentais bien comme si j'avais retrouvé mon pays...

Comme de vieilles cartes postales un peu surannées, tout ici dans sa simplicité tranquille, un peu vieillotte, devenait spectacle pour nos yeux trop avertis... Nulle mièvrerie pourtant, rien de fabriqué dans ces vieux cottages jaunes aux toits de chaume, croulant sous les fleurs, rosiers grimant le long des toits, buissons de marguerites, œillets d'Inde, sauges, géraniums, tout éclatait, dans un fouillis magique de couleurs et de fleurs... Par-dessus la barrière blanche, un homme nous hélait, nous invitait à goûter dans son jardin, nous installait à une table blanche rococo (il faisait beau ce jour-là), nous apportait café, thé, friandises... Nous étions un peu interloqués, mais Peter nous entraînait, nous nous laissions séduire par la gentillesse spontanée de cet accueil...

Un concert de Klaxons dans la rue, et soudain, devant l'église en face, d'un cortège de voitures enrubannées avait jailli, comme une poignée de dragées, une kyrielle de jeunes filles en longues robes volantées de satin rose, bleu pâle, jaune, des rubans, des fleurs dans les cheveux... Les messieurs aux visages un peu frustes semblaient bien un peu endimanchés dans leur complet noir, les demoiselles un peu démodées, mais la mariée était si radieuse, si charmante au milieu des vieux cottages cette noce irlandaise qui s'égayait en riant dans le parc...

Mais quand, plus loin, les bois et les rochers, apparurent piquetés à l'infini des taches roses et éclatantes des rhododendrons sauvages, quand, dans le parc d'un château de granit noir, les essences rares disparurent sous les buissons de rhododendrons, massifs mauves, jaunes, carmin, violines, énormes et lumineux débordant des pelouses, nous fûmes près cette fois de pleurer d'émotion... (Dans les bois, nous en avons cueilli un bouquet pour notre chambre et, le jour du départ, je vis le garçon d'hôtel traverser les couloirs, ma valise dans une main et dans l'autre, bien enveloppé, mon pauvre bouquet un peu fané mais si plein de

souvenirs...)

Harmonieusement, partout, châteaux, chaumières, couleurs, grisaille, exubérance, solitude et immensité, grandeur et simplicité se côtoyaient, se mêlaient avec, pour dénominateurs communs, la beauté, la nature et le ciel...

Parfois, le passé rejoignait le présent... En revenant à l'hôtel, nous nous étions arrêtés dans un village et Peter m'avait emmenée acheter du *wiskey* irlandais dans une vieille et sombre épicerie, une de celles où, il y a trente ans, chez nous, on trouvait tout, ficelle, bougie ou lard, j'avais cru retrouver mon enfance quand, en vacances chez ma tante, j'allais acheter pour quelques francs de bonbons chez les sœurs Totosse, deux vieilles filles grises et poilues, immuables derrière leur vieux comptoir de bois... Le plancher gris délavé, les balais, serpillières, les serpentins de papier tue-mouches qui pendaient du plafond bas, les casiers d'épicerie, les sacs de jute contre le comptoir, emplis de haricots secs et de pommes de terre, distillaient des odeurs insidieuses de terre, de chocolat rance et de lessive, mêlées à celles plus indéfinissables du carton, du vieux bois et de la poussière... D'un air méfiant, la femme m'avait regardée entrer dans mon fauteuil, tout de suite aimable quand Peter, l'Irlandais, avait parlé... Il s'était penché, me proposant : « *Black Bush ? Paddy ? Jameson ?* » Ça m'était bien égal, dans cette épicerie d'un autre siècle, je me sentais bien avec ce gros homme chaleureux, je le regardais parler, heureuse simplement d'être là avec lui, comme avec un ami, comme si soudain je venais d'entrer dans l'intimité de l'Irlande...

Il était toujours près de moi durant ces premiers jours, chevalier servant empressé, rieur, toujours prêt à m'emmener quelque part... Il aimait faire des gestes d'amitié, ébouriffer les cheveux en passant, mettre son bras autour des épaules... On sentait en lui une générosité profonde, un besoin de contact qui l'aidait à exprimer ce qu'il ne pouvait nous dire... La radio marchait toujours dans le car, il chantait avec elle, parfois il se mettait à danser, il semblait tellement heureux de vivre... Souvent, il m'envoyait des baisers dans le rétroviseur, c'était sa façon d'être... Avec bonheur, je le regardais vivre, serviable, gentil, prévenant, chaleureux avec tout le monde.

Et tout le monde fut bientôt sous le charme... Moi surtout, qui ne le savais pas. Bientôt, je commençai à l'attendre quand il n'était pas là, heureuse dès que mon regard se posait sur lui... Impatiente s'il ne me regardait pas... Je ne me posais pas de questions, j'avais oublié depuis longtemps les affres de l'amour naissant ! Non, j'aurais simplement aimé lui parler, partager quelque chose avec lui. Quoi ? Comment ? Je ne savais pas mais il me donnait envie de rompre cette réserve où je me retranche souvent en société, par pudeur, pour ne pas montrer combien je me sens à l'écart, quelle solitude se cache derrière mon sourire... Alors inconsciemment, comme un gosse qui fait des sottises pour qu'on s'occupe de lui, j'ai provoqué des occasions de l'approcher. De le toucher, surtout... Il était derrière moi ce soir où, sans réfléchir, presque malgré moi, je laissai aller ma tête contre lui en riant, comme pour me moquer de son estomac confortable. Lui aussi, il a ri, mais qu'a-t-il pensé ? A-t-il deviné avant moi ce besoin imprécis qui me troublait ? Le lendemain, il est venu s'asseoir près de moi à la table ronde. Pour la première fois, j'ai sorti mon stylo et, sans même y réfléchir, j'ai fait une plaisanterie en anglais... La phrase m'a semblé couler de mon stylo ! L'anglais devenait ma langue maternelle tant j'avais envie qu'il me comprenne. J'ai mis de la confiture sur ma viande ce jour-là parce qu'il me le proposait, bêtement, comme une adolescente amoureuse, j'essayais de lui plaire... Je n'ai pas senti ce qui m'arrivait, comment l'aurais-je deviné ?

La notion de flirt m'était devenue si étrangère. Je vivais depuis si longtemps entourée d'amies que j'avais oublié ce qu'est un homme, mes hommes ce n'était plus que mes trois fils... Comment penser à un homme quand on n'a plus rien à lui offrir ? J'étais trop fière, je ne voulais pas de leur pitié. Mes amis admiraient mon courage, mon sourire, il fallait bien me conformer à cette image que je voulais donner de moi. Cela m'aidait à vivre, mais mon cœur était si vide, si vide ma vie affective...

Tout en lui comblait ce vide, il était tout ce que j'aime dans la vie, naturel, chaleureux, amical, heureux de vivre surtout, il était comme j'aurais aimé être encore. Il avait tout pour me séduire et je n'y prenais pas garde, toute à la douceur retrouvée d'avoir, même pour un instant, un homme à côté de moi...

Le lendemain, nous partîmes vers le nord...

Après un petit-déjeuner paresseux, pour une fois sans horaire, dans la chaleur un peu moite de cette matinée, nous avons baguenaudé dans les allées d'un minuscule village-musée, auquel on avait rendu son atmosphère rurale du XIX^e siècle, maison de pêcheur à vieux toit de chaume avec, séchant devant la porte, les filets de corde rapiécés, maison cossue d'un médecin avec sa vieille table d'examen en cuir, ses statuette de chiens en porcelaine, yorkshire, carlin, caniche sur le bord de la fenêtre, grosse ferme rouge d'un riche fermier... Le foin, dans la cour, séchait sur des dolmens de pierre tandis qu'à côté des paons se promenaient d'un pas précautionneux, caquetants, indifférents aux regards qui attendaient une pavane... L'odeur du foin mêlée à celle de la basse-cour avait cheminé longtemps avec nous dans le sentier couvert des fleurs jaunes des cytises. Ce matin, le vent nous oubliait, entre les haies, la chaleur alourdissait les pulls que nous n'osions jamais quitter, tant le temps changeait vite. Un cheval broutait la grande herbe autour de deux roulottes bleues abandonnées sous les arbres. Les oiseaux chantaient le soleil... Andrée et moi avons laissé s'éloigner les autres pour traîner dans les allées, toutes deux séduites par le charme rétro de ce petit village tranquille malgré quelques touristes matinaux...

Dans la petite école au bas de la grand-rue, les portemanteaux de fer noir, accrochés au mur, semblaient attendre les pèlerines. Sur les tables inclinées, les porte-plumes en bois traînaient dans l'encrier de porcelaine blanche. Cédant à un réflexe venu de mon enfance, j'y avais enfoncé mon doigt, je l'avais retiré, dégouttant d'encre bleue... La vie semblait là en suspens, comme si, d'un instant à l'autre, une nuée bruyante d'enfants en galoches allait se glisser en se bousculant entre les bancs... Peut-être les enfants qui couraient ce matin-là dans le village ? Peut-être cette petite fille rousse, qui descendait la grand-rue devant l'école, ravissante comme une image dans sa robe en Liberty, ses chaussettes blanches et ses sandalettes ? Sous son chapeau de paille rond à ruban, elle avait l'air sérieux d'une écolière modèle, impatiente de retrouver son banc du premier rang...

Nous quittâmes à regret la rude vie du XIX^e siècle pour retrouver Peter qui nous attendait plus loin sous les arbres, plongé dans son journal, pour une fois sans impatience... Et puis, durant des heures nous sembla-t-il, nous avons roulé à l'allure irlandaise, monotone dans des régions sans charme, industrielles et industrielles, exaspérante si, en intermède, comme pour nous reposer de nos émotions trop exaltantes, Jean-Claude n'avait sorti son stock inépuisable d'histoires drôles, et c'est ainsi que, sans nous en apercevoir, en fin d'après-midi nous étions entrés dans la cour de gravillons d'un petit hôtel blanc au nom français un peu prétentieux : l'*Hostellerie du Manoir*, le petit hôtel de mon cœur...

Malgré son nom français, heureusement, l'hôtel possédait le charme vieillot de

l'Irlande. Pas très moderne, un peu humide, mais chaud, intime dans les couleurs et dans la décoration de ses petits coins-salons aux fauteuils confortables et aux rideaux drapés encore d'une autre façon, si compliquée que je passerais encore des heures à en chercher le mode d'emploi, il me plut, tout me semblant possible dans les endroits construits à mon échelle...

Mais quelle chambre banale ! Grande, mais encombrée d'un lit double et de deux lits jumeaux, je pouvais à peine y tourner... Située au rez-de-chaussée derrière l'hôtel, au bout d'un long couloir étroit, sa porte ouvrait sur l'escalier desservant l'étage où dormiraient Jean-Claude et Peter. Aucune envie d'y boire son thé !

Après les premiers jours d'observation, notre petit groupe avait rompu la glace, « trouvé le ton »... Si Andrée et moi faisions volontiers bande à part, nous nous retrouvions tous dans l'émotion de nos journées, entrecoupée de la gaieté des repas, unanimes partout à accompagner le rire tonitruant de Nathalie ou à moquer Gérard, le jamais-content, quand, au petit-déjeuner, il sortait son pot de Nescafé, apporté de France !

Nous avions soigné notre mise ce soir-là, Peter nous offrait à tous un verre avant le dîner, ce n'était pas la première fois, mais ici, l'exiguïté des lieux leur conférait une autre atmosphère, plus détendue, plus conviviale, qui donnait envie de s'attarder ensemble.

Peter nous attendait à l'entrée du salon, il vint à notre rencontre, m'approcha de la table, se pencha (OK ?), s'empressant autour de nous, prenant les commandes, se dirigeant vers le bar de sa démarche élastique... Même sans le regarder, je le suivais des yeux, à chaque instant, j'aurais pu dire où il était, seulement consciente de mon plaisir (à moi qui ne marcherais plus) à voir bouger, comme s'il dansait, ce gros type cordial, serré dans son pull vert de golfeur, gros et pourtant agile, calme et pourtant toujours pressé, à chaque instant exprimant dans ses gestes une joie de vivre qui me réjouissait le cœur...

Ce soir, c'était la corvée de cartes postales, assise loin de Gérard, son petit ami, qui boudait, Nathalie essayait d'écrire les siennes malgré les plaisanteries que Jean-Claude lui glissait à l'oreille et la faisaient éclater de son rire discret. Andrée, méthodique, avait sorti son agenda et entassait les enveloppes. Moi je bâclais..., sur chacune revenait la même phrase, j'avais trop écrit dans ma vie, avec plaisir d'ailleurs, ma verve s'était épuisée, ce soir ma concentration habituelle m'avait abandonnée, troublée que j'étais par le bras de Peter appuyé contre moi... Il avait posé les verres devant chacun sur la table, avait tiré sa chaise près de moi et, accoudé à mon fauteuil, penché vers moi, il commentait de quelques mots assortis de gestes – notre langage commun... – mes cartes postales... Un regard hypocritement attentif tourné vers lui, je ne pensais qu'à ce bras si près du mien, que maladroitement, j'essayais de frôler, le sentait-il ? Lui aussi, comme nous tous ce soir, semblait différent, plus familier, plus proche, comme si cette journée de détente, nos rires, l'atmosphère plus familiale de l'hôtel avaient soudain aboli toute distance entre nous tous... Engourdis par la chaleur étouffante de la petite salle de restaurant, saouls de paroles, de rires et

d'amitié, nous eûmes, ce soir-là, bien du mal à aller nous coucher...

Pour la première fois depuis notre arrivée en Irlande, il pleuvait, une fine pluie cinglante, froide et triste comme le ciel couvert, qui ruisselait sur les maisons encore endormies. Le bus traversait des villages gris, si pauvrement fleuris qu'on eût dit que jamais de leur vie ils n'avaient vu le soleil. Pourtant, à quelques kilomètres seulement, les rhododendrons sauvages tachaient d'un rose flamboyant les verts des forêts, s'emmêlant aux feuillages des arbres, enjambant les rochers, longeant les cascades, prolifiques et toujours d'une magnificence à couper le souffle... Sous le pont de pierres où nous nous étions arrêtés, une rivière grondeuse dégringolait entre les cailloux, distillant un nuage vapoureux qui s'accrochait à nos cheveux, à nos cils en une myriade de gouttelettes argentées... Ici, la pluie se faisait moins grise, moins mouillée eût-on dit, seulement là comme partie prenante du paysage, clapotant sur les feuilles, jouant avec les couleurs, faisant surgir de puissantes et froides odeurs d'humus, de bois vert et de feuilles mouillées...

Un fleuve suivait notre route en un chapelet de lacs gris perle, presque immobile, rétréci de loin en loin par les collines sombres qui, en face, descendaient jusque dans ses eaux. Des barques s'y balançaient, venues je ne sais d'où... Nulle maison à perte de vue, nul être humain sur la lande où ne flottaient que pour moi les âmes farouches des héros tourmentés de mes romans d'adolescence...

Au loin à l'horizon, vers la mer, on devinait le soleil, comme une promesse, derrière les nuages d'un blanc transparent, mais ici, au bord de la route, sous le ciel torturé, les champs constellés de pierres grises montraient leurs entrailles noires, dévastées par les hommes... La tourbe, qui, pendant des siècles, avait chauffé l'Irlande et qui, ici, ne semblait pas anachronique...

Souffle coupé par ces lugubres et grandioses paysages, nous continuâmes notre route vers la mer, invisible, mais que l'on devinait de plus en plus proche à l'odeur iodée, au vent plus léger, aux paysages qui enfin se faisaient plus doux... Alors, les nuages se déchirèrent paresseusement sur le ciel bleu, filtrant de pâles rayons de soleil, comme pour nous souhaiter la bienvenue dans cet autre décor...

Le porche au bord de la route était si discret que nous avons hésité à nous engager dans l'étroit chemin de sable qui serpentait entre deux haies... Mais au bout du chemin, dans l'air vif chargé d'embruns, assis face à l'océan sur une petite esplanade, nous attendait un petit hôtel, grosse maison de famille plutôt, blanc, inattendu dans le désert à perte de vue de ces landes désolées et arides...

Depuis les premières heures, l'Irlande me tenait sous son charme, mais cet hôtel chaleureusement authentique fut pour moi pur enchantement. Au vrai sens du terme... Dès l'entrée, je m'étais arrêtée sur le seuil pour humer les chaudes odeurs mêlées d'encaustique, d'humidité et de bois, conquise d'emblée par le confort cossu et sans apprêt, un peu élimé même, de la pièce, l'amorce d'escalier en colimaçon dont les larges marches bien cirées disparaissaient entre les poutres

du plafond, et, surtout, les deux vieilles cheminées où flambaient des feux de tourbe à l'odeur accueillante, qui réchauffèrent vite nos joues humides et glacées. Auprès des grandes corbeilles noires pleines de briquettes de tourbe qui jouxtaient l'escalier, enfoncés dans des canapés et de gros fauteuils rouges un peu râpés, quelques clients – presque des invités... – buvaient une tasse de thé, leur journal étalé devant eux sur des tables basses, les pieds emmêlés dans les vieux tapis colorés qui ondulaient ça et là sur le pavé rouge sombre, sans grand souci de décorum... Des tableaux partout, mais un mur, surtout, là-bas au fond, tapissé de toiles alignées côte à côte, accrochait mon regard. Pendant que tous les affamés investissaient le restaurant, je m'attardai devant ces paysages de landes et d'océan, témoignages spontanés d'un passage émerveillé dans cet endroit inoubliable... Dans ce havre intime et chaud, perdu entre la mer tumultueuse et des kilomètres de paysages déserts, il me sembla atteindre le bout du monde...

À peine notre café bu, Andrée et moi filâmes voir ce que cachait la jolie porte à côté de la cheminée... Quel ravissement en découvrant une véranda... Vitrée, toute meublée de rotin et de plantes vertes, elle s'ouvrait sur une minuscule pelouse gazonnée, cernée de touffes de fuchsias, massifs d'hortensias, géraniums en un désordre inextricable, fouillis de verts, de roses et de rouges, luisant sous la pluie... Abandonné entre les arceaux blancs d'un jeu de croquet, un maillet de bois blond semblait posé là pour le charme du décor. Noyé dans la pluie, loin du fracas de l'océan, présence immense et angoissante, le lieu avait la fraîcheur rassurante d'une oasis.

Comme dans un conte de fées, poussant des oh ! et des ah !, nous ouvrîmes la deuxième porte... Lambrissé de bois sombre à mi-hauteur, ses murs crème couverts de gravures, articles de journaux, lettres manuscrites, dédicaces dans des cadres d'acajou accrochés côte à côte, le plus merveilleux couloir que j'aie jamais vu s'allongea devant nous... Dans l'éclat des lanternes qui pendaient du plafond, les lattes de bois du plancher posées en chevron qui brillaient de la séculaire patine des ans nous laissèrent muettes d'admiration... Pas la moindre trace de boue, comment s'arrangeaient-ils avec le temps irlandais ? Hélas ! Pour l'inévitable détour par les toilettes, il fallut – et j'en eus presque honte ! – rouler sur ces magnifiques lattes, où mon fauteuil boueux laissa deux longues et sinueuses traces blanchâtres. Les toilettes pourtant valaient le détour... Comme au salon j'aurais volontiers pris le thé dans cette petite pièce rose et bleue aussi pimpante et soignée que les pièces « nobles » du devant... Entre nos exclamations devant la coiffeuse juponnée, le miroir doré et les doubles rideaux festonnés, nous faillîmes oublier pourquoi nous étions venues !

Quand nous revînmes dans le salon-fumoir-hall d'entrée, Peter était assis, affalé sur un canapé devant le feu, jambes allongées devant lui, les deux bras étendus sur le dossier du canapé, comme chez lui, et je compris qu'ici il avait retrouvé ses racines. Ici, tout était vrai, sans affectation de décoration, pas simplement beau mais chaud de la chaleur des lieux où l'on a vécu, que l'on a aimés, où l'on est revenu parce qu'on s'y sentait bien... Comme chez soi. Et le même mot me vint aux lèvres pour qualifier le gros homme détendu qui me

souriait et le cadre qui semblait fait pour lui, « *comfortable* »...

Ce fut une journée inoubliable, emplie de l'émotion profonde que donne la beauté grandiose et sereine de la nature, du ciel, de la mer, et du ravissement qu'avait provoqué la chaude atmosphère de cet hôtel du bout du monde... Et sans doute ne furent-ils pas étrangers au chaos qui allait à jamais bouleverser ma vie...

Dans la nuit qui tombait, le retour ce soir-là fut silencieux, tant nous étions tous fatigués, oppressés de nouveau par la tristesse des paysages... Quittant la côte, le bus filait maintenant sur une petite route déserte entre les champs semés de grosses pierres qui leur donnaient un air supraterrrestre. Ici, pas de haies fleuries, pas de verdure, de chaque côté de la route, des murs de pierres, hérissés de pierres pointues, sinuaient à l'aventure jusqu'aux sombres collines couvertes de bruyère posées au loin derrière eux. Le soir tombait, noyant leurs contours dans la brume. Le balancement du car nous berçait, endormeur, perdue dans une vague rêverie mélancolique je regardais sans le voir défiler le paysage... Depuis longtemps, le rêve était devenu ma seconde vie, une vie utopique peut-être mais qui m'aidait à vivre une vie quotidienne sans âme et sans amour, parfois trop dure à supporter. Mais, dans ce moment irréel, tout, brusquement, devenait étrange... Était-ce la nuit qui tombait ? Le paysage désolé et austère ? Tout s'était soudain assombri autour de moi, je ne savais plus rien... Soudain je me sentais comme hors de moi-même, la gorge serrée, la poitrine oppressée, je ne voyais plus que la silhouette de Peter qui se découpait sur la vitre, la nuque de Peter, les bras de Peter, et une chaleur m'envahissait, quelque chose se nouait dans ma poitrine, dans mon ventre... Peu à peu, je prenais conscience de cette envie que j'avais de lui, de sa tendresse, de sa force, de sa chaleur, de ses bras autour de moi. Rien d'autre n'avait plus de réalité pour moi que cette évidence absolue qui me submergeait et m'oppressait... Je ne réfléchissais pas, seule comptait cette impression irrésistible d'avoir quelque chose à portée de la main, que je ne pourrais atteindre, qui allait m'échapper... et j'avais envie de pleurer d'impuissance, de détresse et de rage. Quelque chose m'arrivait que je voulais vivre... Je ne voulais plus de ma vie monotone, sans joie ni bonheur, jamais. Mais que faire ? Ma tête était vide. Je n'arrivais plus à penser, je ne comprenais même pas ce qui m'arrivait, j'avais perdu depuis si longtemps ce désir d'un homme... Il était urgent de vivre ! La peur me nouait la gorge, il fallait que je parle à quelqu'un, il fallait que je dise ma détresse, mon envie de vivre quelque chose qui me semblait soudain essentiel, ma peur de ne pas pouvoir le faire et de devoir vivre le reste de ma vie avec ce regret au fond de moi. Cette seule idée m'empêchait de respirer... Pourtant, Peter n'avait rien d'un don Juan pour provoquer en moi un tel bouleversement. Il n'était qu'un homme ordinaire, sympathique sans doute, ni beau ni laid, un peu gros. Comment parler à quelqu'un de ces émotions qui m'envahissaient ? J'avais presque honte de les ressentir, j'avais vécu presque toute une vie sans les connaître, sans savoir qu'elles pouvaient m'arriver, à moi qui ne les avais jamais ressenties de cette façon brutale pour un inconnu, à moi qui me croyais si peu aimable par un homme... Andrée, la seule à qui je puisse en parler, Andrée comprendrait-elle ? Nous n'avons jamais parlé de « ces choses-là »... J'étais prisonnière de cette image que j'avais toujours donnée de moi, raisonnable, calme, souriante, sans problème de femme... Comprendrait-elle cette envie que j'avais de lui ? Quel besoin irraisonné j'avais de le toucher, simplement le toucher. Je ne pensais pas au sexe, je voulais juste être dans ses bras, cela

pouvait-il s'expliquer ? se réduire à des mots ? Tout allait si vite et c'était si fort...

Tout depuis huit jours m'avait amenée à cet instant, la beauté, la gaieté, la sérénité, la lenteur de l'Irlande m'avaient transportée dans un autre monde, mais, surtout, j'y avais rencontré la gaieté des hommes, la chaleur de l'amitié, les gestes de l'amitié, la vie enfin, tout ce qui manquait à la mienne, que j'avais oublié et que Peter incarnait... Je ne l'avais pas senti, rien ne m'avait préparée à un tel déferlement de sensations, mais c'était si bon à vivre, si bon enfin de me sentir revivre, j'étais prête à faire n'importe quoi pour cela...

Notre premier geste au retour était toujours de courir vers les toilettes... Ce soir-là, comme d'habitude. J'étais rentrée à l'hôtel complètement perdue, incapable seule de comprendre ce qui m'arrivait, j'avais traversé l'hôtel sans m'en apercevoir, et, maintenant, bien assise sur le siège des toilettes, dans le soulagement qui suit ce genre d'opération, me revenait enfin le sens des réalités...

« Andrée, assieds-toi et ne te moque pas de moi... » Je n'en pouvais plus d'attendre pour lui parler. Depuis deux heures, la réalité s'était effacée autour de moi et n'existaient plus que cette obsession, ce désir qui me tenaillaient... Andrée assise dans mon fauteuil, je ne voyais plus d'elle qu'un regard interrogateur. Serait-elle choquée ? Penserait-elle, sans me le dire, qu'avec tous mes problèmes j'étais bien présomptueuse ? Et, brusquement, je me sentis un peu ridicule en confessant mes émois d'adolescente pour ce gros Irlandais qui n'était même pas mon type... Mais elle a ri, elle a seulement ri, elle a plus d'expérience de la vie que moi..., elle a compris ce qui m'attirait si fort vers Peter, elle a même très bien compris et, pragmatique, m'a conseillé, comme une évidence « Parle-lui... ».

Dans le chaos d'émotions où j'étais, j'aurais fait n'importe quoi, pourvu qu'on me le suggère... Mais, en anglais, dans mon vocabulaire limité, comment le lui dire, sans le dire, pour qu'il comprenne ? Que lui dire, qu'il devine sans que j'en parle ? Je ne voulais surtout pas sa pitié, encore moins son mépris, je ne demandais pas son amour, juste une place dans ses bras, juste partager un instant la tendresse que je sentais en lui et dont j'avais un tel manque... Devinerait-il ce que je taisais ? Dirait-il oui, comme me le faisaient inconsciemment espérer ses baisers dans le rétroviseur, sa main, parfois, sur mon épaule, ses regards ? Je le connaissais si peu, je ne savais plus deviner les hommes... Comment supporter une déception ?

Je n'avais jamais vécu une telle situation en français, et il fallait que je la dise en anglais... Subtilement en plus ! Mais, je n'avais ni le temps ni l'envie de réfléchir, je ne vivrais plus avant de savoir, alors j'ai foncé, c'est mon genre... Oubliés mes problèmes physiques ! Mon dos ? On verrait bien... Mes complexes ? Rien n'avait plus d'importance, je ne m'étais jamais sentie handicapée sous le regard de Peter... Je n'ai pas pensé un instant aux détails (où, comment, quand...). Je ne voyais plus rien au-delà de ce oui si espéré.

Alors, je lui ai écrit un billet, le plus banal qui soit, j'avais quelque chose à lui dire... J'écrivais souvent pour lui puisque Andrée ne pouvait me « traduire », cela semblait normal à tout le monde, mais cette fois, difficile de lui donner à table sans que personne ne cherche à savoir ce que j'avais écrit... et ce que j'avais à lui dire... Assise au bout de la table, je ne sais combien de temps a duré le repas, je ne l'ai pas vu passer. Ni ce que nous avons mangé, je n'ai rien avalé... De nouveau, le brouillard avait envahi mon crâne, ne me laissant qu'une seule pensée cohérente : comment lui donner mon billet ? Je le regardais, j'avais chaud... Rien ne m'aurait fait reculer, mais j'aurais aimé qu'enfin cela finisse.

J'avais le ventre si contracté que j'ai dû retourner aux toilettes. Le ciel irlandais était avec moi ce soir-là puisqu'en sortant de la chambre nous nous sommes trouvées nez à nez avec lui qui descendait en chantonnant de la sienne... Depuis que j'avais pris conscience de l'attraction qu'il exerçait sur moi, je ne pouvais regarder sans fondre sa silhouette rebondie, son sourire chaleureux, son regard noir, pétillant. D'ailleurs, je n'avais nulle envie de me défendre contre le charme naturel qui émanait de lui, de ses gestes, seul m'avait envahie, obsédant, un intense sentiment d'attente, comme si de lui, de sa réponse, dépendait mon destin...

Il s'est approché de nous, instant suspendu pendant qu'Andrée, dans mon dos, lui donnait mon énigmatique billet, qu'il le lisait... Qu'allait-il faire ? La tête baissée, je me faisais toute petite, j'avais cessé d'exister... Mais il s'est penché vers moi. OK. Sans plus de questions...

Les murs ont repris leur place tandis qu'une idée commençait à me tarauder : et maintenant, que vais-je lui dire ? Il a poussé Andrée, et le couloir qui m'avait semblé interminable s'est mis à défiler trop vite, le miroir doré orné de fleurs en plastique sur le mur, les portemanteaux de bois à contourner, les vitrines éclairées, pleines d'objets alléchants mais trop hautes pour moi... Il s'est arrêté, s'est penché : le bar ? le salon ? Andrée avait disparu, nous entrâmes seuls dans le bar... Il s'est assis près de moi devant la petite table ronde, puis, penché en avant, les deux mains croisées entre les jambes, m'a regardée, interrogateur... Sous son regard, de nouveau le décor s'est brouillé autour de moi, je n'ai plus rien vu d'autre que cet homme en chemisette blanche qui me fixait, et, sur la table, tenant un stylo, ma main qui, désespérément, faisait des ronds en l'air sans parvenir à se poser... Car, lamentablement, je séchais... Ma tête, soudain, s'était vidée, j'essayais de rassembler les mots, et, comme des papillons, ils s'envolaient, virevoltaient, s'éparpillaient, je n'arrivais pas à les saisir... et il me fallait les aligner en anglais ! Jamais, de ma vie, je n'avais fait d'avances à un homme, jamais je n'aurais osé le faire, j'en étais sûre... Et pourtant j'étais là... Je n'avais plus le choix. J'aurais bien voulu atterrir, temporiser, mais comment ? C'était encore plus difficile ! Alors, comme on se jette à l'eau, d'un trait, j'ai écrit la seule phrase qui m'obsédait depuis des heures, la seule que j'étais certaine de savoir écrire : « *Peter, I would like to sleep with you.* » Malgré la faute à *sleep*, il ne m'a pas fait répéter, il avait sans doute tout compris bien avant moi... (J'ai vu plus tard dans le dictionnaire que *to sleep*, qui, dans ma tête, voulait joliment dire dormir, veut aussi bêtement dire coucher, on n'est pas plus subtile...) Puis, j'ai attendu sans le regarder. Mon cœur a cessé de battre pendant qu'il lisait, écrivait à son tour. Il était flatté... Ça je m'en fichais bien, je me sentais mourir à l'idée qu'il soit embarrassé, qu'il ne cherche là que des faux-fuyants... J'avais dépassé la peur et la honte, j'avais dépassé l'attente, il ne pouvait pas dire non... Il a simplement dit « *Now ?* »... et dans une chamade étourdissante, mon cœur s'est remis en route... Il parlait, il écrivait, il me demandait... et moi je tremblais, je tremblais... Je répétais : « *I don't know, I don't know...* », comme une idiote. Une seule phrase chantait dans ma tête : il a

dit oui, que m'importait le reste puisqu'il avait dit oui...

Un grand calme est soudain tombé sur moi, je n'avais plus peur, plus rien ne pressait puisque j'attendais Peter... Noyé dans un brouillard rose, le long couloir a défilé en sens inverse : les vitrines (trop hautes pour moi...), les portemanteaux (à contourner...), le miroir doré (et ses fleurs en plastique...)... Et moi, je ne pensais plus qu'à ce grand lit encombrant qui, au bout derrière la porte, n'attendait que lui...

Il est entré avec dans les yeux ce sourire qui me faisait trembler... Il a éteint quelques lampes, courant en riant de l'une à l'autre de sa démarche vive et dansante... Je le suivais des yeux, j'aurais préféré le regarder bouger dans la lumière mais je n'osais le dire... Incrédule, je le regardais, c'était si reposant d'être enfin là, avec lui, de l'avoir pour moi seule, sans partage. J'avais une telle envie de pleurer... Il s'est approché, je n'avais rien dit mais il a tout compris, tout deviné sans que j'en parle, il m'a serrée si fort dans ses bras, j'aurais pu rester ainsi toute la nuit, à le respirer, à le toucher, à l'embrasser...

Ma main cherchait sa peau et ses vêtements encombrants ont joyeusement volé aux quatre diables... Et moi qui le regardais rire, j'avais la gorge serrée, j'avais oublié cette insouciance de l'amour, les gestes fous et joyeux, le bonheur de ce soir m'était douloureux...

Perdue dans mon rêve, j'ai retrouvé les gestes que je ne savais plus, que je croyais ne plus jamais savoir. Plus besoin de paroles, tout devenait facile puisque je le faisais pour lui, avec lui. Je n'avais plus de complexes sous son regard, en avais-je jamais eu ? Plus rien n'avait d'importance de ce qui pour lui n'en avait pas... Il m'a tout donné cette nuit-là... Toute la tendresse que j'attendais, toute la douceur que j'espérais et plus encore, il a eu simplement les gestes d'un homme pour une femme, il m'a fait l'amour longuement, tendrement. J'ai retrouvé mon corps oublié. J'ai dit son nom sans fin, comme une litanie, sans autre pensée que lui...

Puis, je lui ai écrit quelques mots gentils, sans importance, qui ne puissent peser sur ce joli souvenir... Il m'en a écrit d'autres, accompagnés de ces petites croix qui appuyaient souvent ses paroles et qui sont gravées en moi pour toujours... Nous avons refait l'amour puis, blottie dans sa chaleur, je l'ai regardé dormir toute la nuit. Je l'ai touché souvent pour m'assurer de sa présence, pour garder dans mes doigts le contact de sa peau, de sa texture pleine et douce... J'ai appris son corps par cœur, ce corps imparfait qui m'émouvait autant qu'il me rassurait.

J'étais bien, je me sentais en paix, j'avais rencontré quelqu'un qui m'accepte comme je suis parce que pour lui je n'étais qu'une femme et que moi je ne désirais rien d'autre... Je savais qu'après ce serait dur, je le devinais mais je ne voulais pas y penser, je me sentais si riche d'avoir vécu cela, jamais je n'en éprouverais de regrets, je l'avais attendu trop longtemps...

Le matin s'est trop vite levé sur un ciel bas et gris, un ciel pluvieux qui restera toujours pour moi le ciel de l'Irlande, le ciel de ce jour-là... J'ai attendu le dernier instant de le réveiller, pour le garder encore un peu à moi... Il a posé un instant sa tête sur ma poitrine, un dernier baiser et il est parti... Au déjeuner, comme pour me dire merci, il a passé la main dans mes cheveux en passant derrière moi...

Ce dernier matin il pleuvait encore... Dernier regard sur l'Irlande, dernier regard sur les Irlandais, dernier shopping dans un centre commercial si semblable aux nôtres qu'il sentait déjà un peu la France. Moi, l'acheteuse impénitente, je retrouvais la civilisation et ses lumières artificielles sans grand enthousiasme, j'avais préféré faire tous mes achats dans la charmante boutique de l'hôtel où je m'étais laissée séduire par ce petit écolier d'un autre siècle, entrevu le premier soir, et qui avait été mon premier coup de foudre irlandais... Entrée avec l'intention de l'acheter pour Marie, dès que la vendeuse l'avait posé sur mes genoux, j'avais succombé sans rémission à ce petit garçon au regard candide derrière les lunettes rondes posées sur son nez retroussé... L'idée de m'en séparer me crevant le cœur, je fus bien obligée d'en acheter deux !

Tout, en Irlande, m'avait charmée pendant cette semaine, pourtant, je quittais l'île verte sans trop de peine, j'ai toujours du mal à vivre mes émotions sur l'instant, trop de choses m'avaient envahie durant ces derniers jours, j'avais besoin de recul pour les mettre en ordre. Les préparatifs du départ m'en avaient empêchée. Les valises, les achats... Tout imprégnée encore de la douceur et du dépaysement total de cette semaine magique, entourée toujours de nos compagnons, de la chaleureuse présence de Peter, je n'avais pas encore réalisé que nous atteignons le dernier jour et que bientôt personne ne serait plus là pour m'ébouriffer les cheveux...

Dans le bar de l'aéroport empli du brouhaha de toutes les langues européennes qui se croisaient, nous avons bu le dernier verre de l'amitié. Assis côte à côte grâce à l'amicale complicité d'Andrée, Peter et moi, la tête déjà sollicitée par les retrouvailles imminentes avec le quotidien, avons échangé quelques phrases polies, un peu distantes déjà, j'ai mis dans mes bagages *lots of kisses and love...* et quelques petites croix. Était-ce l'équivalent irlandais de notre : « je t'aime, un peu, beaucoup » ? J'avais bien envie de le croire... Je le regardais écrire, émue et attendrie comme toujours par le buste rebondi qui tendait le pull vert, par ces bras qui m'avaient serrée si fort, par ce visage un peu rougeaud que j'avais un instant caressé, enregistrant tous les détails de cet instant pour les emporter avec moi...

Fugitivement, mon cœur se serra comme s'il avait su ce qui m'attendait, l'envie m'empoigna de rester ici, sans réfléchir, d'obéir seulement à cette envie de vivre que j'avais sentie se réveiller en moi et qui m'envahissait à nouveau... Mais, déjà, l'instant ne m'appartenait plus, Jean-Claude se levait, un peu fébrile comme à chaque départ, rassemblait les sacs, nous devançait dans les couloirs vers les salles d'enregistrement. Des files impatientes nous barraient la route. Étaient-ils donc si pressés de réendosser leur vie de tous les jours ces gens braillards qui regardaient un peu de travers nos encombrants fauteuils... Son inépuisable sourire sur le visage, Peter tournait autour des fauteuils, se penchait, embrassait une joue, serrait une main... Le regard en biais, je le regardais s'approcher, l'air détaché, je tendais une joue un peu chaude, un peu rouge, il m'attrapait le menton pour un baiser sur la bouche... et il était parti, et je restais toute bête, la main sur les lèvres sans avoir eu le temps de réaliser, ni même

d'apprécier... Un regard furtif vers Jean-Claude et les autres..., non, personne n'avait rien vu, déjà tous se mettaient en route derrière l'hôtesse, seule Andrée me faisait un clin d'œil. Et moi je les suivais, le cœur léger et la tête ailleurs...

Dans l'avion, une dernière fois, appuyée contre le hublot j'ai contemplé le patchwork des vertes prairies irlandaises, un peu étourdie encore, j'ai vu les taches argentées des lacs, les rubans sinueux des rivières, les murets et les collines disparaître entre les nuages qui planaient au-dessus de l'île... Quand tout cela a disparu derrière le moutonnement blanc des nuages, je n'ai pas compris encore, j'ai parlé, ri, plaisanté avec Andrée et Jean-Claude assis près de nous... Le bonheur inattendu qui m'avait emportée huit jours dans son tourbillon me rendait ce soir-là un peu folle...

Et même, quand, cachées derrière la même brume grise que nous avions laissée en Irlande, apparurent les côtes françaises, je n'avais pas encore fait le break. Le vol est trop court, mon corps seul rentrait à Paris, ma tête, je l'avais laissée là-bas, dans un pays vert et paisible, un pays si magique que tout peut y arriver, où tout m'était arrivé...

Des parents, des amis, Paul nous attendaient, notre sympathique groupe s'est rapidement désagrégé... Perdue dans mon rêve, je les ai embrassés. Sans les voir, je suis passée devant Thomas et Caroline, son amie, qui, accoudés à la barrière, m'ont regardée passer, étonnés de mon air de bienheureuse absence... Pendant le retour chez moi, j'étais dans un état second, comme anesthésiée. Hébétée, je regardais autour de moi le grouillement bruyant des voitures sur l'entrelacs de l'autoroute, les hauts murs raides des immeubles posés n'importe où, les arrogants panneaux de publicité qui, à tout instant, me sollicitaient... Comment me replonger dans l'atmosphère artificielle de cet autre monde, qui était pourtant le mien, me dépouiller de cette paix, de cette quiétude que m'avaient données mes vacances en Irlande ? Où étaient ses verts profonds si reposants ? Ici, la pluie était sale, ici, on ne voyait même pas le ciel...

Nous avons déposé Andrée devant chez elle et, en la regardant s'éloigner, sa valise à la main, j'ai enfin compris que les vacances étaient terminées. Une chape de plomb est tombée sur moi, me broyant le cœur et l'âme. À travers les larmes que je ne pouvais ni retenir ni montrer, à travers la pluie qui dégoulinait sur le pare-brise, je voyais ma maison se rapprocher, je me répétais : « Je rentre chez moi », et je n'avais qu'une pensée, fuir, retrouver Peter, la chaleur de Peter, le sourire de Peter... Dans mon joli appartement, sombre en ce jour de pluie, comme une étrangère, j'ai regardé autour de moi sans rien reconnaître, me répétant inlassablement : « Je suis chez moi, c'est moi qui ai cousu ces rideaux, acheté ces meubles... » Paul parlait, me montrait les derniers travaux, que j'avais même oubliés... Je le suivais, je semblais l'écouter, mais les mots refusaient de cheminer jusqu'à mon cerveau, j'avais l'impression de mourir à petits feux, je me sentais toute douce à l'intérieur de mon corps, de mon cœur, tout imprégnée du bonheur de ces vacances, et tout chez moi était si vide d'amour, si vide de tout ce

dont je savais maintenant que j'avais tellement besoin... J'aurais voulu pouvoir me coucher pour pleurer, fermer les yeux et oublier tout ce qui n'était pas la chaleur, la gaieté de ces vacances aussi fortes et douces que les bras de Peter...

Les quelques souvenirs, les cartes postales que j'avais rapportés me crevèrent le cœur quand je les sortis de mes bagages. Depuis mon retour, des mots irlandais tournaient, obsédants, dans ma tête. Irlande m'était devenu cher, mais *Ireland* me faisait trembler. Je pensais en anglais quand je pensais à lui, à chaque instant je lui parlais, criant silencieusement mon désir de lui, mon envie de le revoir, de le connaître mieux, nous avions si peu parlé... Je faisais les gestes de tous les jours, et personne ne savait que je le regardais vivre, que je faisais l'amour avec lui... Une seule chose alors apaisait mon angoisse, écrire, essayer de mettre de l'ordre dans mes pensées, dans ma vie, être seule avec lui devant ce papier dont je ne peux plus maintenant me passer...

Je ne dors plus, trop de pensées s'agitent dans ma tête, trop de questions restent sans réponse. J'ai trop envie de lui, de sa présence. Il a réveillé trop de choses et laissé trop de vide... Mes doigts, mon corps ont un souvenir si net de lui, de son corps, de ses caresses. Je touche sa photo et je sens le contact de sa peau, je ferme les yeux et je sens ses baisers, je me souviens par cœur de ses paroles, de ses gestes, de sa façon d'esquisser en riant quelques pas de danse, de se mettre à tous moments à chanter, de marcher en se balançant, les bras loin du corps, comme s'il dansait... Il était la vie même, comment pourrai-je jamais vivre sans ma vie ? Il m'a rendu le goût de vivre mais saurai-je un jour vivre sans lui ?

Je vis deux vies, je fais les gestes qu'on attend de moi, je reçois mes enfants, je dîne avec eux, mais je n'arrive plus à les écouter, à m'intéresser à leur vie... Je n'entends plus ce qu'ils me disent. Je suis absente de ma vie, je voudrais vivre la sienne... C'est si dur de vivre loin de lui, si durs ces horribles matins où je ne me réveille pas dans ses bras. Ma première pensée est toujours pour lui, dort-il encore ? Quel temps fait-il là-bas ? Je vis la journée à son rythme, ou à celui que je crois le sien, je revis les moments vécus ensemble, je me souviens de chaque instant de ces vacances... Je rêve encore, je rêve toujours. Je souris seule, je pleure aussi. Mais qu'importe... Il me semble avoir vécu plus en ces quelques jours qu'en vingt ans...

De vieilles chansons de Piaf tournent dans ma tête, qui n'étaient pour moi que des mots, et que je ressens maintenant comme un coup dans la poitrine... « Je donnerais n'importe quoi pour que tu m'aimes, je ferais n'importe quoi si tu m'aimais... »

Même si cette souffrance est dure, il m'est doux de penser à lui, de savoir qu'il existe quelque part, même si ce n'est pas pour moi. Je l'ai rencontré, et ce monde que j'avais oublié s'est de nouveau ouvert pour moi. Je ne sais pas si je l'aime, je le connais si peu, c'est la vie que j'aime en lui, cet amour de la vie qu'il a réveillé en moi et que je ne veux plus jamais ignorer.

Il m'a fait comprendre, enfin, que la vie peut apporter n'importe quoi pourvu qu'on soit prêt à le vivre, et je veux être prête à vivre ce qu'elle m'enverra...

Je n'aime plus le soleil, j'ai besoin de nuages, de ciel gris lumineux et de vent balayant de vastes et verts paysages... Je rêve d'une autre vie, libérée, détachée de ma vie passée, de tout ce qu'a toujours été la mienne... Je sais maintenant que j'en attends autre chose que ce rien que j'ai vécu jusqu'à présent et, même si je ne peux l'accomplir, je veux au moins essayer... Je ne veux plus penser qu'à moi, faire ce dont j'ai envie, besoin, sentir que j'existe. Je veux être enfin moi-même, reprendre ma vie là où elle m'a abandonnée, là où je me suis endormie il y a trop longtemps.

Tu ne m'as pas seulement fait l'amour, Peter, tu m'as donné un peu de ta force. Tu m'as fait découvrir en moi tant de choses que je ne savais pas... Je te reverrai peut-être un jour ? Aujourd'hui j'ai besoin de le croire, et, ce jour-là, je veux pouvoir te dire : je n'ai plus peur, je n'ai plus mal à ma vie grâce à toi. J'ai trop longtemps oublié de vivre parce que personne ne me demandait de vivre

pour lui. Tu ne m'as rien demandé, mais tu m'as tout offert en m'aimant comme je suis. Et ce don que la vie m'a fait, que tu m'as fait sans le savoir, je ne veux pas le perdre, je n'ai pas le droit de le perdre...

Mais tu me manques, oh comme tu me manques !

Quel que soit le bonheur de ma vie, je ne pourrai jamais oublier la force impétueuse de cette tendre aventure qui, en un soir, balaya le fragile édifice dans lequel je vivais depuis tant d'années, malheureuse et tranquille. Morte à la vie... Me faisant surtout comprendre que l'amour qui m'avait abandonnée en chemin pouvait m'être rendu... Pourvu que je le cherche...

Elle fut la cause première de tant de transformations, dans ma tête d'abord, puis dans ma vie, chacune appelant la suivante... Ce fut long, ce fut difficile, mais jamais je ne revins sur mes pas. Et, un jour, je fus récompensée, un jour je sus que chacun a le choix de son destin.

Et même si aujourd'hui j'ai envie de sourire de moi, de ma naïve émotion de ce soir-là, toujours je ressentirai une tendresse infinie pour cet instant, pour cet homme chaleureux et rieur qui ne saura jamais ce qu'il m'a donné ce soir-là, en étant simplement lui-même, simplement un homme devant une femme...